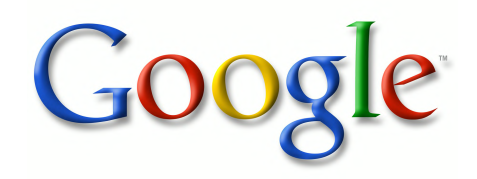
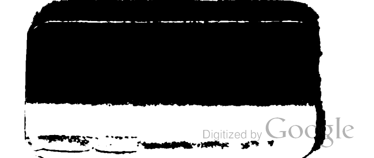






VOYAGE
DE LONDRES
À GÊNES.

TOME PREMIER.

VOYAGE

DE LONDRES

A GÊNES.

TOME PREMIER.

VOYAGE DE LONDRES À GÊNES.

PASSANT PAR L'ANGLETERRE, LE PORTUGAL, L'ESPAGNE, ET LA FRANCE.

Par JOSEPH BARETTI,

Secrétaire pour la Correspondance Etrangere de l'Académie Royale de Peinture, de Sculpture & d'Architecture.

Traduit de l'Anglois sur la troisieme Edition en quatre Volumes.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.
MDCCLXXVII.

AVERTISSEMENT.

Lorsque ce Voyage parut pour la premiere fois, en Anglois, les Journalistes en dirent & beaucoup de bien, & beaucoup de mal; il semble en effet, au premier aspect, que M. Baretti ait plus cherché à amuser qu'à instruire son lecteur; mais à l'examen, on est forcé de convenir que l'auteur a sçu rassembler, au milieu des longueurs qu'il auroit pu élaguer, beaucoup d'observations judicieuses, de détails curieux & de réflexions fines, bien capables de dédommager de la mauvaise humeur que peuvent donner à des lecteurs séveres quelques narrations trop prolixes. Le point de vue nouveau sous lequel notre Voyageur présente la nation Espagnole, à laquelle il rend plus

de justice qu'aucun autre historien, ne peut manquer d'intéresser tous les amateurs de la vérité: on ne peut qu'applaudir au courage qu'a eu M. Baretti de s'opposer au préjugé universel.

Quant à la traduction: faite par un homme de lettres, & parfaitement en état de saisir l'esprit de son Auteur, nous croyons que la littérature n'aura rien perdu pour la justesse & la fidélité.

On a ajouté quelques notes tant géographiques qu'historiques & critiques, selon l'exigence du sujet.

VOYAGE
DE
LONDRES
A GÊNES.

LETTRE PREMIERE.

Avis du départ.

Londres, 13 *Août* 1760.

CHERS FRERES,

JE quitte enfin demain cette Métropole, & je pars pour Falmouth, dans le dessein de me rendre chez moi, en traversant le Portugal, l'Espagne, & une partie des provinces méridionales de la France, ce qui fera un voyage passablement long. Mais vous savez que toute communication est fermée entre Douvres & Calais, relativement à la guerre, & puisqu'il faut nécessairement que je me serve d'une route détournée, il m'importe fort peu quelle soit plus

ou moins longue : je préfére de traverser l'Espagne & le Portugal à la Hollande, parce que j'ai lu assez de descriptions des Pays-Bas, & que je ne connois que très-imparfaitement le Portugal, & encore moins l'Espagne, dont nous n'avons que des relations très-fautives. D'ailleurs en suivant le chemin de Falmouth, je verrai aussi la partie occidentale de ce Royaume, que je n'ai pas encore visitée. Je compte donc dans trois mois, pour le plus tard, avoir le plaisir inexprimable de vous revoir, après une séparation de dix bonnes années : mon sang s'échauffe, & mon cœur palpite lorsque je pense qu'après une si longue absence, je pourrai reprendre ma place, à la table paternelle; j'aurai l'un de mes freres vis-à-vis de moi, & les deux autres à mes côtés!

Ainsi adieu, Angleterre! Je te quitte avec moins de regrets, parce que je ne te quitte que pour revoir ma patrie après une très-longue absence, je dis longue rélativement à la brieveté de la vie. Cependant ce n'est qu'en pleurant que je t'abandonne. Puisse le Ciel te protéger, & te faire prospérer! Toi mere illustre, féconde en hommes polis, instruits & vertueux. Toi magasin immense de Littérature, pépiniere de guerriers invincibles, d'intrépides marins, &

d'ingénieux artistes (1). Adieu, adieu! J'ai dans ces momens tout à fait oublié les traverses & les chagrins que j'ai éprouvé dans tes différentes regions pendant l'espace de dix ans; mais je n'oublierai jamais le grand nombre de ceux de tes enfans qui m'ont,

(1) Cette affectueuse Apostrophe n'a rien d'hyperbolique pour quiconque a étudié de près les mœurs, & le caractere actuel de la majeure partie des Anglais. Ce peucle est naturellement actif, généreux, & de bonne foi. La température de l'air en Angleterre fait que les esprits n'ont pas tout le feu des peuples du midi de l'Europe, mais leur donne une vivacité moderée également propre pour la guerre & pour l'étude. C'est cette constitution qui fait ces esprits profonds, capables des meditations les plus abstraites. On sçait tout ce que la philosophie & toutes les sciences en général doivent aux grands hommes que cette isle a produits. Doués presque tous par la nature des qualités qui constituent l'homme de guerre, ils soutiennent depuis plusieurs siecles la juste réputation qu'ils se sont acquise d'etre l'un des premiers peuples de l'Europe pour la valeur. On les accuse de rudesse & d'incivilité, mais cette accusation est fondée sur ce qu'on les jugé par des dehors qui, à la vérité, ne leur sont pas tout à fait avantageux. D'un naturel froid & réservé, leur civilité ne se repand point en complimens & en contorsions mesurées, qui sont souvent tout l'essentiel de la civilité française, ils s'abordent sans façon & méprisent les formalités inutiles. Cependant on doit leur rendre la justice que les voyages & le commerce des autres peuples ont beaucoup adouci cette rudesse nationale. Il n'y a pas de peuple qui puisse leur disputer le prix de la gé-

assisté dans mes besoins, encouragé à surmonter les difficultés que j'ai rencontrées, consolé dans mes afflictions, & communiqué la lumiere de leurs connoissances pour m'aider à me tirer du labyrinthe obscur, & difficile de cette vie. Adieu, Impériale Angleterre, adieu, adieu!

LETTRE II.

Voyageurs du Coche, Salisbury & sa Cathédrale, Milice, Cage à plonger à Honiton, Amour d'où il naît.

Exeter, 16 *Août* 1760.

ADMIREZ! me voici à cent soixante mille & plus de Londres!

Je partis Vendredi, dans l'un de ces in-

nérosité. Sans entrer dans des détails particuliers, nous rappellerons au Lecteur ces édifices immenses, ces fondations multipliées pour le soulagement des malheureux, témoins constants de la générosité de quelques particuliers; un *Thomas Gresham* qui seul a fondé cinq hopitaux un College public, & un bel édifice (*l'ancienne Bourse Royale*): Une dame inconnue de Londres qui mit 1500 livres sterlings pour les pauvres de sa paroisse lorsque le parlement créa en 1706 un fond de 2575000 livres sterlings de rentes viageres, &c.

nombrables caroſſes qui vont & viennent continuellement de ville en ville. Il contenoit ſix perſonnes, qui ſe trouverent toutes ſix de fort bonne compagnie, quoique aſſemblées par hazard, trois femmes dans le fond, & trois hommes ſur le devant vis-à-vis d'elles.

Ceci commence à avoir l'air d'un Roman, & n'en eſt pourtant pas un. Dans ce caroſſe ſe trouvoient une Tante un peu ſur le retour, avec ſes deux nieces, un gentilhomme Anglois, un Officier Ecoſſois, & votre frere aîné. Les ſix chevaux qui le trainoient alloient grand train. Je connus le pays de l'Officier à ſa prononciation, ainſi qu'à l'air ſérieux dont il s'entretenoit de nobleſſe avec la tante. Ce ſujet me parut ſon ſujet favori. L'Anglois & moi, emploiames notre temps plus agréablement, nous cauſâmes le plus que nous pûmes avec les nieces, toutes deux paſſablement jaſeuſes, & paſſablement jolies. Cependant la bonne tante, n'étoit pas auſſi ſérieuſement occupée de généalogie que l'Officier l'auroit déſiré, elle ne laiſſoit pas que de ſe tourner de temps en temps de notre côté, & d'encourager ſes nieces à montrer de la gaieté, & à nous chanter quelques vaudevilles; ce qu'elles firent ſouvent, de maniere à plaire même à des oreilles Italiennes.

Je ne rencontrerai vraisemblablement plus d'aussi agréable compagnie dans tout le reste de mon voyage; les pauvres voyageurs ne sont pas assez heureux pour trouver de si bonnes tantes, & de si jolies nieces, si gaies, & si obligeantes. L'Ecossois quoiqu'un peu afféćté, & ridicule dans les détails minutieux qu'il nous fit de la haute noblesse de la province d'Argyle; étoit à tout autre égard fort raisonnable. Le Gentilhomme Anglois me parut fort instruit, & plus poli que ne le sont ordinairement ceux qui comme lui sortent tout fraîchement de l'université.

Le premier jour je n'observai rien qui fût digne de remarque, nous allions si vîte que je n'en eus pas le temps; je m'apperçus seulement que les cabarets où nous nous arrêtions pour changer de chevaux, & nous rafraichir, étoient tous bons & propres, ainsi que le sont ordinairement tous les Cabarets des grandes routes d'Angleterre. Le second jour; nous traversâmes en hâte Salisbury; (2) mais comme j'a-

(2) Salisbury est dans une vaste plaine de quarante Milles de tour, qui ne produit autre chose qu'une petite herbe menue qui sert de pâturage aux brebis. Cette ville a été batie dans le douzieme siecle, des ruines de l'ancienne *Sorbiodunum* qui étoit située un peu au dessus sur

vois beaucoup oüi parler de sa Cathédrale, je voulus la visiter en passant, ainsi je mis pied à terre & tout en courant, je parcourus la ville, je remarquai son marché, qui me parut spacieux, & abondamment fourni de vivres. Le long de la grande rue que je traversai, se trouve une eau courante des deux côtés qui en fournit à toutes les maisons, ce qui doit être d'une grande commodité pour les habitans; je ne restai qu'une minute dans la Cathedrale, c'est un superbe édifice (3) beaucoup plus gothique que celui de Milan, mais qui autant qu'il peut m'en souvenir n'est pas la moitié aussi grand: je regarde celui de Milan comme le plus vaste édifice de cette espece qu'il y ait dans le monde entier.

Dans une large plaine, peu éloignée de

une hauteur aride & sterile. Elle est sur l'Avon à soixante-dix milles de Londres.

(3) Cette Eglise est ornée d'une superbe tour au dessus de laquelle s'éleve une pyramide ou aiguille l'une des plus hautes qui soit en Angleterre, elle étoit chargée autre fois d'une couronne imperiale qu'un coup de vent abbatit dans l'année 1668, on dit de cette Eglise, comme une rare merveille, qu'elle a autant de portes qu'il y a de mois, autant de fenêtres qu'il y a de jours, & autant de colonnes & de piliers qu'il y a d'heures dans l'an. *Jean Jewell*, à qui l'Angleterre doit l'histoire de la Reformation, & celle des régnes de Charles II & Jacques II, fut Evêque de cette Eglise.

Salisbury, est un prodige, (je ne sais quel nom lui donner) nommé Stone-henge, (4) je serois fâché que vous n'eussiez pas conservé mes descriptions de plusieurs monumens remarquables de ce Royaume, Quand je ne devrois jamais revoir l'Angleterre, ainsi que cela pourroit fort bien arriver, je serois toujours bien aise de relire ces descriptions, pour me rappeller quelquefois un souvenir agréable; pauvre consolation (je l'avoue) comparée à celle que j'éprouverois en revoyant ce pays! mais, hélas; cela vaut encore mieux que rien.

Dans le voisinage de Salisbury, se trouve aussi une Terre appartenante à un Comte Anglois, qui renferme la plus ample Collection de statues, de bustes, & d'autres monuments antiques que l'on puisse trou-

(4) Stone-henge; Pierres d'une grosseur prodigieuse qui se trouvent dans une prairie nommée Aubury; les plus grosses sont dans une vaste plaine, à six mille de Salisbury; dans les milieu d'une tranchée on trouve une triple enceinte de pierres, rangées en rond dont, quelques unes ont jusqu'à vingt huit pieds de haut, sept de large, & seize de circonférence. Les unes sont droites & les autres de travers par dessus faisant comme le linteau d'une porte: Elles sont attachées aux premieres par des mortaises, où sont enchassés les gonds qu'elles ont. Cela fait qu'on leur donne le nom de *Stone-henges* comme qui diroit pierres suspendues.

trouver dans ce Royaume, ainsi que plusieurs Tableaux précieux, le tout achetté du côté des Alpes que vous habitez, à des prix énormes. Je ne comprends pas ce qui a pu m'empêcher dans l'espace de dix ans d'aller visiter ce palais, surtout m'étant arrêté deux fois dans son voisinage. Les hommes sont naturellement portés à user de delai: ils renvoient au lendemain, ou à l'année suivante, & ce lendemain & cette année n'arrivent jamais.

Le troisieme jour nous dînâmes dans une petite ville nommée *Honiton* où l'on fabrique quantité de ces dentelles si fort admirées par nos Dames Italiennes connues chez nous sous la dénomination de *Merletti d'Inghilterra*. Je voudrois savoir pourquoi on n'en fait pas ailleurs, ceux qui les fabriquent ne sont ni philosophes ni sorciers ce ne sont que de pauvres femmes très-ignorantes, j'avois envie d'en achetter pour en faire cadeau à quelqu'un de ma connoissance à Turin, je n'exécutai pas mon dessein pour éviter l'embarras que m'auroit occasionné la visite du grand nombre de douannes où je serai obligé de passer avant d'arriver dans ma patrie.

Je vis d'une des fenêtres du cabaret à Honiton un bataillon de milice nouvellement levé, qui fit toutes ses évolutions,

j'avoue que j'admirai peu son agilité. Cependant lorsque ces milices seront une fois bien disciplinées, elles résisteront aux troupes les mieux aguéries, & les François s'appercevront que ce n'est point un badinage, si jamais ils osent s'aventurer à traverser la mer dans leurs bateaux plats, & à mettre le pied sur le rivage d'Angleterre, ainsi qu'ils menacent de le faire depuis si long-temps.

Nous dinâmes très-vîte, après quoi l'Anglois & moi fumes nous promener hors de la ville, uniquement pour dégourdir nos jambes: nous nous avançames jusqu'à un ruisseau; au bord du quel je vis une machine nommée *Cage à plonger*; vous me demanderez ce que c'est! Je vous le dirai si je puis. C'est un siege pour s'asseoir. Un espece de fauteuil de bois à bras, fixé à l'extrémité d'une perche d'environ quinze pieds de long. La perche est placée horisontalement sur un poteau tout près de la riviere & liée à ce poteau, de sorte qu'en élevant l'une des extrémités on baisse la Cage & on la plonge au milieu du ruisseau. Me comprenez vous? Cette cage sert à présent à fustiger les poissardes & les femmes de mauvaise vie: on prétend, que les superstitieux habitans d'Honiton, avoient coutume ci-devant d'y placer les vieilles

femmes, qu'ils soupçonnoient d'être sorcieres, & qu'ils les plongeoient sans pitié dans le ruisseau plusieurs fois; au point que quelques-unes même en mouroient.

Tandis que ce jeune gentilhomme & moi philosophions gravement sur les fausses idées qu'on s'étoit formées des sorciers, & sur la croyance qui avoit si généralement prévalu dans tous les temps & dans tous les pays, le carosse nous joignit; mais au lieu d'y monter, nous voulions engager les jeunes Demoiselles à mettre pied à terre, & les plonger une ou deux fois dans l'eau l'opinion dominante de nos jours étant que toutes les jolies femmes sont des enchanteresses, & que les vieilles ne le sont plus; Miss Anne & Miss Hélene l'échapperent belle, elles peuvent en remercier le cocher qui étoit très-pressé, sans quoi elles auroient payé pour les ravages que leurs charmes ont occasionné.

Nos Dames, ainsi que l'Officier Ecossois nous quitterent près d'Honiton, cette séparation parut nous affecter, nous nous embrassâmes &c. nous ne les vîmes partir qu'à regret: vais-je dit embrasser! oui, sur ma parole! Mais vous autres Italiens vous vous révoltez si aisément, & regardez un baiser comme quelque chose de si sérieux que je ne saurois vous passer votre délica-

tesse. Ici nous n'en faisons aucun scrupule, surtout en pareille occasion, & réellement je ne saurois y voir aucune conséquence, quoique vous puissiez en penser. Qu'avez-vous à dire? vous autres habitans de l'autre côté de cette énorme chaîne de montagnes? Je suis sûr que je ne me ferai point à vos sottes façons, à présent que je suis accoutumé à celles d'Angleterre. Qu'y-a-t-il de plus ridicule que de voir des hommes embrasser des hommes, & des femmes embrasser des femmes? Les Anglois ont cent fois plus d'esprit que vous. Lorsque je retournerai parmi vous, je veux décidément suivre les modes Angloises. Vous pouvez informer toutes les Demoiselles de vôtre voisinage que j'arrive pour corriger leurs manieres; à présent que je suis voyageur je veux m'ériger en réformateur, & profiter des droits que s'arrogent mes semblables, lorsqu'ils retournent chez eux, ils se regardent, & avec raison, comme beaucoup plus savans & beaucoup plus sages depuis qu'ils ont vu le monde.

Cependant je ressentis plus de chagrin, qu'il ne me convient de vous le dire en quittant ces deux aimables personnes. Peut-être les ai-je vues pour la derniere fois; & cette pensée est toujours affligeante. Rien n'attache plus les gens les uns aux autres

que de voyager dans un même véhicule; cela est naturel. Nôtre amour pour le prochain nait du plaisir qu'il nous fait, plus il nous en procure, plus nous lui sommes attachés c'est là de la véritable philosophie où je suis un sot. Dans ce carosse aucun de nous ne pouvoit goûter d'autre plaisir, qne celui que lui donnoit un de ses cinq compagnons & chacun tâchoit d'en procurer un peu, afin d'en recevoir à son tour. Ainsi l'un chantoit un vaudeville, l'autre contoit une histoire, l'autre lâchoit une plaisanterie, l'un faisoit ceci, l'autre cela. Le monde entier étoit hors de la voiture, & dedans il n'y avoit que nous. En conséquence, n'ayant rien autre à aimer, nous nous aimions très-tendrement, & sans réflexion. L'on a remarqué que l'amour le plus fort est celui qui n'ait dans une prison; & le Carosse étant pour nous pendant trois jours une véritable prison: nous devînmes tous assez amis durant ce court espace de temps pour être affligés de nôtre séparation. Mais à quoi bon ce babil? Nous nous séparames, & tout fut dit. Ces plaisirs & ces chagrins passagers sont le vrai partage des Voyageurs. Le Carosse ne va pas plus loin que cette Ville, & il faut que je songe à me pourvoir demain d'une autre Voiture.

LETTRE III.

Se bien mettre n'est point blâmable. Cinquante nez cassés. Promesse d'écrire des bagatelles.

Encore d'Exeter 17 Août 1760.

J'AI parcouru de bonne heure ce matin toute la Ville (5), elle n'est pas des plus belles, elle est très mal pavée, & très-Sale quoique nous soyons en été, en hyver elle doit l'être dix fois plus. Les maisons sont généralement bâties dans un goût d'Architecture si barbare que si Palladio avoit eu le malheur de les voir il se seroit pendu

(5) C'est une des plus grandes villes du Royaume située sur la rive orientale de l'Ex dont elle tire son nom, les anciens Romains la connoissoient sous le nom de *Isca Damnoniorum*; les Gallois l'appellent en leur langue *Caer [illegible]*; elle est située en forme d'amphithéatre sur une Colline qui s'éleve au bord de la riviere ; elle est bien peuplée & fort commerçante elle le seroit bien d'avantage si les vaisseaux y pouvoient monter mais ils sont obligés de s'arrêter à huit milles au dessous (à Topesham). Un vieux château qui est à son extrêmité orientale & bâti dans le dizieme siecle par le Roi *Athelstan* a été autrefois le palais des Rois des Saxons [illegible]

de désespoir. Je voulus voir en courant la Cathédrale (6). Comme c'est aujourd'hui Dimanche, elle s'est trouvée pleine de monde, le Sermon du Prédicateur a roulé sur la parure; ce qu'il a dit pour en démontrer la Vanité étoit assez raisonnable, & débité avec onction, mais passablement hors de propos à ce qu'il m'a paru; car les Exoniens ne se piquent point (du moins ceux qui composoient l'auditoire) de magnificence. Plusieurs étoient proprement mis, mais personne n'avoit de prétention à la parure. Cependant eussent-ils été même un peu mieux habillés, je n'aime pas à entendre condamner la parure, qui est une des choses qui distinguent l'animal raisonnable d'avec celui qui est denué de raison, & quelque foible que soit celle qui fait sentir cette différence, elle n'est jamais déplacée. Les extrêmes sont certainement toujours des extrêmes, & la vanité de la parure peut-être portée si loin qu'elle devienne un ridicule, cependant elle ne peut presque jamais devenir criminelle; ainsi si j'étois prédicateur je ne voudrois point m'appesantir sur ce sujet, parce que j'ai remar-

(6) Cette Eglise est d'un dessein particulier quoiqu'en forme de Croix. On est étonné de la quantité de statues placées en trois rangs de niches dans la principale façade. Le Diocèse d'Exeter comprend deux Provinces, Devonshire & Cornouailles.

qué que les gens parés ont en général une espece de respect pour eux mêmes, & tout homme qui se respecte lui même, fait une bonne action. Quand à moi, je l'aime à un tel point que si j'étois assez riche pour cela, je voudrois presque toujours être richement vêtu.

Cette Cathédrale est gothique ainsi que celle de Salisbury, mais elle lui est fort inférieure à plusieurs égards: Elle est assez spatieuse pour contenir les habitans de la Ville, mais elle n'a rien de remarquable, excepté les cinquante figures (supposé que je les aie bien comptées) qui ornent son frontispice. Elles sont de haut-relief, & toutes sans nez. Le temps les en a privées & les a réduits en poudre, ainsi qu'il en use avec tous les nez soit de marbre ou d'autre matiere. Du haut de l'Eglise où je montai par un escalier tournant, dont les marches sont en mauvais ordre, je vis les dehors de la Ville, qui me parurent très agréables, ils sont variés par des côteaux plantés d'arbres, & arrosés par plusieurs rivieres.

Il y a devant la Cathédrale quelques arbres formant des allées, chaque arbre est taillé en évantail. Aux environs des murs d'un château ruiné, qui est situé au dessus de la Ville se trouve une jolie promenade

qui me parut très-fréquentée par les femmes vers le soir. J'y aperçus peu d'hommes, la vue à l'opposite du château du côté de la promenade, est des plus agréables.

Demain m'a malle sera expédiée pour Falmouth par un Chariot ou par un tombereau; nous allons le Gentilhomme Anglois & moi à Plymouth, où je me propose de faire peu de séjour. Je souhaite d'être à Falmouth, & de m'embarquer pour Lisbonne; n'ayant plus de jolies femmes pour compagnes de Voyage, je m'apperçois que j'ai de l'impatience; & je désire la fin de ma course, réfléchissant de moment en moment plus sérieusement aux trois mille milles qu'il me reste à faire. C'est la septième ou la huitieme partie de la circonférence du globe. De Plymouth, & même de Falmouth, je vous écrirai de nouveau, & j'enverrai mes lettres à Londres, afin qu'elles puissent vous parvenir. Après mon départ de Falmouth je me propose de vous écrire tous les soirs, même pendant que je serai en mer, & de vous donner le journal de ma route; mais tout ce que j'écrirai par la suite, ne vous sera remis que par moi même, comptez que je vous entretiendrai: ce sera, je l'avoue pour l'ordinaire de petites bagatelles, je n'aurai

nulle part le temps de faire des réflexions bien sérieuses. Je tacherai pourtant de ne pas être ennuyeux, du moins à moi même ; probablement je n'aurai d'autre ressource que ma plume pour charmer les ennuis de mes soirées.

LETTRE IV.

Manufactures de serges, & de tapisseries. Le pere Norbert, & ses ouvriers François.

Plymouth 18 Août 1769.

J'ai quitté ce matin à onze heures Exeter, après avoir visité deux Manufactures, l'une de serges, & l'autre de ces sortes de tapisseries, auxquelles on donne en France le nom de tapisseries des Gobelins, du lieu où on les fabrique à Paris. Les serges d'Exéter, sont à ce que l'on m'a assuré, presque toutes exportées dans les pays Catholiques pour l'usage des Religieux & des Religieuses des différens ordres. Dans plusieurs différens Magasins de cette Ville on en trouve un nombre de Balles si considérables, qu'il suffiroit à former les retranchemens du camp [illegible] assure que les

Autrichiens formeront en Saxe, & qui doit être d'une très-grande étendue. Ceci doit faire comprendre qu'il se fabrique beaucoup de ces serges à Exéter; & que si les voyageurs prétendent intéresser il faut nécessairement qu'ils éxagerent: Plusieurs politiques fanatiques verroient volontiers abolir tous nos ordres Religieux; mais sans ces autres fanatiques dont ces ordres sont composés, Exéter feroit très mal ses affaires, & son commerce languiroit.

Quand aux tapisseries des Gobelins, l'art de les fabriquer dans toute leur perfection a été apporté en Angleterre par un Anti-Jésuite distingué, le fameux Pere Norbert, Capucin François, auquel Benoit XIV (espece d'Anti-Jésuite lui même) a permis d'aller vivre en Angleterre, à condition qu'il y feroit les fonctions de Missionnaire, & qu'il convertiroit les bonnes ames qui gouteroient sa doctrine; loin de chercher à s'aquitter de ce devoir ainsi qu'il s'y étoit engagé, cet honnête moine a pris la liberté de se séculariser de sa propre autorité, & s'est produit sous le nom de Monsieur Parisot. Il s'est établi directeur d'une manufacture de cette espece de Tapisseries. Il a trouvé moyen de se faire aider dans cette entreprise par une souscription volontaire de gentilhommes, & de gens aisés du

Royaume qui s'eſt montée à ce que l'on m'a aſſuré dans le temps à dix mille livres Sterling. Ce Monſieur trouva moyen d'empocher cette ſomme peu après ſon arrivée à Londres. J'ai été pluſieurs fois de cette Capitale à Fulham pour voir ſes métiers, qui auroient pu lui procurer une ſubſiſtance honnête, s'il s'étoit piqué de la moindre œconomie, mais il aimoit la dépenſe ; & il poſſédoit des qualités ſi éminentes, ſurtout les deux vertus Cardinales, connues ſous les noms d'incontinence & de vanité, qu'il ne tarda pas à s'abîmer de dettes, fit banqueroute, & prit la fuite.

Les métiers, & les différens outils qu'il ne put pas emporter furent vendus publiquement, & un M. Paſſavant les acheta pour fort peu d'argent. Par ce moyen il établit une foible Manufacture à Exéter. Après avoir pris à ſon ſervice un petit nombre d'ouvriers déſerteurs des Gobelins de Paris, qui avoient été ſéduits par les magnifiques promeſſes de l'Ex-Capucin : en conſéquence de ces promeſſes ces malheureux vinrent en Angleterre ; & braverent la potence qu'ils n'auroient pu éviter s'ils avoient été découverts : Le moine de ſon côté, dès-qu'il en eut un certain nombre en ſon pouvoir, ne craignit point de leur manquer de parole, les ſalaires qu'il leur

affigna (& dont ils furent obligés de se contenter) furent très-modiques. Cet entrepreneur s'étant sauvé d'Angleterre, ces pauvres malheureux se trouvèrent dans la plus triste situation. Ils ne savoient d'autre métier que le leur, ignoroient entierement la langue, & ne pouvoient retourner en France, où ils auroient été pendus pour leur désertion; M. Passavant ramassa dans les rues de Londres le petit nombre de ceux que la faim & la misere avoient encore épargnés, & les fit conduire à Exéter, où il se fait un petit revenu de leurs travaux.

Je savois depuis quelques années la premiere partie de l'histoire de cet établissement, l'autre m'a été racontée à Exéter par les ouvriers François; & je m'imagine que vous ne serez pas fachés d'être instruits de cette anecdote relative à un homme, dont vous avez si souvent entendu parler en Italie, à l'occasion de ses écrits satyriques & mordants contre les Jésuites, dont les Livres ont été pendant un temps entre les mains de tout le monde, & dont à la fin les mœurs & le caractere ont paru ne valoir pas mieux que ceux des membres les plus dépravés de l'ordre qu'il a si fort décrié.

Je prends à présent congé d'Exéter, & de l'orgue de sa Cathédrale, que les Exo-

niens ne craignent pas d'éxalter au dessus de toutes celles d'Angleterre. Imaginez-vous dans ce moment me voir étendu dans une chaise de poste, avançant à grands pas vers Plymouth tout à fait enchanté des beautés rurales de la Province de Devon (7), qui ne le cédent en rien à celles des parties les plus fertiles du Piémont & de la Lombardie: à nuit tombante j'ai atteint cette Ville sans m'être rompu le col. Ce qui me paroît assez heureux, vu la maniere dont les postillons poussoient leurs chevaux. On ne voyoit absolument plus clair lorsque j'ai mis pied à terre à l'hotellerie. J'écris ces lignes pendant que l'on prépare le soupé; Quelqu'un pourroit-il m'accuser de paresse!

(7) Cette province n'a pas un terroir fertile pour le bled; ceux qui veulent en semer se servent du sable de la mer dont les parties salines l'engraissent & le rendent fécond: ce pays est entrecoupé de Montagnes, Bois & Prairies. Sa principale richesse consiste dans le débit des laines qui sont les plus fines du Royaume. L'air y est généralement sain, subtil & pénétrant. Les habitans sont vigoureux & passent, avec ceux de Cornouailles, pour les plus robustes de l'Anglèterre.

LETTRE V.

Un Vaisseau de guerre, & un Chantier visités.

Encore à Plymouth ce 19 Août 1760.

CE matin j'ai parcouru cette Ville (8) elle est petite & irréguliere, j'ai visité ses deux Eglises nommées St. André, & St. Charles. Les Anglois font peu de cas des saints, & cependant ils donnent leurs noms à leurs Eglises : ce qui me paroît une petite inconséquence ; cela prouve combien il est difficile de s'affranchir des anciens usages.

Je me suis promené quelque temps sur le quai de la rade, & le long du rivage de la mer, ou je n'ai rien vu de remarquable que deux mulets bais ; l'un des deux

(8) Cette Ville est un des meilleurs & des plus fameux Havres de cette côte. Le Plyme & le Tamare qui se rencontrent dans leur embouchure y forment un vaste port ou les plus gros vaisseaux peuvent entrer à pleines voiles. Il est défendu par la citadelle que Charles II. y a fait bâtir. Plymouth n'étoit autrefois qu'un village de pêcheurs, elle a donné naissance au fameux Capitaine François Drake qui entreprit en 1577 le tour du monde, & le fit en une navigation de deux ans & dix mois.

étoit boiteux : il faut pour conserver ma réputation de voyageur expérimenté, attentif & judicieux que je vous observe ici que les mulets en Angleterre ne sont pas à beaucoup près si communs que chez nous ; ces deux sont presque les seuls que j'aie vus depuis dix ans.

Ayant notté sur mes tablettes le mulet boiteux, je me suis acheminé vers l'arsénal ou le Chantier ainsi qu'on le nomme ici ; il est à environ deux milles de distance de la Ville : dans le chemin qui y conduit, & tout auprès, j'ai apperçu un vaisseau de guerre de soixante ou soixante & dix Canons nommé le Nottingham. Il ne faisoit que d'arriver d'un long voyage ; on étoit occupé à le râdouber. Comme je n'avois jamais examiné l'intérieur d'un vaisseau de guerre, je me suis déterminé à le visiter tout à mon aise, avec l'assistance de deux Matelots qui m'ont expliqué l'usage de ses différentes parties, satisfaisant à mes nombreuses & sottes demandes avec beaucoup de patience ; Qu'est-ce que ceci ? Qu'est-ce que cela ? à quoi sert cette autre machine ? Réelement ces drôles auroient eu raison de se moquer de ma profonde ignorance. Je suis sûr qu'ils se faisoient des signes, & rioient sous cape ; cependant, je le répete, je ne pouvois, me choquer &

il

il étoit tout naturel qu'ils s'amusassent des questions d'un marin tel que moi.

Cette visite dura près de trois heures; mais lorsqu'à peine elle fut finie, & au moment que je prenois congé de mes instituteurs, une espece de gentilhomme fort hâlé, est monté à bord. Je m'imaginai que c'étoit un officier de marine; il m'a abordé, avec une politesse qui lui étoit particuliere, c'étoit un mêlange de franchise & de rudesse, je ne sais réelement quel nom lui donner: supposez un composé de hardiesse, de mépris, d'orgueil & de bonté; formez une idée de ces différentes idées & jouissez de vôtre ouvrage. Apprenant que j'étois étranger, que je n'étois jusqu'alors jamais entré sous le pont d'un vaisseau de guerre; il ma saisi tout d'un coup par les deux mains, & les a serrées avec tant de force qu'il m'a été impossible de les dégager. „ *Allons, Monsieur, descendons, & „ je vous ferai tout voir. C'est un vieux „ damné de bâtiment; nous irons tous à „ fond avec lui au premier voyage; mais „ je ne m'en soucie guere*". J'ai eu toutes les peines du monde à me débarasser de lui. Après quoi je suis entré dans l'une des hotelleries du Chantier où j'ai diné.

Après diné, j'ai été chercher un Constructeur, ou Architecte de vaisseau pour le

quel j'avois une lettre de mes amis de Londres, qui le prioit de me faire voir le Chantier, & ce qu'il y avoit de curieux à Plymouth; c'est un homme de très-bonne société, habile dans sa profession outre laquelle il possede d'autres connoissances.

Il m'a conduit dans les endroits les plus secrets du Chantier & m'a fait voir tout ce qu'il contient. J'y ai remarqué de prodigieux monceaux de canons, des montagnes de boulets, attendant impatiemment l'occasion de coopérer à la destruction de l'espèce humaine; j'y ai vu encore un nombre considérable de mâts de différentes grandeurs, modestement couchés dans un immense enclos. J'y ai vu une sale d'une longueur prodigieuse, dans laquelle plusieurs hommes, courants le dos en avant, & le ventre en arriere, (vous m'entendez) fabriquoient des cordes, qui étant ensuite jointes plusieurs ensemble, forment des cables gros comme mon corps. J'y ai vu de vastes Chaudieres remplies de poix, qui servent à faire bouillir ces cordes. J'y ai encore vu une très-grande roue construite de maniere quelle peut contenir une douzaine d'hommes, qui la font tourner avec rapidité, en marchant continuellement sur des especes de degrés de bois placés en travers dans son intérieur. Vous connoissez

ce que l'on nomme chez nous en François une grue, une cage à vis, mise en mouvement par l'oiseau qu'elle renferme, cette roue est faite d'aprés le modele d'une cage à vis, & les hommes qui s'y trouvent peuvent à juste titre porter le nom de ses oiseaux. Ils étoient nuds comme des vers, à l'exception de leurs chausses de matelots. Les hommes tournent la roue, celle ci fait mouvoir une presse; la presse serre les cordes qui ont été bouillies dans les chaudieres, & les cordes ainsi pressées, rejetent la poix dont elles y avoient été imprégnées. Enfin j'ai vu tant de choses dans ce chantier que si dans le nombre des cent mains de Biarée, il s'en étoit trouvé dix avec lesquelles il pût écrire, & qu'il eût été chargé d'en faire l'énumération il auroit eu peine à s'en acquitter en un siecle. Sur mon honneur en quittant ce lieu j'étois presque hors de moi même : mes facultés étoient pour ainsi dire absorbées, par l'immense variété d'objets qui avoient passé sous mes yeux. Il étoit nuit lorsque je suis arrivé à mon hôtellerie.

LETTRE VI.

Fortifications, le Mont Edgecombe, Habitation propre pour Jean Jaques, Un antiquaire & sa fille.

Encore à Plymouth, 20 *Août* 1760.

L'ARCHITECTE obligeant, m'est venu chercher ce matin de bonne heure; & m'a conduit à bord d'une chaloupe munie de six bons râmeurs, outre l'homme du gouvernail: nous avons traversé avec beaucoup de vitesse une partie de la rade, & nous sommes descendus dans une petite île pleine de rochers, nommée St. Nicolas, qui a été placée par la nature précisément au milieu de l'entrée de la rade de Plymouth. En moins d'une demie heure nous avons fait le tour de ses fortifications; nous avons ensuite visité la Citadelle, qui est réelement très-forte, & si bien défendue par des batteries, que malheur à l'argonaute François qui oseroit jamais venir chercher la toison d'or sur cette plage. Je n'ai cependant point été étonné de sa force; Quand on a vu nos fortresses des Alpes, surtout

Fenestrelle & la *Brunette*, on ne peut guere s'attendre à rencontrer rien de plus formidable.

Ce fut Charles II. qui construisit cette citadelle, afin de contenir les habitans de Plymouth, qui avoient suivi le parti de Cromwell dans la fameuse guerre civile. L'on a depuis quelques années ajouté de nouvelles fortifications à celles de la rade & du Chantier. Ensorte que si les habitans de Plymouth ont eu autrefois la mortification de se voir bridés par elles, ils ont actuellement la satisfaction de s'en voir protégés, & à l'abri des attaques des forces de l'ennemi. Aucun pouvoir ne sauroit à présent se flatter d'y faire une descente à moins d'une immense armée. Je doute même, qu'il fût possible de s'en rendre maître (j'entends aux François avec toutes les forces qu'ils pourroient y conduire) vû la difficulté qu'il y a d'en approcher; & que l'ile de St. Nicolas & la citadelle se protégent mutuellement. Que cela soit possible ou non, je ne voudrois point me trouver à bord du vaisseau qui formeroit la tête de ceux qui tenteroient une entreprise aussi hardie.

Après diner, nous sommes rentrés dans la chaloupe, & avons porté le cap sur

une hauteur presqu'aussi élevée que celle des Capucins à la rive droite du Po. On l'appelle Mont Edgecombe; & c'est, proprement dit, un promontoire qui avance dans la mer à droite de la rade de Plymouth. Le propriétaire est un Lord, qui a fait construire son habitation sur le sommet; peut-être dans le monde entier n'en trouveroit-on pas une autre aussi bien située: vous direz que cette expression est hardie; mais si vous la voyiez vous seriez étonnés de la perspective, & de la quantité de choses qu'on découvre dans le lointain.

Des fenêtres, & même de tout le côté qu'elle occupe du promontoire, on voit en droite ligne devant soi le vaste Ocean qui s'étend fort au delà de la portée de la vüe. L'uniformité de cette immense plaine liquide n'est interrompue que par une langue de terre distante d'environ dix milles du rivage. J'entends, qu'a environ dix mille de distance en mer il y a un phare placé sur un rocher, absolument isolé, appellé *Eddystone*: queiqu'à une si grande distance, on découvre aisément ce phare du Mont Edgecombe. A droite est la rade, de St. Nicolas, la Citadelle, le Chantier, & la Ville de Plymouth; la rade fourmille de vaisseaux de guerre, & d'autres bâtimens de différentes grandeurs, dont quelques-uns sont à

l'ancre, d'autres en mouvement, & un nombre étonnant de chaloupes, allant & venant continuellement à la voile ou à la rame; le tout environné d'un vaste terrain délicieux, coupé par un grand nombre de collines, & de ruisseaux. Ajoutez encore à ceci, que sous les fenêtres; & tout à l'entour du parc, on apperçoit des vaches, des daims, des canards, des dindons, & d'autres animaux paissants tranquillement sur un tapis de verdure, entouré d'une promenade circulaire; ce qui fait un beau contraste avec la scène animée qui se présente au dessous, dans la rade.

Qu'en dites-vous à présent? on parle de la Chartreuse de Naples, & l'on prétend que sa situation est la plus belle qu'il y ait au monde; je le crois. Mais celle du Mont-Edgécombe est aussi la plus belle; & ainsi voila deux plus belles situations, l'une à Naples & l'autre dans la province de Devon. Sous le regne de la Reine Elizabeth, l'Amiral de la flotte nommée l'invincible, se croyant sûr de la conquête de l'Angleterre, supplia Philippe II. de lui donner Mont-Edgecombe, pour récompense de sa prétendue conquête. Philippe le lui promit; mais l'Amiral Anglois l'empêcha de tenir sa promesse; en détruisant la flotte par le moyen des brulots dont il fut l'in-

venteur: une horrible tempête avoit déja commencé sa défaite.

J'ai vu autrefois à Londres un modele de la tour où est le fanal & du rocher sur lequel elle est placée. Il y en avoit précédemment une qui fut emportée par la mer dans une nuit orageuse, & une seconde qui fut brulée par accident. Je me rapelle que j'admirai beaucoup le modele de celle qui subsiste actuellement; le génie de l'architecte, (*Sméaton*) s'étoit signalé en trouvant moyen d'ériger un pareil édifice dans un tel endroit; c'est-à-dire sur un rocher en pente parfaitement nud, & presque continuellement en butte aux efforts d'un million de vagues courroucées.

Il étoit impossible de penser à creuser ce rocher, & par ce moyen de donner des fondemens à l'édifice, le rocher est presqu'aussi dur que le marbre; en conséquence l'architecte y fit faire plusieurs trous dans lesquels il fixa de grosses barres de fer: vous pouvez vous imaginer que l'on ne parvint à faire ces trous qu'après bien du travail. Alors on posa les fondemens entre ces barres, en joignant de larges pierres plates ensemble, de maniere qu'elles s'emboitoient l'une dans l'autre; on ne se servit pour cela d'autre sable que de celui qu'il fallut aller chercher dans le voisi-

nage

nage de Rome. Vous connoiſſez la nature de la *Pozzolane*, qui ſe durcit ſous l'eau chaque jour d'avantage lorſqu'elle eſt mêlée avec la chaux, elle s'incorpore alors avec les pierres de maniere à compoſer en fort peu de temps une maſſe très-ſolide.

Cette entrepriſe mérite certainement des aplaudiſſemens: de cette maniere le dangereux rocher eſt rendu viſible aux navigateurs nocturnes; deux lumieres ſont allumées toutes les nuits au ſommet de cet étrange édifice par deux hommes, qui l'habitent conſtamment; & ſont ſouvent des mois entiers ſans voir perſonne, ſurtout en hyver. Lorſque le temps le permet, ces deux hommes reçoivent des vivres de Plymouth; mais quelque abondamment qu'ils en ſoient pourvus, ils doivent toujours les ménager avec ſoin, crainte d'un long & orageux hyver, qui ne permettroit pas de leur en porter. Quels heureux jours certains mortels coulent ſur la ſurface de ce globe! ſe voir confinés dans un apartement étroit (il l'eſt réelement) au ſommet d'une tour élevée de ſoixante & dix pieds, & ne découvrir au travers de ſes petites fenêtres que la mer, n'entendre d'autre ſon que celui des vagues irritées qui viennent continuellement ſe briſer contre ſes murs! J'ai ouï dire que ces vagues s'élevoient

quelquefois juſqu'à la tour & qu'elles arroſoient ſes fenêtres. Le célebre Rouſſeau n'a vraiſemblablement jamais entendu parler de cette retraite; car il auroit brigué l'emploi d'allumeur du fanal; lui qui fuit avec tant de ſoin la compagnie des autres mortels, on ne ſauroit imaginer une habitation plus convenable à un philoſophe, irrité comme il l'eſt contre ce monde dépravé.

Après m'être promené quelque temps dans la promenade circulaire de Mont-Edgecombe, & avoir conſidéré tout à mon aiſe ſes différens points de vuë, j'ai pris congé du conſtructeur, qui avoit à faire d'un autre côté, & je ſuis retourné à la chaloupe, accompagné d'un autre gentilhomme qui avoit diné avec nous; ſon air gai, la vivacité de ſa converſation, & le reſpect dû à cheveux blancs m'ont inſpiré une forte ſympathie pour lui. Il eſt Naturaliſte & Antiquaire; en traverſant de nouveau la rade; il m'a montré un endroit à main gauche, & m'y a fait remarquer quelques trous profonds qui s'étendent fort au deſſous du rivage. Près de ces trous, dit-il, vivoit anciennement un puiſſant géant nommé Og-magog; & nous ſommes informés par une vieille Cronique qu'il ſe battit furieuſement une fois contre un autre géant

nommé *Coriné*, qu'il tua, & jeta dans la mer précisément près de ces trous; de sorte qu'ils ont retenu jusqu'à ce jour le nom du vainqueur, & qu'ils sont connus sous le nom des trous d'*Og-magog*.

A notre arrivée à Plymouth; mon compagnon de voyage a exigé que je fusse manger un morceau chez lui; & tandis qu'on préparoit le soupé, il m'a montré sa collection de médailles, & de curiosités naturelles, Mais, oh qu'elle étonnante distraction pour un Naturaliste & un Antiquaire! il s'est contenté de m'indiquer en passant un petit nombre des pièces les plus rares, sans m'assommer de détails longs & ennuyeux. Plusieurs de ses confréres ont pris la malheureuse habitude de tenir des discours sans fin à ceux qui sont assez infortunés pour tomber entre leurs mains, s'étendant sur chaque médaille, rongée par le temps, qu'ils possèdent, sur chaque idole, sur chaque reptile, sur chaque plante, sur chaque pétrification, & sur chaque cristallisation; ils ne pensent pas que ceux qui n'ont nullement fait leur principale étude de cette science, regardent la meilleure partie de ces choses comme de simples bagatelles, & ne sauroient les voir des mêmes yeux qu'ils les contemplent eux mêmes, eux qui se sont accoutumés à y met-

tre tous leurs soins, qui les ayant ramassés avec beaucoup de peine & à grands frais, estiment chaque piece, qui compose leur Cabinet, presqu'autant que le bijou le plus précieux.

N'allez cependant pas vous imaginer que je blâme ceux qui rassemblent des Médailles, encore moins ceux qui recherchent les morceaux d'histoire naturelle, celui qui a le temps & l'argent, fait très-bien de les employer à ce genre de recherches, s'il n'a pas d'autre moyen de se rendre utile à la République des lettres. Il est très-avantageux pour l'avancement de nos études de connoître un peu les anciennes Médailles, & les autres vestiges des siecles les plus réculés; & c'est un plaisir très-raisonnable d'avoir quelque notion de l'espece, des différentes pierres qu'on rencontre, ainsi que de chaque plante que l'on foule aux pieds, & de chaque fleur que l'on cueille; c'est encore une très-grande satisfaction d'être en état de ranger chaque chose dans sa véritable classe, cela aide à passer la vie d'une maniere aussi agréable qu'innocente; mais d'accabler ceux qui vous rendent accidentellement visite, par des détails ennuyeux & prolixes, c'est le comble de la mal-adresse, & c'est fatiguer les gens impitoyablement. Mon gentil-homme n'est point du nombre de

ces discoureurs officieux, il ne m'ennuya pas un seul moment. Je ne veux point passer sous silence sa fille qui me parut, dans la conversation que j'eus avec elle pendant le souper, fort versée dans la science des coquilles & des papillons; & ne pas ignorer la maniere dont se forme le Corail & comment les insectes vivent dans ses cavités. Son pere lui a confié la direction de son cabinet, & elle connoît si bien ce qu'il renferme, que lorsque des étrangers en l'absence du maître désirent le voir, elle est en état de les satisfaire & de remplacer le propriétaire. Je souhaiterois que nous eussions en Italie plusieurs Demoiselles de l'âge de Miss-Betsy aussi instruites qu'elle, & qui cherchassent à se procurer un amusement aussi innocent que celui d'examiner les différentes productions de la nature; je m'imagine que cet avantage ne les empêcheroit pas d'apprendre à bien danser, & à toucher du clavessin avec grace.

La fureur de barbouiller m'a fait prendre sur mon sommeil: ainsi, Bonsoir, j'apperçois l'aube du jour. Il est près de quatre heures à ma montre, & plutôt temps de partir que de se coucher; néanmoins je vais chercher mon lit; encore une fois Bonsoir.

LETTRE VII.

Petite Tyrannie difficile à éviter. Pluie continuelle.

D'une Hotellerie nommée HORSE-BRIDGE, *(c'est-à-dire, pont du chéval)* 21 *Août* 1760.

CETTE journée a été très-pluvieuse, ce qui a rendu mon court voyage fort désagréable. N'ayant personne avec qui m'entretenir dans la Ville où j'ai diné, & ayant cependant envie de jaser, j'ai pris le parti de demander à mon hôtesse comment alloient ses affaires. Assez mal, m'a répondu cette vieille femme: je suis fâché, lui ai-je dit, d'apprendre que vous soyez mécontente; mais comment cela peut-il être; cette Ville me paroît si bien peuplée.

Alors elle m'a dit, que presque tout son territoire appartenoit à un noble Pair de ce Royaume; qui n'y met jamais les pieds, & remet ses intérêts entre les mains de son agent. Par ce moyen, cet agent qui originairement étoit un homme de peu de chose, est devenu l'un des plus considérables

personnages de la Ville; & s'érige en Bacha avec presque tous les habitans, voyez vous (ajouta l'hôtesse) cette jeune fille qui est devant vous? Eh bien, elle est vertueuse, & a fait peu de cas des propositions de cet agent. Je n'en dirai pas d'avantage, mais celui-ci aiant pris de l'humeur contre nous, s'est déclaré nôtre ennemi. Il est tout puissant, & fait droit ou tort comme il lui plait; il n'est pas possible d'obtenir la moindre justice, le juge même le redoute. Quelques-uns de nos bourgeois auxquels il a fait des injustices aussi bien qu'à nous ont été séparément à Londres pour porter leurs plaintes au Lord contre lui; mais ils n'ont jamais pu parvenir à lui parler, il est trop grand Seigneur pour s'abaisser à donner audience à de simples particuliers; d'ailleurs plusieurs des domestiques de sa grandeur sont dans les intérêts du Bacha, & ferment toutes les avenuës aux plaignans. Tout le monde dit du bien de Mylord, & assure que s'il étoit informé de ce qui se passe dans cette Ville il ne tarderoit pas à y apporter remede. Pour me faire autant de mal qu'il lui est possible, l'agent ne veut avoir rien à démêler avec ceux des habitans qui fréquentent mon Cabaret, & comme il ne tient qu'à lui de faire de la peine à la plus

grande partie, & d'ôter le pain à plusieurs, ayant, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la conduite de presque toutes les terres qui sont du district de la Ville, dont les habitans sont pour la majeure partie vassaux de Mylord, il ne lui est pas difficile de me ruiner: il ne me reste d'autres ressources pour subsister que celle que me procure la venue de quelques voyageurs tels que vous qui s'arrêtent par hazard chez moi; d'ailleurs la route de Plymouth à Falmouth est très-peu fréquentée. Je ne saurois vendre un seul verre de cidre aux gens qui sont dans la dépendance de cet homme. Tous m'évitent, & fuient ma maison comme si elle étoit affligée de la peste.

Anglois, peuple libre! voyez, ais-je dit en moi même, ici tout comme ailleurs, la baleine engloutit les petits poissons: vous avez beau vanter vos loix, elles ne sont point un antidote admirable contre toute espece de tyrannie. Vous assurez cependant qu'elles sont un Bouclier de diamant qui couvre toute vôtre île; il n'y a ici aucune espece d'oppression, non, pas même le moindre vestige: fort bien, Messieurs, allez, addressez-vous à mon hotesse & vous entendez tout ce qu'elle vous en dira, vous apprendrez qu'il en est de vôtre pays comme de



tous les autres ; je veux dire que jamais Législateur mortel n'a inventé de loix assez parfaites pour mettre le foible à l'abri des attentats du fort (9), ou protéger ef- [illegible]

(9) Voici, à ce sujet, l'extrait d'une Lettre d'un Russe, à Londres, à un de ses amis à Moscou.

Quelque combinée que soit l'administration de la justice en Angleterre, il ne laisse pas de s'y glisser beaucoup d'abus : tant il est vrai qu'il n'y a point d'établissement si sage que la perversité des hommes ne trouve moyen de rendre dangereux. Je conseillerois aux étrangers de faire un cours ou deux de chicane avant de hazarder de se montrer ici en public......... S'il arrive que dans une contestation le droit soit du côté d'un étranger, l'on ne manque jamais de commettre un vice de forme pour lui faire perdre son procès......... si l'étranger s'obstine, & qu'il veuille prendre à partie le procureur qui a causé sa perte ; nouvelles dépenses, & à coup sûr nouveau péché contre la forme, ce qui fera encore tomber infailliblement l'action ; car le corps respectable de Messieurs les *Attorneys* (procureurs) est trop uni pour se laisser condamner..... Le serment d'un scélérat, payé pour son parjure, suffit pour priver un innocent de sa fortune & de sa liberté.

Une fille jure qu'elle est enceinte des œuvres d'un étranger, sa grossesse est avancée de six mois, & celui à qu'elle l'attribue n'est à Londres que depuis quelques jours ; son serment est reçu ; On fait venir l'accusé ; quelque chose qu'il dise pour sa justification, on commence par lui faire déposer une amende quelconque ; s'il refuse de payer, on le traine en prison, puis on examine à loisir les preuves pour & contre. Enfin après trois mois ou plus d'instruction aux frais de l'étranger, le procès est jugé, la fille est

[illegible]

siencement le pauvre contre le riche; surtout lorsque les sujets de plainte ne sont

déclaré parjure, mais l'innocent en est pour son amende, & pour ses frais. La seule consolation qu'on lui laisse est le droit de décider de la punition que doit subir son accusatrice ; punition qui ne peut jamais excéder quelques mois de retraite dans une maison de force.

Un Eunuque Italien nommé *Casarea*, après avoir subi par trois fois ce qu'on appelle ici la *Purgation*, ne trouva d'autre expédient pour se soustraire à la persécution des filles que de faire constater juridiquement son impuissance. L'eunuque se soumit à faire cette preuve, & on ne lui rendit point les trois amendes qu'il avoit payées.

Personne n'ignore l'aventure à peu près semblable qui arriva à M. de la Condamine, lors de son voyage en Angleterre.

Il n'est pas rare à Londres de voir un mari s'enrichir aux dépens de son ennemi, en faisant jurer à sa femme que celui-ci l'a séduite. Ce serment suffit pour faire condamner celui qu'elle accuse, & si la femme, par mal-adresse, déclaroit le jour & l'heure où elle a été séduite, l'accusé ne seroit pas reçu à prouver l'*Alibi*.

On assure qu'on trouve ici des Juges de Paix qui tiennent à leur solde des filles toujours en état de *purger* la bourse des étrangers qui passent par leur district.

Il est donc prudent à un étranger d'avoir soin de faire une bourse pour les Voleurs, une pour les Filles de joie, une pour les Procureurs, une pour les Juges de paix, une pour les Faux Témoins, & une pour les Maris qui ont la fureur de se déclarer C........ Quant aux loix criminelles, elles sont infiniment mieux raisonnées que les loix civiles. Il est presqu'impossible qu'il en naisse des abus : il faut des preuves évidentes pour condamner un homme, & ces loix sont surtout très-douces pour les étrangers.

pas assez graves pour attirer l'attention du public, ce qui est généralement le cas dans les différentes oppressions auxquelles le peuple est exposé de la part des grands, les maux qu'une partie du genre humain voudroit accumuler sur l'autre seroient inombrables, si la loi divine plus respectable qu'aucune de celles qui ont jamais été inventées n'y remédioit. Nous devons tous faire les plus grands efforts pour nous l'inculquer les uns aux autres afin quelle produise tous les jours des plus grands effets. Cette loi seule, pourvu qu'elle soit exactement observée sera assez puissante; mais étant méprisée, ou négligée, aucune autre ne sauroit la remplacer, & ne sera suffisante pour faire cesser & anéantir de pareils actes de tyrannie subalterne.

Ce fut ainsi que je passai tout mon après-midi à moraliser, strictement renfermé dans ma chaise à cause de la pluie. L'auberge de Horsebridge (où je me trouve actuellement) est sur les confins de la province de Devon; demain au point du jour je serai dans celle de Cornouaille.

LETTRE VIII.

Livres de Chevalerie, différence d'Idiomes, Mines d'étain, d'or & de charbon. Pourquoi nous donnerions-nous tant de peine?

Falmouth, (10) 22 *Août* 1760.

A environ une portée de pistolet de la maison d'où je vous ai écrit ma derniere

(10) *Falmouth* n'est autre chose qu'un port, mais grand & spacieux qui est formé à l'embouchure de la *Fale*, & l'un des meilleurs qu'il y ait en Angleterre. Cette Rivierre après avoir passé par *Grompont* & *Tregnye* en reçoit une autre qui vient de *Truro* ou *Truru*, Grossie de ces eaux elle forme un large canal où la marée forme un excellent Havre, capable de contenir plus de cent bâtimens. C'est pourquoi il est le plus fréquenté de tous les ports de la Province. Guillaume III. y avoit établi une poste par eau, pour communiquer avec l'Espagne. Cette communication ayant été interrompue par la mort de Charles. II. & par la guerre dont cette mort fut suivie, on a établi la poste de Falmouth à Lisbonne, & l'on a augmenté le nombre des paquebots jusqu'à quatre, afin que les nouvelles ne tardent pas en chemin. L'entrée du Havre de Falmouth est partagée en deux bons châteaux construits par Henri VIII. sur les deux pointes qui la bordent. L'un de ces

lettre, se trouve un ruisseau sur lequel il y a une planche : à l'extrêmité orientale de cette planche finit la province de Devon, & à l'extrêmité occidentale commence celle de Cornouaille.

Il est souvent fait mention de cette derniere province (11) dans nos anciens livres de

châteaux s'appelle *Pendenis*: il y avoit là anciennement une ville nommée *Voluba* dont le nom est péri avec elle. Truro est un bourg médiocre avec un assez bon hâvre, ainsi que Fowey, St. Yves & Penzance. Ces quatre places sont à l'extrêmité occidentale de la province. On voit à Truro un palais qui appartient aux Contes de Radnor.

(11) Le Comté de *Cornouailles* est la partie la plus occidentale de toute l'Angleterre, & forme une grande presqu'île enfermée de la mer de trois côtés au nord, à l'ouest & au sud, & séparée à l'orient du Duché de Devonshire. La Rivierre de la *Tamer* à l'endroit où elle touche ce Duché, coule vers le sud-ouest en se rétrécissant considérablement & se termine par deux promontoires, dont celui qui est le plus occidental porte le nom de *Lands-end;* ce qui veut dire le bout du pays ; l'autre qui est plus méridional s'appelle la pointe du Lézard. C'est de ces deux promontoires qui avancent dans la mer comme deux cornes, que la province a pris le nom de Cornouailles, corrompu de *Corn-Wallie*, ce qui signifie la vallée cornue. Wallie est le pays de Galles, & les habitans sont de même origine que les Gallois sçavoir les descendans des anciens bretons qui furent contraints d'abandonner aux Saxons la plus grande & la meilleure partie de leur île. Delà vient qu'ils ont encore retenu quelque trace de leur ancien langage. Ce pays a soixante cinq milles de long & quarante dans sa plus

Chevalerie, elle y eſt répréſentée comme un pays, où les Chevaliers errants rencontrent fréquemment d'étranges avantures ; des Demoiſelles infortunées, montées ſur des palfrois blancs comme neige, en quête d'aſſiſtance contre quelque géant qui leur a enlevé leur amant, ou contre quelque Nécromancien, qui a confiné quelque belle Reine dans une tour enchantée.

Il n'eſt pas aiſé de décider pourquoi la Cornouaille ſe trouve plus ſouvent nommée dans ces livres que la province de Dévon, ou celles du voiſinage : peut-être qu'une Deſcription de cette contrée aura eu de la réputation, & aura déterminé les Romanciers à la choiſir, ou peut-être auſſi que dans les ſiecles de la Chevalerie, la Cornouaille a été plus connue des Italiens que la province de Dévon, à cauſe de l'étain qui y abonde ; les Italiens étoient alors les plus grands (peut-être les ſeuls) Navigateurs de l'Europe, & la connoiſſoient mieux que les autres provinces à cauſe de ce métal : ſi vous n'êtes pas contents de

grande largeur il contient trente deux villes ou gros bourgs. Quoique cette province ne ſoit pas une des plus grandes du Royaume il n'y en a cependant point qui envoie un auſſi grand nombre de députés au Parlement. Cinq rivieres conſidérables l'arroſent, outre un grand nombre de ruiſſeaux.

cette conjecture, vous êtes les maîtres d'en chercher de plus plausible de la prédilection que ces auteurs avoient pour cette province, toutes les fois qu'ils plaçoient le lieu de la scene de leurs Romans en Angleterre.

Comme la distance de Falmouth à Londres est d'environ trois cents milles, je craignois que la différence de langage ne me causât de l'embarras ; mais j'ai éprouvé qu'il est à peu près le même dans toute la route ; celui que l'on parle à Falmouth est si parfaitement semblable à celui de la métropole que je n'y ai apperçu aucune différence. Il n'en auroit pas été de même en Italie, où dans une bien moindre étendue ; on rencontre souvent des dialectes tout à fait inintelligibles aux Toscans ou aux Romains ; & ce qu'il y a encore de plus surprenant ; on y remarque aussi d'autres mœurs, & d'autres façons de vivre ; au lieu qu'entre Londres & Falmouth ces changemens sont imperceptibles.

Il est cependant heureux que je n'aie pas fait cette route il y a un siecle & demi ; car on m'assure qu'on y parloit alors dans tout ce district certain dialecte de la langue Galloise, qui m'auroit été tout-à-fait inintelligible. Il y a lieu de s'étonner qu'en si peu de temps le langage de Cornouaille se soit

entierement anéanti, surtout en considérant que les peuples qui habitent actuellement ce canton n'y ont point été transportés d'ailleurs; mais descendent en droite ligne des Colonies qui existoient alors.

Comme il avoit toujours continué à pleuvoir depuis que j'avois passé le ruisseau dont je viens de faire mention; je n'ai rien pu voir pendant ces trois derniers jours, à l'exception des chemins & des hôtelleries où je me suis arrêté; en conséquence je ne saurois vous dire rien d'intéressant rélativement au pays que j'ai laissé derriere moi. Mon intention étoit de m'arrêter à Truro, & de visiter les mines détain quil se trouvent dans son voisinage; mais cette pluie hors de saison, qui continue encore, a renversé tous mes projets, & me mét de très-mauvaise humeur, de sorte que j'ai poussé jusqu'ici; & par ce moyen je me suis privé, ainsi que vous de l'amusement & des instructions que ces courses nous auroient procurées.

Truro est la Capitale de la province de Cornouaille. Par ce que j'en ai pu voir, elle me plairoit d'avantage qu'Exéter & que Plymouth. L'étain est dispersé tout le long d'une des principales rues, en morceaux quarrés pesant environ trois cents livres à ce que l'on m'a dit: l'on m'a aussi assuré que l'étain

l'étain est tiré de la mine mêlangé de beaucoup de terre, qu'il n'est point en piece ou en masse, mais en grains qui ne sont pas plus gros que des grains de sable ordinaire. L'étain est séparé de la terre par différentes lessives, & lorsqu'il est ainsi séparé, on le fond & on le jette dans des moules quarrés. Les morceaux qui en sortent sont marqués au coin du Roi, & l'on paye un droit modique pour cette marque. Ensuite il est fondu de nouveau, & on lui donne la forme de lingots de l'épaisseur à peu près d'un pouce ordinaire, & d'un peu moins de trois palmes de longueur; & c'est sous cette derniere forme qu'il est exporté pour les différens pays où on l'emploie. Je me procurai un de ces lingots, que je pliai tout aussi facilement que j'aurois fait une corde; en le pliant on entend un tintement. Il ne casse point, à moins qu'on ne le torde fortement, & en sens contraire. Les morceaux quarrés ressemblent beaucoup à de l'argent brut, & rendent un son agréable lorsqu'ils sont frappés avec une pierre, ou avec un bâton.

Il est heureux pour les habitans de la province de Cornouaille d'être abondamment pourvus de ce métal dont on fait un grand usage, & dont ils sont presque les seuls possesseurs. Cet avantage compense abon-

dûmoient l'ingratitude de leur sol, qui m'a paru en plusieurs endroits très-stérile, j'ignoré si nous avons de l'étain en Italie; mais j'ai lû une fois dans un voyageur Anglois que les côteaux des environs de Spolette & de Norcie en contiennent une grande quantité. Si cela est vrai, nos Italiens sont moins industrieux que les Anglois, puisqu'ils négligent ces mines; c'est une remarque qui a été faite par plusieurs étrangers, que lorsque la nature ne place pas les trésors sous la main de nos compatriotes; ils daignent à peine recourir à l'art pour s'en procurer la jouissance. Je n'essayerai pas pour le moment de fixer la balance de nôtre industrie nationale comparativement à celle de nos voisins; cette discussion éxigeroit beaucoup trop de temps. Je me contenterai d'observer, que l'on trouve dans plusieurs endroits de l'Italie des mines de charbon, qui n'ont jamais été éxaminées, si ce n'est par quelques curieux, j'ai vu moi-même plusieurs centaines de pauvres cherchant de l'or dans quelques-unes de nos rivieres, particuliérement après une forte pluie dans un torrent nommé Orba, qui se trouve entre le haut Montferrat, & le territoire de Gênes; & l'on m'assura, qu'il arrive souvent qu'il y en a qui sont assez heureux pour en ramasser en

peu d'heures jusqu'à la valeur d'un écu & même plus. Cependant personne n'a jusqu'à présent fait la moindre tentative pour découvrir la source d'où d'érive ce précieux métal.

Ces négligences & plusieurs autres de la même espece, ont souvent été blamées par les étrangers, & la réputation des Italiens en matiere d'industrie est mal établie, je crois même qu'on ne leur rend pas assez de justice à cet égard; mais que nous fassions peu ou beaucoup d'efforts pour nous procurer du charbon & des métaux, je ne suis pas d'assez mauvaise humeur pour me joindre à nos détracteurs. Il est certain qu'il convient beaucoup d'être riche; & vous me croirez facilement lorsque je vous avouerai que je ne serois point du tout fâché d'avoir dix mille livres de rente, & même dix fois autant. Mais lorsque je réfléchis que tout bien considéré, l'Italie se tire aussi bien d'affaire que quelque pays que l'on pourroit nommer; qu'il n'y a pas plus de besoins réels chez nous que par tout ailleurs; qu'il y a très-peu de nos pauvres qui soient entierement oisifs, & que parmi ce nombre il y en a peu, très-peu même qu'un travail pénible & continuel ne puisse enrichir; lorsque je considere toutes ces choses, je ne saurois, je l'avoue, désirer que les occupa-

tions soient fort multipliées pour nos pauvres. Je vous prie; dites moi, pourquoi l'homme

Fouillant le centre & renversant la terre
Ouvre les flancs & le sein de sa mere
Et ravit des trésors qu'elle eut soin de cacher:

& pourquoi travailleroit-il toujours avec plus d'ardeur, uniquement pour rendre le riche encore plus opulent?

L'Italie a été si fort favorisée de la providence; qu'elle est peut-être plus en état de se passer des productions de ses voisins qu'aucun autre pays: nous possédons un sol fertile, qui nous fournit au moyen d'une culture facile non seulement les nécéssités de la vie, mais encore plusieurs objets de luxe; & elle produit ce superflu en si grande abondance; qu'il nous en reste encore assez pour en fournir à l'étranger, & les échanger contre d'autres dont nous nous imaginons avoir besoin. Nous ne manquons foncierement de rien, si ce n'est d'une succession non interrompue de magistrats qui s'appliquent à veiller à ce que chaque individu ait une part proportionnée au rang qu'il tient dans la communauté, des avantages que le pays fournit avec tant d'abondance. Laissons les Anglois, les Hollan-

dois, & les autres peuples nés dans des Climats moins fortunés que le nôtre, former continuellement des projets pour charger leurs pauvres de nouveaux travaux, & les occuper continuellement (si cela étoit possible) à ouvrir le sein des Montagnes, & à labourer la plaine liquide en toutes sortes de sens, afin d'augmenter le petit nombre de ceux qui jouissent sans travail. Ceux que le sort livre à des soins aussi pénibles ont trop à souffrir, & je n'aime point à voir nos indigens chargés de travaux capables d'en détruire quelques-uns, & d'accabler les autres par leur poids.

Je sais que les politiques, & les Négocians ont mille difficultés à opposer à de pareils raisonnemens. Les plus bornés d'entr'eux se croient en état de prouver que les Italiens étant moins industrieux doivent conséquemment être moins heureux que les Anglois, ou que les Hollandois, qui sont les vrais modeles de l'industrie moderne. Mais observons, que dans le Dictionnaire des politiques & des économistes, les mots richesse, & bonheur sont tout à fait synonimes; quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait tels dans celui des philosophes; & observons surtout, qu'il n'est possible d'enrichir la centieme partie des habitans d'un

pays quel qu'il soit, que par le travail pénible & continuel des quatre vingt dix neuf restantes.

LETTRE S IX.

Sardines, Paquebots, & dernier Adieu à l'Angleterre.

Encore à Falmouth, une heure après midi. 23 Août 1760.

Ma malle vient d'être portée à bord; j'ai déja diné; j'ai payé quatre guinées pour la permission de m'embarquer, & je n'ai plus rien à faire ici qu'à attendre le signal du départ, le temps est parfaitement beau, & le vent aussi favorable qu'on puisse le souhaiter, puisque la flamme ou banderolle qui est à la tête du mât est tournée du côté de Lisbonne.

Il est fort heureux pour moi d'être arrivé hier au soir à Falmouth : si j'avois tardé vingt quatre heures de plus, j'aurois été obligé d'attendre ici huit ou quinze jours

le départ d'un second paquebot (12), ce qui n'auroit pas laissé que d'être ennuyeux, cette Ville ne fournissant à un étranger qui n'y connoît personne d'autre amusement que celui de la promenade, ou de la vue de la mer.

Je soupai hier avec des gens qui arrivoient du lieu où je vais; ils avoient eu une malheureuse traversée, du calme & des tempêtes alternativement; de sorte qu'ils avoient été vingt quatre jours à faire ce trajet. S'il m'en arrivoit autant, je maudirois de bon cœur la curiosité que j'ai eue de voir le Portugal & l'Espagne; cependant espérons pour le mieux. Je suis actuellement trop avancé pour reculer, & j'en veux courir le risque.

Ainsi donc, je ne serai bientôt plus en Angleterre! cette réflexion n'est point amusante, & bientôt je serai balotté au gré des vents & des flots. Croyez vous que cela soit beaucoup plus agréable? mais ce qui est réelement encore plus affligeant c'est que je n'aurai d'autre compagnie à bord que les gens qui composent l'équipage si

(12) *Paquebot*, petit vaisseau de passage, qui sert particulierement pour les messagers & pour toutes les commissions d'affaires qui demandent de la diligence, les anglois écrivent *paquet boat*.

la traversée étoit longue, que faire pour passer le temps? écrire & lire. Mais on ne sauroit continuellement lire & écrire: j'aurois encore besoin d'un peu de conversation, & je m'imagine que l'équipage aura autre chose à faire que d'écouter mes propos. Joignez, toutes ces différentes considérations & décidez si ma situation doit exciter l'envie. Mais c'est une vraie folie que de se livrer à ses idées surtout lorsquelles sont lugubres.

J'ai fort peu reposé la nuit passée, je m'étois couché d'assez mauvaise humeur contre la pluie qui continuoit à tomber avec force; mais me levant avec le soleil, j'ai été enchanté de le voir dans tout son éclat & de ne pas appercevoir le plus petit nuage au Ciel. Je me suis promené le long du rivage, en attendant le Capitaine du paquebot avec lequel je devois aller chercher mon passeport; j'ai rencontré dans ma promenade un gentilhomme, qui m'a paru s'être levé d'aussi bonne heure que moi, je l'ai salué, il m'a salué; Monsieur, vous partez pour Lisbonne? Je vous souhaite un heureux passage? Je vous remercie de tout mon cœur: les paroles engendrent des paroles. Nous avons un peu parlé de la guerre, nous avons plaisanté sur les François, loué le Roi de Prusse, le prince Ferdinand,

dinand, &c. Après quoi il m'été question de Falmouth: il m'a dit qu'il y faisoit un gros commerce de Sardines; & qu'il en envoyoit annuellement plusieurs Cargaisons dans différentes parties du monde, surtout en Italie.

Les Sardines, à ce que j'ai pu comprendre constituent la principale branche du commerce de Falmouth: ce poisson paroît ordinairement dans ces parages trois fois par année; & toujours en grandes troupes: celles que l'on pêche en hyver sont les meilleures & se vendent le mieux. On en prend une immense quantité, on les salle, on les encaque dans de gros barrils & on les vend pour la majeure partie dans les pays Catholiques; s'il arrivoit que le Pape se fit protestant, qu'il abolit le carême & les jours maigres, ou seulement qu'il déclarât qu'il est licite de manger de la volaille le vendredi, les habitans de Falmouth ne s'en réjouiroient sûrement pas. Cependant, outre cette ressource ils ont encore celle de l'argent qui circule chez eux, & qui y est apporté par les différens paquebots qui s'y trouvent fixés & d'où ils partent régulièrement pour différentes parties des Indes Occidentales, pour l'Espagne & le Portugal. D'ailleurs les environs de cette ville ne sont

ni stériles, ni désagréables; ce que j'en ai pu voir me plait beaucoup, & Falmouth me paroît pouvoir être comptée au nombre de cette immensité de villes où un honnête homme peut fort bien vivre, pourvû qu'il ait assez de fortune pour pourvoir à tous ses besoins. Mais, voici, le coup de canon, signal du départ, qui de sa voix tonnante me somme de me rendre à bord. Ainsi encore une fois Adieu, Angleterre, Adieu.

LETTRE X.

Mal de mer, Monsieur ou le chien, Ni combat, ni tempête; Les Anglois se réforment.

A bord du Paquebot le Roi George, à environ cent cinquante milles de Falmouth. 24 *Août* 1760.

Hier environ sur les deux heures de l'après midi, je me rendis précipitamment à bord. Les voiles étoient tendues, & en moins de trois heures, ayant toujours la vue de la terre, nous nous trouvâmes à la

hauteur d'un endroit nommé (13) *Lands-End*, qui (ainsi que son nom l'exprime) est à l'extrêmité occidentale de l'Angleterre; un peu après & lorsque je ne le vis plus, je poussai un profond soupir.

A huit heures tout ce qui nous environnoit n'étoit qu'eau. Le Ciel étoit tout à fait sérain, nous avions un vent frais, & la mer étoit aussi unie qu'une glace ou que la table sur laquelle j'écris. Desorte que me trouvant déja à trente milles du rivage sans avoir eû aucun symptôme du mal de mer, je me flattois d'en être exempt. Je me rappellai qu'il y avoit près de vingt-cinq ans qu'en traversant ce petit bourbier pompeusement décoré du nom de *mer Adriatique* par les Vénitiens je m'étois trouvé incommodé à deux ou trois milles de terre; & que la même chose m'étoit arrivée il y a environ dix ans lorsque je traversai de Boulogne à Douvres: considérant à quelle distance j'étois de terre, mon espérance paroissoit bien fondée, cependant elle fut bientôt renversée, car au coucher du soleil mon estomac fut agité avec tant de

(13) *Finis terræ*, c'est-à-dire l'extrêmité du pays: on appelle ainsi le cape plus occidental de la Grande Brétagne, à 24 degrés de longitude du méridien de Londres; c'est la pointe de l'ouëst de la province de Cornouailles.

violence que pendant près de trois heures je fus aussi mal qu'il soit possible. On m'emporta dans la chambre presque sans sentiment & on me mit au lit, où je me sentis bientôt soulagé, & ne tardai pas à m'endormir; mon profond sommeil ne fut interrompu, ni par les craquemens continuels du vaisseau, n'y par les chansons, les courses & les sauts des Matelots.

Il étoit près de huit heures ce matin, lorsque j'ai été réveillé par quelques matelots qui crioient *voile*, *voile*. Comme je me trouvois passablement bien remis, je me suis levé sur le champ, & me suis rendu sur le pont, où environ une heure après, j'ai vu au travers de ma longue vûe un vaisseau qui paroissoit venir à nous. A présent, me suis-je imaginé, j'aurai de quoi écrire, & le moyen de mettre quelqu'intérêt dans ma lettre du jour. Tous les gens de l'équipage avoient la vue fixée sur ce Navire; les uns faisoient usage de télescopes, d'autres ne se servoient que de leurs yeux; personne ne pouvoit encore discerner s'il étoit ami ou ennemi. Nôtre paquebot est un excellent Voilier, desorte que nous étions très-persuadés qu'il ne pouvoit nous atteindre, & nous continuions nôtre route comme si nous n'avions aucun bâtiment en vue. Le Capitaine m'a demandé très-poliment

des nouvelles de ma ſanté, a dit qu'il eſpéroit que je ne ſerois plus malade, & a ordonné qu'on apportât le thé, il eſt venu fort à propos, les efforts que j'avois fait la nuit paſſée m'avoient occaſionné un grand mal de gorge. J'ai dejeuné à fonds. J'ai regardé enſuite le vaiſſeau qui nous pourſuivoit, j'ai pris un livre, je ſuis deſcendu pour diner, je ſuis remonté pour regarder encore le vaiſſeau, je me ſuis remis à lire: vers les cinq heures du ſoir le vaiſſeau ſe trouvoit à deux ou trois milles de diſtance de nous, & pluſieurs de nos gens ont aſſuré poſitivement que c'étoit le *Maréchal de Belle Iſle*, Corſaire de Morlaix, armé de douze à quatorze Canons: je ne ſaurois dire quelles marques diſtinctives le leur a fait reconnoître: comme leur ſentiment à prévalu, nos matelots déſiroient que le Chien s'approchât aſſez pour pouvoir lui lâcher une ou deux bordées, pour le punir de l'impudence qu'il avoit de nous regarder. Comme nous portons quelques canons de plus que le Chien (car Chien eſt l'épitete) nous le guéririons ſur le champ de ſon effronterie, mais il eſt très-ſéverement défendu aux paquebots de ſe battre; lorſque par le moyen de leurs voiles ils peuvent éviter le combat; ils ne peuvent même pas s'arrêter pour attaquer l'ennemi quoique

plus foible qu'eux, en conséquence Monsieur, ou le Chien (ces deux mots sont synonimes) est parfaitement en sureté, & peut nous chasser aussi long-temps qu'il lui plaira: nous venons d'ajouter quelques voiles à celles que nous portions déja, & le Capitaine m'assure que si ce vent continue nous le perdrons de vue en moins de deux heures. Ainsi la rélation de mon Voyage ne sera point ornée du récit d'un combat naval; qui l'auroit rendue bien plus intéressante; & elle paroîtra tout à fait insipide si nous sommes encore assez malheureux pour n'essuyer aucune tempête qui me mette à même de faire connoître mon talent pour la narration.

Que dirais-je à présent que le Corsaire est disparu? Je manque de sujet pour griffonner encore une heure; & il ne s'en présente point ici; permettez que je retourne à la chere Isle que j'ai quittée hier.

Plus je m'éloignois de Londres, plus je trouvois le petit peuple affable. Je ne rencontrois personne qui ne fût prodigue de révérences & poli; pendant tout le cours du Voyage je n'ai pas été une seule fois honoré de cette jolie épithete *chien de François:* dont la Canaille de Londres est si libérale envers tous ceux qui ont le moins du monde l'air étranger; vous savez com-

bien. Il y a peu d'étrangers qui puissent d'abord prendre la ressemblance des habitans d'un pays qui n'est pas le leur.

Cette coutume d'insulter les étrangers sans le moindre sujet, est attribuée par plusieurs à la grande liberté dont jouissent les Anglois: je suis bien éloigné d'avoir un pareil sentiment, cet usage ne leur est point particulier; il se trouve d'autres Gouvernemens dont l'esprit est tout à fait différent du leur, où la populace en use de même avec ceux qui ne sont pas leurs compatriotes, & leur donnent des noms injurieux quand ils passent dans les rues: néanmoins j'ai remarqué pendant les dix années que j'ai séjourné en Angleterre, que les Anglois se sont corrigés à cet égard, & je suis persuadé que dans l'espace de vingt autres années ils deviendront tout aussi honnêtes avec les étrangers que les François & les Italiens. Lorsque je fus pour la première fois à Londres, je me rappelle qu'un étranger pouvoit à peine se montrer dans les rues avec ses cheveux en bourse sans être insulté. Chaque crocheteur, & chaque charretier le tiroit par sa bourse, uniquement pour s'amuser & fournir matière aux passans de rire à ses dépens; mais à présent les gens du pays ainsi que les étrangers en portent publiquement sans être mo-

lestés; & le *chien de François* n'est plus si fort en vogue qu'il l'étoit autrefois, qu'on ne craignoit pas même d'en gratifier un Turc dont le menton étoit ombragé d'une barbe, & la tête cachée sous un turban.

Le petit peuple de tout le Royaume semble se figurer qu'il n'y ait que deux nations dans le monde, l'Angloise & la Françoise, & il faut que celui qui n'est pas Anglois soit François. Il a encore quelque notion d'un peuple navigateur nommé Hollandois, pour lequel il a le plus grand mépris: mais parlez lui d'autres nations, comme par exemple des Italiens. Ils ont bien ouï dire quelque chose des Italiens, „ mais „ les Italiens ne sont-ils pas François? Que „ font-ils? ont-ils du pain à manger, ou „ de la bierre à boire ainsi que les An- „ glois? ou vivent ils de soupe maigre & „ de grenouilles comme les François?" (14)

(14) Les Anglois en général ont la réputation d'être grands mangeurs de viande. Après le pain, le bœuf & autre grosse nourriture, leur mets ordinaire est ce qu'ils appellent *English pudding*; mets inconnu aux autres peuples, & qu'on voit presque toujours en Angleterre dans toutes les bonnes tables; le breuvage commun est la bierre. Le charbon de terre & les tourbes sont la matiere ordinaire du feu. Les amusemens publics des Anglois sont en général d'une autre espèce que ceux des autres peuples de l'Europe. Les Combats de coqs, de tau-

Ici vous ne pourrez retenir vôtre étonnement & vous serez surpris de l'ignorance des Anglois: daignez vous rappeller celle de nôtre populace Italienne, elle ne leur céde en rien, j'ose même dire quelle la surpasse. Quelle idée nôtre populace a-t-elle des Anglois? Elle a ouï dire que ceux-ci ne croyoient pas à l'infaillibilité du Pape, par conséquent ils ne sont pas chrétiens. Mais que sont-ils? personne ne le sait positivement; les Anglois croient à la métempsycose, & qu'ils seront transformés en certains animaux après leur mort; en at-

reaux, de dogues, d'ours, & généralement tout ce qui s'appelle *fighting*, *combat* est pour eux un divertissement singulier. On dresse des Amphithéatres pour ces sortes de jeux & ils sont toujours remplis de spectateurs. On voyoit autrefois à Londres des gladiateurs volontaires qui assembloient le peuple à son de tambour & donnoient pour de l'argent le spectacle d'un duel. A la vérité ces athletes avoient soin de ne se pas faire grand mal: mais comme les spectateurs vouloient, pour leur argent, voir un combat en forme, où il y eût du sang répandu, ils étoient obligés quelquefois de se battre en déterminés, surtout lorsque quelque coup bien appliqué faisoit naître eux la colere. La course est encore un de leurs plaisirs favoris, les courses à cheval se font ordinairement dans la pleine de *Newmarket*, leurs chevaux sont connus dans toute l'Europe pour être extrêmement vites, & les Anglois ne les ménagent pas. De là vient le proverbe que l'Angleterre est l'enfer des chevaux & le paradis des femmes.

tendant ils sont tous Lords, & point hommes & femmes; mais quelque chose d'approchent que personne ne sauroit définir.

Telles sont les idées que notre peuple s'est formé des Anglois, & ce qui aggrave sa sottise, c'est que tous les jours il voit des Voyageurs Anglois, qui ressemblent autant à des hommes que le Pape lui même: Et quand à l'idée des Anglois rélativement au manger & au boire, n'avez vous jamais ouï parler de cet honnête Napolitain qui alloit à Rome? Il remplit sa chaise de poste de pain & d'oignons, ne sachant pas (disoit-il) si l'on trouve quelque chose à manger à cette distance de Naples.

En conséquence si l'on veut passer au peuple Anglois sa grossiereté envers les étrangers, & le mépris qu'il témoigne pour toutes les autres nations (mépris que les auteurs des différens Pamphlets politiques dont l'Angleterre est innondée ont soin d'entretenir, ne laissant passer aucune occasion de les injurier) la populace Angloise est bien moins haïssable que les étrangers ne se la représentent dans les premiers momens de leur arrivée à Londres. J'ai vu les plus pauvres donner tous les schellings qu'ils avoient pu ramasser pour contribuer à l'entretien des prisonniers François qu'on a fait pendant la présente guer-

re ; je les ai vus s'affliger lorsqu'on reçut la nouvelle que Damiens avoit assassiné le Roi de France, & je les ai entendu pousser des cris de joie universels lorsque leur Parlement ordonna qu'on feroit passer cent mille Livres sterling en Portugal, au moment qu'on fut informé de l'horrible tremblement de terre de Lisbonne, pour soulager les malheureux Portugais. Que direz-vous de cette conduite ? Est-il possible de haïr un pareil peuple ? Et ne peut-on pas en faveur de ses bonnes qualités lui passer sa ridicule coutume de donner des sobriquets dont il n'y a que les sots qui s'offensent ?

Mais il est temps d'aller se coucher, si je me trouve demain de bonne humeur, je reprendrai ce sujet, & vous parlerai encore des Anglois. A l'exception d'un léger mal de gorge, je me trouve mieux que je n'ai été de ma vie ; & cependant la nuit passée mon mal étoit si violent que je croyois en mourir ; réelement ce mal est terrible.

LETTRE XI.

Connoissance faite en Mer. Musetta. Des Junons & des Vénus.

A bord du Paquebot le Roi George,
25 Août 1760.

LE nom du Capitaine est Baron, & celui du Lieutenant Oak, ils sont tous deux très-honnêtes, & très-polis. Je n'ai jamais vu personne plus attentif qu'eux à s'aquitter de leurs fonctions. Je crois qu'ils vivent sans dormir. Ils sont continuellement sur le pont, & observent soigneusement les matelots afin qu'aucun ne s'écarte de son devoir, à peine ose-je leur dire deux mots, crainte de les déranger. Cependant lorsque nous nous trouvons bord à bord d'une *culotte de bœuf* (expression qui leur est familiere) nous ne sommes pas muets; & buvons assez gaiement à la santé les uns des autres. Mais vous ignorez que j'ai découvert un trésor dans ce vaisseau: oui, réelement, un trésor & ce trésor c'est le Chirurgien. Ce matin, comme nous étions tous deux dans la grande chambre (j'entends une

chambre qui a huit ou neuf pieds de large.)
Je m'apperçus que ce Chirurgien feuilletoit un in-Quarto, que je reconnus être un Dictionnaire Italien, lisez vous l'Italien, Monsieur? „ Je m'y suis appliqué
„ depuis peu, Monsieur, mais je ne peux
„ pas me vanter d'y avoir fait de grands
„ progrès.

Ce sont là les premieres paroles que je lui ai entendu prononcer; car il paroît très-réservé. Monsieur, lui dis-je, je sais moi un peu d'Italien, & pour peu que cela vous fasse plaisir nous lirons une ou deux pages ensemble dans le livre que vous pourrez avoir: de tout mon cœur, répondit-il, il fut tout de suite chercher un volume des consultations Médécinales de Redi, j'en lus quelques périodes aussi couramment que si c'eut été ma propre langue. Il fut étonné de m'a facilité ne s'étant point encore apperçu à ma prononciation que je ne fusse pas Anglois. Vous lisez, me dit-il, beaucoup mieux que moi; avez vous jamais été en Italie? oui, lui dis-je, j'y suis seulement né, & y ai été élevé, de plus c'est moi qui suis l'auteur de ce même Dictionnaire que vous tenez. L'Ecossais (il est bon d'observer qu'il est d'Ecosse) a paru extrêmement satisfait de cette espece d'avanture, & nous sommes

tout de suite devenus intimes. Il parle Espagnol & Portugais, outre plusieurs autres langues; il a parcouru les quatre parties du monde, faisant les fonctions de Chirurgien à bord de plusieurs vaisseaux, & paroît très-habile dans sa profession, seroit-il possible de former une liaison plus agréable au milieu de l'océan Atlantique? Il joue de plus, de la musette; instrument singulier que je n'ai jamais vû en Italie. Nos Montagnards ont, je l'avoue, des especes de musettes; mais différentes de la sienne. Ils introduisent l'air dans le sac en soufflant continuellement dans un tube tandis qu'ils en jouent; mais lui, l'enfle par le moyen d'un soufflet qu'il presse avec le coude de gauche, tandis qu'il pose ses doigts sur les trous de la flute: heureuse invention pour ménager ses poumons! nous avons résolu de lire beaucoup d'Italien & de Portugais avant que d'arriver à Lisbonne. Je lui fais une infinité de questions sur le Malabare & l'Isle de Madagascar, & je lui raconte en revanche tout ce que je sais de Milan & de Vénise. Ne soyez plus inquiet de ma situation: je ne suis point à plaindre, & ce Voyage ne sera pas trop désagréable.

Je vous promis hier que je parlerois encore un peu des Anglois. Commençons

par les Dames : sujet le plus intéressant sur lequel on puisse écrire.

Les Dames Angloises sont-elles donc plus belles que les nôtres? sur mon honneur j'étois persuadé que ce seroit là vôtre premiere question. Mais que ce soit la premiere ou la derniere! elle demande quelques réflexions. Cependant tout considéré je ne crois pas qu'il me convienne d'y répondre. Je me contenterai de vous faire part d'un bout de conversation que j'eus un jour avec un de nos plus habiles peintres, qui avoit passé ainsi que moi plusieurs années en Angleterre. Je lui fis cette même question, voici quelle fut sa réponse. En Italie, me, dit-il, j'ai vu plus de Junons qu'en Angleterre; mais en Angleterre il y a plus de Vénus qu'en Italie, vous ne devez cependant pas conclure de là, continua-t-il, que les beautés Italiennes soient toutes dans le grand stile, & toutes les Angloises dans le style maigre. L'Italie fournit nombre de jolies femmes, & l'Angleterre plusieurs beautés majestueuses: mais en général les Angloises ont le teint plus éclatant que nos femmes, & les nôtres ont les traits plus marqués ou mieux prononcés qu'elles (*fattezze risolute* fut le terme dont il se servit). Examinez à Ranelagh les teins & la taille des femmes, trouve-

t-on rien d'aussi tentant & d'aussi agréable en Italie? Après cela regardez les nez de nos Dames Romaines, regardez les lévres des Napolitaines; examinez la taille des Lombards & des Vénitiennes! y a-t-il quelque chose au monde qui soit plus fait pour le pinceau d'un Raphaël ou pour le ciseau d'un Michel Ange? Il y a encore une autre chose dans laquelle nos Italiennes ont l'avantage. Il n'y a point d'yeux qui soient comparables aux leurs, il vous enchantent du premier coup. Au Diable vos yeux, & vous prunelles lui repartis-je d'assez mauvaise humeur; je m'embarrasse très-peu de teint, de yeux, de levres & de mentons, de nez, & de tailles; qu'est ce que tout cela me fait! Je ne me soucie que de bon sens, d'esprit & de bonté, qui sont les véritables sources de l'amabilité chez le beau sexe. Ce sont les seules choses auxquellles nous devions nous attacher, & non à vos sottises relativement aux Junons & aux Vénus. Oseriez vous soutenir qu'en fait d'esprit, de bon sens & de douceur les Italiennes puissent le disputer aux Angloises (15)?

Le

(15) Quelque subtil que soit le parallelle du Peintre au sujet des Dames Anglaises & Italiennes & quelques claires que soient les conséquences qu'on en peut déduire, Nous cro-

Le peintre voiant que je me fâchois, s'enfuit, en criant qu'il ne vouloit plus avoir à faire à un détracteur de sa propre patrie. De cette maniere je perdis une belle occasion de faire briller mon talent pour la dispute.

croyons devoir placer ici le sentiment d'un homme que nous sçavons en avoir parlé avec connoissance de cause.

„ A propos des femmes (dit-il) ce seroit leur faire tort „ que de finir cet article sans parler d'elles. Un esprit tourné „ au badinage auroit ici un beau champ, la bonne grace „ & la beauté de nos Angloises lui inspireroient mille belles „ pensées qu'un cerveau froid comme le mien est incapa- „ ble de produire. Elles ont beaucoup d'avantages; leurs „ chers maris comptant uniquement sur leur vertu, leur „ laissent une douce liberté; on les traite partout avec „ beaucoup d'égards & de respect. Ces égards & la li- „ berté dont elles jouissent ont donné lieu à ce proverbe que „ *s'il y avoit un pont sur la mer pour passer en Angleterre,* „ *toutes les femmes de l'Europe y courroient.* Si cela était, „ les Italiennes y seroient sûrement des premieres. Les „ Angloises ont en général la taille avantageuse, le teint „ extrêmement blanc & vif, l'œil doux. Et les manieres „ fort agréagles, tout cela est soutenu d'une grande pro- „ preté & de beaucoup d'enjouement. Elles aiment beau- „ coup à se parer, elles ont long-temps suivi les modes „ françoises; maintenant elles deviennent de jour en jour „ inventrices, elles ont les passions violentes; elles con- „ noissent toutes les fureurs de la vengeance, & sont de „ toutes les femmes du monde les plus attachées à ceux „ qui leur ont inspirés de tendres sentimens. Pour les hom-

LETTRE XII.

Ennui; vains efforts pour le chasser.

A bord du Paquebot le Roi George le 27 Août de bon matin.

Il ma été impossible hier de faire usage de ma plume, à cause d'un calme tout plat qui m'a rendu malade, vers le coucher du soleil, un foible vent s'est fait sentir, j'ai pu manger un morceau de biscuit, boire un verre de vin, & gagner mon lit sans y être porté.

Ce matin à cinq heures je me suis levé, de fort mauvaise humeur, je n'ai jamais été si triste, je suis monté sur le pont, & je m'y suis tenu une heure entiere parfaitement désœuvré. Il est actuellement six heures passée, & je suis encore tout engourdi; mon esprit n'a même aucun penchant à être tiré de sa léthargie: cependant mon esprit n'est point de la même trempe qu'une bouteille de vin de Bordeaux qu'on n'ose re-

„ mes ils se mettent fort simplement. Un habit propre & „ bien fermé, du linge blanc & fin font à peu près toute „ la dépense qu'ils font en ajustemens ".

muer qu'avec précaution : en conséquence je prétends le secouer, & le forcer à guider ma plume jusqu'à ce qu'on m'appelle pour déjeuner.

Nous eumes toute la journée de hier un vilain calme tout plat ! Je sais à présent ce que c'est que le calme, & j'aime beaucoup mieux la tempête. Le Capitaine est d'un autre avis ; mais je persiste dans le mien. Le calme ne m'a-t-il pas rendu malade ! Et est il possible de décrire l'horreur de ce mal que l'on nomme mal de mer ! Il faut être un grand orateur pour cela. Vous vous plaignez en dépit de vous-même : vous gémissez comme un loup blessé, en supposant que les loups gémissent quand ils sont blessés ; chose dont je ne suis pas encore bien sûr : vous êtes malade, très-malade, prodigieusement malade, & cependant, plus vous êtes malade, plus les marins vous répetent, que ce n'est rien, réelement rien ; rien du tout : ah que je les battrois de bon cœur, si je pouvois, pour oser appeller rien un tourment aussi cruel ; & cependant il est vraisemblable qu'ils ont raison car ils doivent le savoir mieux que moi.

Cette odieuse maladie n'est pas le seul fléau qu'il faille endurer à bord d'un paquebot ; on est encore exposé à un second que

l'on nomme ennui, qui eſt tout auſſi redoutable, tout auſſi déteſtable: comment faire pour m'en préſerver. J'ai beau reſter en bas dans ma chambre, ou me tenir ſur le pont. Si je reſte en bas, je ne ſaurois m'y procurer d'autre compagnie que la mienne, qui eſt aſſez paſſable tant que je peux écrire; mais puis-je toujours écrire! actuellement j'en ſuis fatigué; & l'ennui s'empare de moi ſi je ne vais pas ſur le pont; mais quand j'y ſerai qu'y ferais-je? J'y vois ici une perche reſſemblante à un May, & là une autre: Elles ſupportent quelques pieces de toiles qui ſont pendantes en tems de calme, & reçoivent le vent dès qu'il commence à ſouffler. Ais-je autre choſe à contempler? oui deux rangées de Canons de fonte qui refuſent de me faire entendre leur voix ſous le prétexte frivole qu'aucun Monſieur ne daigne aſſez nous approcher pour pouvoir lui parler. Sur quel autre objet puis-je encore jetter la vue? Une plaine immenſe dont l'étendue m'a autrefois frappé, rendue infiniment reſpectable pendant un moment ou deux par ſon uniformité non interrompue, & épouvantable par ſa grave & maſſive ondulation. Cet objet eſt magnifique, prodigieuſement magnifique! Mais je l'ai contemplé ſi longtems, que la familiarité à produit ſon effet ordi-

naire; & que je ne ſaurois ſoutenir plus longtems la vue dc cette étendue, & de cette ondulation invariable. J'éprouve qu'il n'y a ce qui a la faculté de parler qui puiſſe me plaire long-temps; & l'océan ne peut parler!

Ici, vous me direz qu'un homme accoutumé à penſer trouveroit moien de paſſer patiemment les heures, même dans une obſcure priſon, en exerçant ſimplement ſa faculté penſante; rien de plus beau dans la ſpéculation! mais où eſt l'homme qui ſoit toujours aſſez maître de ſes penſées pour les faire naitre à ſa fantaiſie? Quoique vous puiſſiez faire où vous êtes! il n'en eſt pas de même de moi dans ce paquebot. Je me ſuis ſouvent efforcé de me créer des objets, & pour vous en donner un exemple il n'y a qu'un inſtant que je m'imaginois avoir atteint la Ville de Turin, où vous attendiez mon arrivée avec impatience. Vous êtes tous deſcendus très-vite à l'ouïe du bruit du Caroſſe, & des claquèmens de fouët du poſtillon. Six bras étoient étendus pour m'aider à deſcendre de ma voiture, l'un de vous m'embraſſoit, l'autre me preſſoit la main, celui-ci étoit prêt à pleurer de joie, bien arrivé, bien arrivé, bien arrivé, comment vous portez vous?

Si l'illuſion avoit duré l'ennui n'auroit

osé s'approcher; mais je n'ai pas eu le pouvoir de la prolonger & elle a été aussitôt dissipée que formée; un des membres du vaisseau a craqué, ou un Matelot s'est mis à jurer, ou une vague est venue se briser contre le gouvernail, adieu l'illusion! Il est impossible à bord d'un paquebot de bâtir des châteaux en Espagne, qui vaillent la façon! Je me mets souvent dans la posture de la fameuse Magdeleine du Guide, le coude gauche sur le genou gauche, le poing sous le menton, & les yeux à demi fermés. Posture excellente pour quelqu'un qui a envie de bâtir un château très-vaste, dont les murs soient très-solides, les tours élevées, & les creneaux fort larges; mais à peine en a-t-on posé les fondemens qu'ils se trouvent renversés par quelque événement imprévu. Lorsque j'étois encore enfant l'un de mes plus grands plaisirs étoit d'observer un petit cercle que j'avois formé sur la surface d'un étang, en y jettant une petite pierre; mais mes camarades d'école; qui se plaisoient à me tourmenter, ne s'appercevoient pas plutôt que j'étois plongé dans mes réflexions qu'ils accourroient, & ramassant ce qu'ils trouvoient sous leurs mains, ils le jetoient dans l'étang, mon pauvre cercle étoit sur le champ détruit par un million d'autres, rompu,

confondu & effacé! Que dites-vous de cette comparaifon! ne l'aurois-je point pillée de quelque poëte Anglois? Je penfe que oui, mais je ne me fouviens pas du quel.

On m'appelle pour déjeuner, lorfque cela fera fait, je prierai mon ami le chirurgien de me jouer un air de fa Mufette, enfuite nous lirons un peu, & puis je me remettrai à griffonner.

LETTRE II.

Une bonite, & le poiffon volant: Voyages de mer. Ufages des Machines ou du merveilleux dans les Poëmes Epiques.

A bord du paquebot le Roi George, 27 Août avant midi.

Je viens dans l'inftant de voir un objet que je n'avois encore jamais apperçu. Un poiffon qui a cinq empans de longueur de la tête à la queue; les Matelots l'ont pris. Ils le nomment (16) *Bonito* mot efpagnol

(16) En François, *Bonite* poiffon fort commun dans la mer Atlantique, d'une couleur affez approchante de celle des *Maquereaux*, auxquels il reffemble auffi pour le goût, il a jufqu'à deux pieds de largeur.

qui signifie *passablement bon*. Je dois en avoir ma part à diner pour m'encourager à manger; car le Capitaine jure que je ne mange rien; cela doit s'entendre seulement lorsque j'ai le mal de mer, car lorsque je me porte bien je m'acquite tout aussi bien de mon devoir qu'aucun de ceux qui sont à bord du paquebot.

L'hameçon avec lequel la Bonite a été prise, est à peu près de la grosseur de mon petit doigt, & l'appas étoit un morceau de guénille dont il étoit enveloppé avec l'addition de deux plumes appliquées aux deux côtés; de maniere qu'il ressembloit assez au *poisson volant* que les Bonites regardent comme un morceau friand. Il n'y a qu'un poisson aussi sot que la Bonite qui puisse jamais prendre un chiffon pour un met délicieux.

Le poisson volant est à peu près de la grosseur d'un harang. Ses nageoires sont à proportion beaucoup plus larges que celles d'aucun autre poisson & lui servent d'ailes. J'en ai vu dans la journée des milliers qui s'élancoient hors de l'eau, & voloient ou plutôt voltigeoient en droite ligne aussi loin que deux ou trois fois la longueur du bâtiment, & retomboient ensuite dans leur élément naturel.

Je n'avois encore jamais vu de poisson vo-

volant, ni de bonite, ainsi voici deux nouvelles idées que j'ajoute à celles que je possédois déja. Je suis enchanté de cette addition quoique peu considérable: qui sait si quelque jour je ne trouverai pas moyen d'en tirer parti? pour placer une moralité, par exemple, en parlant d'un conquérant, ou de quelque Procureur? pour amener une comparaison neuve entre une pauvre hôtesse & certain agent de la province de Dévon? nous ne possédons jamais trop de connoissances: nous devons toujours tâcher d'en accumuler le plus qu'il nous est possible. Chaque chose trouve sa place dans l'occasion, & la moindre bagatelle peut devenir dans le moment où l'on s'y attend le moins très-utile soit en parlant ou en écrivant, en prose ou en vers.

Dans une heure la Bonite sera servie sur table, j'aimerois mieux un anchois, pourvu que je fusse avec vous pour le manger. Je lui donnerois la préférence sur le plus gros habitant de l'océan dans ce paquebot: Qu'il est facheux de voyager par mer! Et cependant je devrois avoir honte de le dire, considérant combien est court le trajet que j'ai entrepris. Lisbonne doit être envisagée comme très-voisine de Falmouth comparée aux Voyages de quelques Anglois, Hollandois, François, Espagnols, & d'autres na-

tions. Mais je suis un Voyageur semblable à Ulisse, qui ayant un peu parcouru la Méditerranée; fit de cette course un aussi grand étalage que s'il avoit fait le Voyage d'Ithaque au Japon en passant par la terre de feu, & étoit revenu par une autre route. Cinquante mille particuliers, que dis-je, cinquante mille fois cinquante mille, qui n'étoient ni Rois, ni héros, ont été vingt fois plus loin, & jamais Poëte Méonien ne songea à composer de poëme Epique en l'honneur d'aucun d'eux. Le seul poëme épique qui ait été écrit depuis celui d'Homére pour célebrer un homme qui eut fait beaucoup de chemin, fut l'ouvrage d'un Espagnol. Je veux vous conter son histoire, cela allongera ma lettre.

Cet Espagnol (son nom est Ercilla) bien persuadé, qu'aucun poëte moderne ne seroit curieux de se donner la peine de chanter un homme qui auroit parcouru un petit nombre de milles par eau, & qui avoit été même jusqu'au Pérou (si je me trompe) résolut d'être lui même son propre Homere.

En conséquence de cette résolution, il s'assit à son pupitre, & après avoir invoqué Apollon & les Muses, rima un long poëme épique, dont son Voyage fut le sujet, & lui personnellement le principal héros.

J'ai quelque envie d'après cet exemple de

publier *l'Olisipossey*; ou la relation épique de mon Voyage de Falmouth à Olisipo (17) vulgairement Lisbonne. Quand au héros, je ne suis point du tout embarrassé pour en trouver un du plus grand mérite & quand aux subalternes mon brave Chirurgien est absolument sous ma main, & me tiendra lieu d'un Achille; M. Baron me servira d'Hector, & M. Oak de Dioméde, d'Ajax, ou de tout ce que je voudrai. Le garçon de chambre lui même pourra remplacer Patrocle, Automedon, ou Calchas.

Mais sans Machines ou sans merveilleux un poëme épique ne vaut pas grand chose; comment en inventer? Au temps jadis le merveilleux étoit très-commun. Jupiter, Junon, Venus, Minerve, Neptune, Mars, & les autres Divinités étoient assez complaisantes pour voler au secours d'un poëte embarrassé. D'ailleurs on rencontroit presque dans chaque Voyage des êtres très extraordinaires moitié femmes & moitié poissons, qui chantoient des Solo & des Duo aux deux côtés du vaisseau, & qui faisoient mille tours & mille gambades sur l'eau. Ulysse lui même en trouva quelques uns

(17) Il paroît par une ancienne inscription que Lisbonne a été autrefois nommée *Olisipo*: elle a aussi porté les noms de *Ulysibona*, *Ulysippona* & de *Felicitas Julia*.

dans le golphe de Naples, & un Archevêque qui étoit lui même une façon de poëte grec en prose françoise, nous a appris que Télémaque, fils ainé d'Ulysse vit une fois une très-belle Dame assise dans toute sa pompe sur une énorme coquille d'huitre, voguant à une grande distance du rivage qui entoure l'Isle de Chypre, ou de Crete (j'ai oublié laquelle des deux.) Accompagnée d'un Orchestre complet de violons & de joueurs de flutte, les uns nageants autour d'elle à l'aide de leurs queues, d'autres assis sur des Dauphins & des Requins, & un petit nombre à cheval sur des cancres & des écrevisses de mer.

C'est là ce qu'on appelle du merveilleux, mais hélas! on m'a déja prévenu & si j'osois en faire usage; il n'y a pas un chétif critique parmi les chétifs Journalistes, ou écrivains périodiques d'Angleterre qui ne criassent au plagiat!

Le bon temps pour le merveilleux est passé, & à présent au lieu de Syrenes & de Tritons, nous ne rencontrons tout au plus dans nos Voyages que des Bonites & des poissons volans; & certainement ni le poisson volant, ni la Bonite ne sauroient dans ce siecle critique tenir lieu de merveilleux.

Il faut donc que je renonce à mon *Olipossey*; je ne me sens pas assez d'invention

pour surmonter cette difficulté: & au lieu de me lamenter de ce que ni Syrene, ni Triton ne veulent venir nous chanter *Care Luci*, ou tirer de sons mélodieux de leurs coquilles autour de ce paquebot, je dois être content lorsqu'il plait à mon honnête Ecossois de presser avec son coude le soufflet de sa musette.

LETTRE XIV.

Maniere de vivre dans un paquebot; Profits résultans d'un diné. Plusieurs milliers de reis ne font pas une grande richesse.

A bord du paquebot le Roi George, 27 Août sur le soir.

Je ne devois plus faire mention de la Bonite. Je vous en ai déja assez parlé; cependant pour me donner la facilité de commencer une nouvelle lettre sans me tourmenter à imaginer un brillant exorde, je ne saurois m'empêcher de vous dire, que le nom de Bonite est peu convenable à un pareil poisson; car au lieu d'être *passablement bon*, il est réelement excellent.

De quoi vous entretiendrois-je à présent? Je crois qu'il convient de vous instruire du genre de vie que l'on méne à bord de ce paquebot.

Vous savez déja que le matin je me léve, quelquefois de bonne heure, d'autres fois plus tard. Vous savez aussi que lorsque je suis levé, ou je fais quelque chose, ou je ne fais rien, je lis ou ne lis pas, écris ou n'écris pas, & vous pouvez conjecturer qu'à huit heures je déjeune à l'Angloise avec du thé, & des beurrées: je compte pourtant me défaire bientôt de cette coutume; & dès que je serai arrivé en Portugal je me propose de reprendre celle de déjeuner avec des raisins, des figues & des melons pour me remettre au ton de la patrie, & ne pas y passer pour étranger à mon retour.

Je remplis du mieux qu'il m'est possible l'intervalle qu'il y a entre le déjeuné & le diné: mon livre & ma plume, cela va sans dire. Quelquefois je me promene: le pont me fournit une promenade il a exactement trois de mes pas & un pied en sus. Cet exercice à ses inconvéniens, n'étant point accoutumé à me mouvoir comme une crabe, penchant entierement d'un côté, afin d'ajuster mon corps à la situation du paquebot qui penche souvent à babord

ou à tribord, (*à droite ou à gauche*) en conformité du côté d'où le vent souffle. Lorsqu'il ne n'est plus possible de me promener, ou que j'en suis fatigué, ainsi que de lire & d'écrire, je reste sans rien faire.

Quand à la conversation, elle n'est pas bien vive; le Chirurgien n'est rien moins que babillard, le Capitaine & M. Oak s'occupent de hauteurs & de longitudes; de sorte qu'après que nous nous sommes mutuellement informés de nos santés respectives le matin, qu'à midi nous avons fait l'éloge du beau temps, & sçu le soir le nombre de nœuds que nous filons nous avons à peu près tout dit.

Mais le diné vient sur table; vous me permettrez de vous dire que je ne dois plus exciter votre pitié; ce diné est toujours si abondant, qu'il seroit suffisant pour une douzaine de moines, qui auroient fait une longue abstinence.

Cette heure-ci est dans la réalité la plus agréable des vingt-quatre, & la seule qui mérite d'être peinte avec de jolies petites ailes de papillon semblables au plus brillantes de celles dont Raphaël a fait usage dans ses noces de Cupidon & de Psyché; peut-être voulant faire entendre qu'un diné de noce doit durer trois heures.

Mais avez-vous tous les jours du pain

frais? oui, Madame, nous avons un boulanger à bord qui pétrit tous les jours.

Mais vos viandes ſont ſalées?

Point du tout, Madame, à l'exception du bœuf. Le mouton eſt frais; parce que nous en avons de vivans à bord, nous y avons auſſi un joli cochon, & une ſi grande quantité de cages pleines de volailles, que ſi le Voyage duroit deux mois nous en aurions encore de reſte.

Il n'y a point d'enfans en Angleterre qui ne ſachent ces détails; mais nos Dames qui ne connoiſſent que la terre, & qui ſont au de là des Alpes veulent être informées des particularités les plus minutieuſes, & je ſuis prêt à me ſoumettre à tout, dès qu'il eſt queſtion de les ſatisfaire.

Par ces détails vous voiez que l'on ne ſauroit mieux employer l'heure du diné, quelques ſonges-creux ont fort blâmé le temps que l'on donnoit à cette occupation; & ſe ſont amerement plaints de la néceſſité où étoient les mortels de diner. Si les hommes, dit l'un d'entr'eux, étoient exempts de cette néceſſité, conſéquemment délivrés des ſoins de penſer à ſe pourvoir de vivres, qui prennent preſque tout leur temps, ils auroient ſans contredit plus de momens à donner à la culture de leur es-

prit; & à s'appliquer aux arts, aux sciences, aux manufactures & au commerce.

Mais, Messieurs, si j'ose dire mon avis après que vous avez décidé, permettez moi de vous représenter qu'il en arriveroit précisément le contraire. Si nous n'étions pas dans la nécessité de nous industrier pour appaiser nôtre faim, ne tomberions nous pas les uns après les autres dans l'oisiveté? Pourquoi l'homme de lettres compose-t-il des livres? l'homme de loi défend-il les droits de ses clients, les Médecins tatent-ils le poulx, les astronomes contemplent-ils les astres, les Laboureurs remuent-ils la terre? les massons bâtissent-ils? les tailleurs cousent-ils? & les Soldats combattent-ils? si ce n'est uniquement pour se procurer un diner? Détruisez cette nécessité; & vous mettez fin à tout ce qu'il y a de louable & de désirable. Plus j'y réfléchis, plus je dis avec le Bergamasque (vous vous rappellez ce chantre de rue) dont les chansons avoient toujours pour réfrain.

Tuto, tuto in questo mundo
Che se fade bel e de bon
Vè per un piato de Maccaron (18).

(18) *Oui je conviens qu'en ce bas monde*
Ce qui se fait de bien, de bon
Est pour un plat de Maccaron.

Qu'il en soit cependant tout ce qu'on voudra: nôtre diné dure rarement plus d'une heure. Le Capitaine, M. Oak, le Chirurgien & moi, sommes très-sobres & nous nous levons ordinairement de table aussitôt que la seconde bouteille est vuidée. Ensuite je me proméne, ou je m'assieds, je lis ou j'écris, ou j'écoute la Musette, jusqu'à ce que le soleil soit couché, & me laisse la liberté de contempler un moment la grande ou la petite ourse: vers neuf heures je demande un biscuit, & un verre de vin de Madére, après quoi je me mets au lit.

Voila à peu près l'histoire de chaque jour, & je ne crois pas qu'aucun de vous puisse trouver rien à blâmer dans une façon de vivre aussi réguliere & aussi innocente.

Vous allez vous coucher, dites vous. Mais je vous prie, quelle espece de lit avez vous?

Mon lit est une certaine machine, placée dans un cabinet obscur, & fixée entre deux planches, de sorte qu'il ressemble beaucoup a un Coffre sans couvert. Il mériteroit peut-être mieux le nom de couche que celui de lit.

Je ne voudrois pas que vous vous imaginassiez que l'on me fournit ce lit, & ma nourriture uniquement en faveur de mon air de bon-hommie. Vous vous tromperiez

ſi vous le ſuppoſiez. Outre les quatre Guinées que j'ai payées au Roi à Falmouth pour la permiſſion de m'embarquer dans un de ſes paquebots: à mon arrivée en Portugal il faudra encore que je compte vingt trois mille Reis au Capitaine.

Quelle ſomme étonnante! Et qu'il faut être riche pour payer tant d'argent!

Ne vous laiſſez pas emporter trop loin par vôtre imagination! Vingt trois mille reis ne font que cinq moidors; de ſorte que ſi le Voyage, & l'appetit que j'ai actuellement durent longtems, le Capitaine Bawn ſera à moitié ruiné. D'ailleurs pour m'aſſurer d'un court paſſage, je conſentirois volontiers à lui donner quelques mille reis de plus. Long ou court il eſt clair que je ne pourrois que gagner à ce marché.

LETTRE XV.

Beauté de la nuit en mer. Trois Vaiſſeaux nous donnent la Chaſſe.

A bord du Paquebot le Roi George, 28 *Août* 1760.

LA nuit paſſée le mouvement du Paquebot a été très-violent & très-déſagréable.

Mais tant mieux; c'eſt un ſigne que nous allions plus vite que nous n'avons encore été.

Trouvant qu'il étoit impoſſible que je dormiſſe pendant ce mouvement; je me ſuis trainé un peu après minuit hors du lit, & je ſuis monté ſur le pont, où j'ai employé mes deux yeux à contempler le paquebot, les Vagues écumantes, les deux ourſes, & les autres flambeaux céleſtes.

Tous ces objets raſſemblés forment au clair de la lune un ſpectacle que rien ne ſauroit égaler. Le paquebot lui même (qui eſt certainement moins que rien, comparé par les yeux de l'eſprit à l'océan & au firmament) le paquebot, dis-je, à l'œil corporel d'un pauvre mortel borné comme je le ſuis, fait une figure magnifique ſur les Vagues, ajoute beaucoup à ce glorieux ſpectacle, & s'attire une bonne partie de mon admiration.

Il étoit entre deux & trois heures du matin lorſqu'un petit drôle qui étoit en faction à la tête du mât a découvert trois voiles qui lui ont paru nous donner chaſſe.

Comme l'uniformité de la vie que je méne actuellement me laiſſe conſtamment en proie à l'ennui: je m'imagine que j'éprouvai une eſpece de ſatisfaction en entendant inopinément le cri ordinaire de *voile*, *voi-*

le: & je suis persuadé que dans mon humeur chagrine, je n'aurois pas été trop fâché d'échanger une douzaine de boulets avec un ennemi nous battant en retraite.

M. Oak se trouvoit alors sur le pont, l'on avertit sur le champ le Capitaine, le Chirurgien ne tarda pas non plus à paroître: nous ne fûmes pas long-temps avant que d'appercevoir tous bien clairement trois nuées de toiles poussées de nôtre côté, le Capitaine décida que c'étoit trois vaisseaux de guerre, & jura qu'ils étoient Anglois. Cependant peu curieux de chercher à leur parler, crainte de se méprendre, nous avons forcé sur le champ de voiles, & en avons mis tout ce que le paquebot en pouvoit porter, & nous éloignant d'eux malgré tous les efforts que nous supposons qu'ils ont fait pour nous atteindre. La chasse a duré quatre bonnes heures, & lorsque M. Oak s'est apperçu qu'ils y renonçoient; il nous a assuré qu'ils nous avoient reconnu à la vitesse de nôtre marche, & que ce sont des vaisseaux qui font partie de la flotte sous les ordres du Chef d'Escadre Edgecomb.

Cette petite aventure, & la foible possibilité d'un joli combat m'inspirerent tant de courage, que je résolus de rester sur le pont jusqu'au diné, qui ne se passa point

en silence; comme nous avions tous quelque chose à dire rélativement aux trois voiles; ce sujet ne fut épuisé que lorsque nous fûmes à même de parler du *Cap Finisterre* (19), dont nous eûmes une vue confuse vers les quatre heures après midi.

Je fus bien consolé en apprenant, que pourvu que le vent dure encore deux jours comme il est, nous serions Dimanche à Lisbonne, n'en étant éloignés que de trois cents milles. Voila une bonne nouvelle, considérant combien je suis déja fatigué de mon Voyage, quoique jusqu'à présent il ait été aussi heureux qu'on pouvoit le désirer, à l'exception du calme du second jour.

(19) A dix ou douze lieues de la petite île de Cysarga en tirant au Sud-ouest est le cap Bellem: deux lieues plus bas est le Cap de Corianne, entre ces deux Caps l'océan fait une petite Baye vers l'entrée de laquelle est la Ville de Mongia; à deux lieues de la est le fameux Cap de Finisterre dans la Galice, c'est le lieu le plus occidental de toute l'Europe, il fut appellé par les anciens *Artabrum* & *Celticum promontorium* & par quelques uns *Nerium*. Il a donné son nom à une petite Ville qui est près delà.

LETTRE XVI.

Ouverture dans la Chambre, pourquoi, & à quel usage.

A bord du paquebot le Roi George.
29 *Août* 1760.

J'AI remarqué dans la journée qu'il y avoit un morceau de planche quarré & mobile au milieu de la grande chambre. J'en ai demandé la raiſon au Chirurgien ; & voici la ſubſtance de ce qu'il m'a dit au ſujet de l'ouverture couverte par cette planche mobile.

Il part preſque toutes les ſemaines un paquebot de Falmouth pour Lisbonne qui ne porte autre choſe que la malle qui y eſt envoyée de Londres : une malle n'eſt pas une Cargaiſon bien péſante, mais lorſque le paquebot retourne en Angleterre, outre la malle, cette ouverture eſt remplie de tant de ſacs de monnoie d'or de Portugal qu'ils valent de trente à cinquante & même juſqu'à ſoixante mille livres ſterling. Somme conſidérable quand on vient à feuilleter l'almanac, & que l'on ſe convainc que l'année a cinquante-deux ſemaines.

Ces sacs sont remis aux Capitaines des paquebots par les négocians Anglois établis à Lisbonne, & jetés par ceux-ci dans l'ouverture qui est dans la grande chambre, il est souvent arrivé que ces sacs étoient en si grand nombre, & si pésants qu'ils nuisoient à la marche des paquebots. Ce qui occasionna une fois la prise d'un paquebot nommé le Prince Frédéric, par un Pirate de Barbarie; ce Paquebot n'avoit pas moins de quatre-vingt mille Livres sterling dans cette ouverture.

Vous pouvez à présent vous imaginer ce qui fait que nous redoutons les vaisseaux qui pourroient nous donner la chasse. L'on ne prend pour Paquebot que les bâtimens dont la marche est éprouvée, & qui sont reconnus pour excellents Voiliers: on a grand soin tant à Falmouth qu'à Lisbonne de les bien espalmer (20) avant qu'ils mettent en mer; afin qu'ils glissent & nagent comme de vrais Dauphins.

Il est inutile que je vous dise que les Portugais (je parle du Roi & du peuple) sont trè-sriches en or & en pierres précieuses leurs richesses ne sont cependant pas le pro-

(20) Terme de marine qui signifie enduire le dessous d'un vaisseau de suifs pour faciliter sa marche.

produit du Portugal; mais celui de leurs Colonies d'outre-mer (21) j'ai souvent oui

(21) Le Portugal, à le prendre en général, est un très-bon pays & abondant en tout ce qu'on peut souhaiter pour les besoins de la vie. Le denrées de Portugal sont principalement l'huile, les vins, & le sel qu'on transporte en quantité de Sétuval dans les pays septentrionaux: les marchandises, dont on y trafique, sont apportées d'autres contrées. La mine d'argent que les Portugais nomment Quacaldana rapporte tous les ans 78 Quintos d'argent; chaque Quint. vaut 2673 Ducats, 8 Réales, & 26 Maravedis. Entre les pays qui sont sous la domination de Portugal, le Brésil est maintenant un des principaux: c'est une contrée d'une très-grande étendue sur la côte de l'Amérique, mais qui n'a que très-peu de largeur. Cē pays est vanté, tant pour la bonté de son air que pour sa grande fertilité. Le plus grand revenu que les Portugais en tirent, consiste dans une quantité de sucre que le terroir y produit en abondance. Ils en tirent aussi du gingembre, de l'indigo, du coton & du bois de brésil. Le Commerce que les Portugais font sur la côte occidentale de l'afrique n'est pas de grande importance parce que les Hollandois s'y sont établi partout à leur préjudice. Les places même qu'ils tiennent sur la côte orientale, n'apportent point d'autre profit au Portugal si ce n'est que les gouverneurs qu'on y envoie sçavent s'y enrichir. Ce que les Hollandois leur ont laissé dans les Indes est de plus grande importance. Goa est une assez grande Ville où se fait un grand commerce de toutes sortes de nations: cependant il y a longtemps que des politiques judicieux ont condamné la conduite des Portugais aux indes orientales. Ceux d'entre eux qui y demeurent n'ont presque aucun soin de s'exercer dans le métier

assurer avec confiance qu'ils tiroient annuellement du Brésil la valeur de plus de deux millions de livres sterling. Quand au Portugal proprement dit, ses productions sont fort peu de chose, & ses manufactures ne méritent aucune attention. Les seules denrées qu'il fournisse en grande abondance sont les oranges, les citrons, & le vin: les Anglois achetent une grande quantité de tout cela; & cependant la balance de leur commerce avec ce Royaume est considérablement en leur faveur; les Portugais se fournissant chez eux de plusieurs articles tant pour leur propre consommation que pour celle de leurs Colonies au dehors. En conséquence le surplus dû à l'Angleterre, est payé par le Portugal en or, & cet or est déposé toutes les semaines dans les ouvertures des chambres des paquebots.

Voyez comme les affaires de ce monde sont balancées! Les Portugais ont besoin des commodités que les Anglois ont l'industrie de fabriquer, & les Anglois ont besoin de l'or que les Portugais tirent du Brésil, & ainsi cha-

des armes & ne sont occupés que de plaisirs; aussi les Hollandois n'ont-ils pas eu beaucoup de peine à chasser de la plupart des Indes une nation qui s'y étoit rendue odieuse & méprisable.

que nation pourvoit aux néceſſités de l'autre.

Les François & les Hollandois ont long-temps cherché à ravir aux Anglois une branche de commerce ſi lucrative : mais j'ai deux raiſons qui me font croire qu'ils n'y réuſſiront point. L'une eſt que les Anglois ſont plus redoutables eux ſeuls par mer, que les François & Hollandois réunis, & la force ſupérieure à quelque choſe en elle qui lui donnera toujours une prépondérance marquée, tant de nation à nation que d'individu à individu. L'autre raiſon eſt que ni les Hollandois, ni les François ne ſauroient tirer du Portugal cette grande quantité de fruits & de vin que les Anglois en tirent pour une partie du payement des marchandiſes qu'ils lui fourniſſent. En ſuppoſant même que les Portugais fuſſent portés à ſe pourvoir de la majeure partie des productions qui leur manquent chez les François ou chez les Hollandois plutôt que chez les Anglois, ces derniers ne tarderoient pas à les obliger à changer de conduite ; ils n'auroient pas même beſoin pour cela de leur déclarer la guerre. Ils n'auroient qu'à acheter les fruits & les vins qu'ils conſomment par tout ailleurs, les Portugais ſeroient à moitié ruinés.

En conſéquence il eſt très-probable, que les Anglois ne perdront point leur com-

merce avec le Portugal, aussi long-temps qu'ils feront usage du punch, & du vin, quand même les forces navales Françoises augmenteroient & les leurs diminueroient; ce qui en parlant humainement ne doit pas arriver sitôt. Si l'on en juge par les apparences, les Anglois ne sauroient terminer la présente guerre que d'une maniere avantageuse pour eux; & si cela est ainsi, quel pouvoir assez formidable osera de quelques siecles (22) s'opposer ouvertement à eux, & les attaquer par mer, & quel vaisseau s'hazardera à fréquenter les côtes du Portugal ou tout autre pays sans leur permission?

LETTRE XVII.

Vains souhaits, ou Chateaux en Espagne. J'étudie fortement. Comment on parvient à bien prononcer. Le Roc, le Roc.

A bord du Paquebot le Roi George
30 *Août* 1760.

Ecoutez avec attention tout ce que vous entendrez dire dans le courant d'une journée, & je suis très-fort trompé si vous

(22) *De quelques siecles!* La prévention est une chose étrange. On voit bien que ces Lettres ne sont pas faites d'hier, ni écrites à Bolton.

ne convenez pas qu'il n'y a perſonne au monde, qui ne forme tous les jours de ſa vie quelque ſouhait dont il lui eſt impoſſible d'obtenir l'accompliſſement.

Tout homme vivant eſt parfaitement convaincu que les vains ſouhaits ne ſont pas moins ridicules qu'abſurdes: malgré cela, étendez ſeulement la main & vous toucherez ſurement un mortel qui ſouhaite ſecrétement d'obtenir pour le moins autant de richeſſes que Créſus, ou autant de pouvoir que Koulikan, ou une beauté comparable à la plus belle Circaſſienne.

Je ne veux pas me donner la peine de rechercher ſi ce penchant univerſel à déſirer des choſes impoſſibles eſt une triſte dépravation de notre eſprit, ou une qualité qui nous a été donnée à deſſein par la nature pour d'excellentes fins. Qu'il en ſoit ce qu'on voudra. Je prendrai la liberté de conſeiller à mes amis d'empêcher leur imagination de ſe plonger long-temps dans de pareils égaremens; car, outre que le caractere de bâtiſſeur de Châteaux en Eſpagne eſt abſurde & ridicule, lorſque l'on ne prend pas l'habitude de fixer ſes idées, on perd inſenſiblement beaucoup de cette activité que l'état de notre fortune peut ſouvent éxiger. On n'obtient rien par de ſimples ſouhaits, mais par l'uſage conſtant

de ses talens, fussent-ils même très-ordinaires, il est presque certain que l'on parvient à se procurer beaucoup de choses, qui valent bien la peine d'être ambitionnées.

J'ai été induit à faire cette suite de réflexions en entendant il n'y a qu'un instant, un des Matelots de l'équipage souhaiter pouvoir parler la langue dans laquelle je m'entretenois avec le bon chirurgien. Ce qui me rappelle les Chevaliers Arthur & Marmaduke, deux Gentilshommes de ma connoissance, l'un desquels souhaitoit souvent en ma présence) de savoir le Latin, & l'autre de savoir le Grec. Mes chers Chevaliers, leur dis-je, pourquoi au-lieu de former de vains souhaits comme vous l'avez fait depuis dix ans, ne vous êtes vous pas procuré la Grammaire de Port-Royal ou tel autre Livre de cette espece? vous auriez pû avec leur aide obtenir, une chose que vous paroissez regarder l'un & l'autre comme propre à contribuer à vôtre bonheur.

Une langue n'est pas semblable au cœur d'une jeune fille, dont la possession dépend quelquefois de nous, & souvent n'en dépend nullement. Quelqu'un qui désire réellement savoir le Latin le Grec, l'Arabe ou l'Ethiopien parviendra surement à l'apprendre; s'il veut s'y appliquer, & faire ce que je fais actuellement.

Et que faites vous actuellement?

J'étudie le Portugais comme un dragon, & je m'y occupe deux ou trois heures par jour. Quinze jours ou trois semaines avant mon départ de Londres j'ai fait à peu près la même chose, & pendant toute la route de Plymouth à Falmouth je n'ai jamais manqué dans ma chaise de feuilleter un livre portugais, de sorte que si je n'entends pas le pilote qui nous entrera dans le Tage & nous conduira à Lisbonne, je m'imaginerai ressembler aux Chevaliers Arthur & Marmaduke.

Mais, Freres, je vous vois rire? De quoi riez vous?

Nous rions, Monsieur, de vôtre vanité, & de vos vanteries.

Tout doucement, Messieurs, il me paroît aussi impossible qu'à vous d'apprendre une langue en un mois. Mais quand à être en état d'entendre un pilote dans ce court espace, rappellez vous qu'il y a vingt-cinq ans que je parle Espagnol, & que le Portugais n'en est qu'un dialecte (23), je ne

(23) Il y a deux langues différentes, en usage, dans les Espagne, la Biscayenne & la Romance ou Espagnole. La premiere semble être la langue des anciens Espagnols, & l'on peut croire que le langage des anciens habitans du pays a été conservé dans les montagnes des pyrenées comme l'ancienne langue des Brétons s'est conservée en

crois pas même qu'il en differe autant que le dialecte de Vénise differe du Toscan. D'ailleurs je ne prétends point pouvoir m'ériger en Grammairien, n'y connoître toutes les finesses & toutes les beautés du Portugais. Je ne me flatte d'en savoir que ce qui me sera nécessaire pour me tirer dé-

cem-

Angleterre dans les montagnes de la province de Galles, ou en Ecosse parmi les Higklanders. Cependant la langue Biscayenne n'est pas tout à fait pure; & outre les changemens inévitables que le temps peut y avoir apportés, il s'y est mêlé quelques mots latins. Quant à la langue Espagnole elle est différente selon les provinces: chaque contrée a son dialecte particulier: les Catalans ne parlent pas comme les Galiciens, & ceux-ci différent des Portugais. En général la langue Espagnole comme l'Italienne & la Françoise, est une corruption de la langue latine, mais mêlée d'une infinité de mots Arabes qu'ils ont retenus des Maures. Un mauvais plaisant a dit que si l'on ôtoit les *os* & les *as* de la langue Espagnole, il ne lui resteroit que pour siffler & bailler; mais cela est faux; cette langue est belle, noble, riche, & très-propre à exprimer de grands sentimens; elle ne manque pas de douceur, mais elle ne descend pas à l'afféterie de la langue Italienne. On parle à la cour d'Espagne & de Portugal un langage concis & particulier aux gens bien élevés, & qui, plein de métaphores hardies, passeroit pour dur ou gigantesque dans tout autre pays. Le dialecte Castillan est celui en usage à la cour & parmi les auteurs. La langue Portugaise différe du Castillan en ce qu'elle s'éloigne un peu plus du Latin & semble emprunter quelque chose du François.

comment d'affaire pendant mon séjour en Portugal: ainsi vous voyez que mon assurance rélativement au pilote, n'est point aussi mal fondée que vous vous l'imaginez.

Je ne veux point laisser passer cette occasion sans vous dire, qu'il y a une méthode infaillible pour procurer à votre petit garçon la facilité de prononcer toutes sortes de langues, supposé que vous soiez dans l'intention de lui en faire apprendre plus d'une. Ecoutez-moi attentivement, & je vous dirai comment vous y parviendrez.

Nos gens en place, à Turin, se sont imaginés, que leurs enfans ne devoient jamais parler d'autre Piémontois que celui dont on fait usage dans la Capitale, en conséquence de cette idée ils ont continuellement la vue sur ces pauvres petits innocens de crainte qu'ils ne prennent l'accent grossier de ceux qui habitent l'autre côté du Po.

Cette pratique est abusive, & je souhaite que vous ne l'adoptiez jamais. Que votre enfant apprenne le langage poli de votre Ville; mais qu'il apprenne aussi celui des paysans; encouragez-le même à les imiter. En lui faisant apprendre deux langues au lieu d'une; vous le rendrez capable d'articuler plus de sons qu'il n'en articuleroit s'il n'en apprenoit qu'une. Et s'il est en votre pouvoir, je voudrois même que

vous le fissiez changer souvent d'habitation tandis que ses organes se trouvent encore souples & faciles, & que vous l'engageassiez à contrefaire l'accent le plus grossier du Piémont ou du Monferrat. Conduisez le encore souvent à la Comédie, & faites lui remarquer les différens dialectes Italiens que parlent les personnages de la piece; & répéter autant de leurs absurdités qu'il pourra en retenir. Rien ne gâtera jamais la politesse de son Piémontois qu'il entendra toujours parler chez lui; & cependant il se mettra en état de former un nombre infini de sons, pourvû que vous lui en fournissiez les moyens, en suivant la route que je vous indique.

On trouve plusieurs Italiens à Paris & à Londres, qui parviennent à parler François & Anglois & à les prononcer si parfaitement qu'on les prend souvent pour des gens du pays. En voici la raison.

L'Italie est plus abondante en différens dialectes qu'aucun autre pays de la même étendue, & il y a très-peu de ses habitans qui n'en sachent plusieurs dont ils se procurent la connoissance soit en voyageant d'un lieu à un autre, soit en assistant à ces Comédies dans lesquelles chaque interlocuteur parle le langage de sa Ville.

D'un autre côté de cent François de

marque à peine en trouverez vous un seul en état de prononcer comme il faut une langue étrangere; même après l'avoir longtemps étudiée, & être parvenu à la savoir parfaitement. On ne peut assigner d'autre raison de cette difficulté que la peur que sa mere a eue dans son enfance qu'il n'eût le malheur de former des sons qui aprochassent de l'accent des poissardes ou des badauts; & le soin qu'elle a pris de le reprimander toutes les fois que cela lui est arrivé, aussi séverement que s'il eut commis un grand crime. De cette façon il a conservé une langue intraitable qui ne rend jamais d'autres sons que ceux qui conviennent à la prononciation du François le plus pur.

Mais, Monsieur, montez sur le pont, & vous verrez le Roc. Le Roc je m'imagine que c'est une partie de la côte de Portugal; ainsi adieu, je suis pressé.

LETTRE XVIII.

Navigation terminée. Baptiste & Kelly. Plongé ou payez. Bords du Tage.

Lisbonne 30 Août 1760. sur le minuit.

VOYEZ la datte de cette lettre, & félicitez moi, nous sommes débarqué ce soir sur les huit heures. J'ai été enchanté d'être débarrassé de mon habitation flotante; & cependant fâché de quitter le Capitaine, le Lieutenant & le bon Chirurgien. Ils en ont bien usé avec moi, & je me souviendrai deux tant que je vivrai.

Eh bien! me voici à terre; & voilà la fin de ma navigation, ce qui m'a paru singulier c'est qu'en mettant le pied sur le rivage je n'ai pas pu me tenir sur mes jambes; j'ai chancelé comme un homme ivre: cette difficulté que j'avois à me tenir droit, & à marcher d'un pas ferme n'étoit point l'effet d'aucun vertige. Je ne saurois dire ce que c'étoit; il me sembloit que la terre étoit mobile comme un vaisseau: cependant dans le paquebot je pouvois me tenir

sur mes jambes & marcher à ce qu'il me paroissoit sans vaciller. Ainsi hors d'état en mettant pied à terre de faire usage de mes jambes, je fus obligé de prendre un homme qui me donna le bras pendant près d'un mille & me conduisit dans un Caffé: à mesure que j'avançois mon sang se calmoit, & en moins de deux heures je me trouvai dans mon état naturel.

Du caffé j'ai envoyé mon conducteur s'informer d'un certain Baptiste, fidele Laquais François, qui m'avoit autrefois servi à Londres. Il n'a pas tardé à le découvrir; & celui-ci ayant appris mon arrivée imprévue, a quitté sur le champ son soupé, & m'est venu trouver tout hors d'haleine à force de courir; sa figure, marquoit sa joie & son étonnement.

Ce Baptiste m'a conduit chez un nommé Kelly, un vieux Irlandois, qui tient une espece d'hotellerie au sommet d'un monticule nommé *Buenos aires* j'étois très-fatigué en y arrivant. J'y ai établi mon camp pour tout le temps que j'ai à rester à Lisbonne; je reviens à présent à la conclusion de mon Voyage.

Il étoit environ dix heures du matin lorsque nos gens eurent la vue distincte du *Roc de Lisbonne*; c'est-à-dire d'un promontoire très-élevé situé à main gauche l'en-

trée du Tage, & peu éloigné de son embouchure (24).

(24) La terre s'avance dans l'océan bien loin au delà de l'embouchure du Tage & forme un promontoire avancé que les anciens ont appellé *promontorium lunæ* ou *Olisiponense* & les modernes *Cabo de Rocca*. Ce promontoire est un rameau d'une montagne fort élevée qui se présente de très-loin aux vaisseaux qui voguent sur ces parages: à l'un des cotés de cette montagne est une petite ville qui porte le nom de *Cintra* à sept lieues de Lisbonne. Au sommet de la montagne on voit un monastere de Religieux Hiéronimites dont l'église est taillée dans le roc; auprès est une hotellerie également taillée dans le roc: cet endroit présente un des plus beaux points de vue qui soient au monde, au bas le vaste océan à droite le majestueux fleuve du Tage, à gauche & par derriere les campagnes les plus riantes & les plus variées. Au pied de la montagne étoit anciennement un temple dedié au soleil & à la lune, on en voit encore les ruines qui annoncent la magnificence. Au côté de cette montagne, qui regarde l'océan est un petit village nommé Collarès, auprès duquel se trouve une grotte ancienne & fort longue au pied d'un rocher battu des flots & dans laquelle on dit avoir vu des Tritons ou hommes marins jouant du Cornet, comme les habitans du Lisbonne le firent sçavoir autrefois à Tibere dans une ambassade qu'ils lui envoyerent à ce sujet. Entre ce village & la montagne est la vallée de Collarès la plus délicieuse peut-être & la plus fertile de l'Europe, elle est longue d'une lieue & est tellement cultivée quelle nourit presque toute la Ville de Lisbonne par les bleds les fruits les légumes & le vin qu'on y transporte.

Plus loin au dessus de Cascaès, petit bourg assez agréable, le Tage se jette dans l'océan. Son embouchure em-

Ce promontoire paroît tout à fait stérile, & a l'apparence d'un énorme amas de pierres brutes: on m'a pourtant assuré qu'au haut & au bas, il y avoit plusieurs endroits cultivés; que dans la partie inférieure, il y a des vignes; qu'en d'autres il se trouvoit couvert d'arbres, & qu'il s'y rencontroit même quelques plaines qui fournissoient des paturages.

On m'a de plus assuré, qu'il y avoit à l'endroit le plus élevé un couvent taillé dans le Roc, désigné par le sobriquet de *Couvent de liége*, nom que lui donnent les matelots, rélativement à la matiere qui compose la plupart des meubles & des ustenciles dont les moines qui l'habitent se servent; à cause de l'humidité qui ne leur permet pas d'en avoir d'autres. En un mot

barassée de bancs de sable & de rochers, est fort dangereuse; on est obligé de prendre des pilotes côtiers pour se dégager de ces especes de détroits que l'on appelle des *passes*. Chacune de ces passes est gardée par un fort, de sorte qu'il n'est pas possible à aucun vaisseau d'éviter le canon de l'un ou l'autre de ces forts. Depuis cet endroit jusqu'à Lisbonne, suivant, les bords du Tage, on voit six à sept places qui méritent d'être remarquées, sçavoir Cascaës, Saint Antoine, Cabecca-Secca, Saint Julien, Belsem, Alcantara. Dans cette derniere qui est à un quart de lieue de Lisbonne il y a un palais royal assez magnifique & fort agréable par sa situation sur la rive du Tage; il est orné de jardins superbes & délicieux.

on m'a dit des choses si extraordinaires au sujet de ce roc, de sa forme & de la situation du Couvent que j'ai quelque envie d'y aller & de le voir. Mais j'y penserai dans un autre temps; continuons l'histoire intéressante du jour.

Lorsque l'on eût une vue bien claire du roc, on m'appella sur le pont. Alors un matelot se tenant debout devant moi, m'informa d'un ton poli & effronté en même temps, que les marins étoient dans l'usage de plonger dans la mer tous ceux qui voyoient le roc pour la premiere fois; & que comme je me trouvois dans le cas, il me supplioit de me conformer à cet usage en me deshabillant sur le champ, à moins que je ne préférasse d'être plongé avec mes habits sur le corps.

Ce discours inattendu m'étonna peu, persuadé comme je l'étois, qu'il ne tendoit qu'à m'engager à donner quelqu'argent pour boire, à l'équipage. Cependant, voulant me prêter à la plaisanterie, j'affectai un air aussi sérieux & aussi refrogné qu'il me fut possible, & parlant distinctement & à haute voix afin que tout le monde m'entendit. „ Monsieur, lui dis-je, „ vous & vos Camarades vous êtes bien „ les maîtres de me noyer si vous le jugez „ à propos; vous sentez, Monsieur, que

„ je ne suis pas assez sot pour prétendre
„ faire la moindre résistance contre un
„ corps capable de noyer, s'il étoit néces-
„ saire, toute une armée Françoise. Quand
„ à la cérémonie dont il est question, je
„ n'aurois certainement aucune objection à
„ vous proposer pour m'en dispenser si l'o-
„ céan étoit un océan de Bierre de d'Or-
„ chester, ou de *Porter* (25) de Londres:
„ mais comme il se trouve malheureuse-
„ ment composé d'une liqueur pour la-
„ quelle j'ai toujours conservé une antipa-
„ thie invincible; j'aimerois mieux arranger
„ l'affaire, & si quelqu'un de vos Mes-
„ sieurs, vous même, par exemple, daig-
„ niez avoir la générosité de vous faire
„ plonger ou noyer à ma place, je tache-
„ rois de vous convaincre, vous & cette
„ honorable assemblée, que mon plus grand
„ vice n'est pas l'ingratitude."

„ Monsieur, répondit le matélot, don-
„ nez moi la main, car vous êtes un gentil-
„ homme, oui, Monsieur, si je puis vous
„ être utile (ici il intercalla un gros jure-
„ ment) vous pouvez disposer de moi;

(25) La bierre de d'Orchester est renommée: le *Porter* est une autre espece de bierre qui se brasse à Londres, elle est plus forte: *porter* signifie crocheteur, comme qui diroit bierre de crocheteur, ce qui n'empêche pas que tout le monde n'en boive.

„ & je ne fais aucune difficulte (autre ju-
„ rement) d'être plongé tant qu'on voudra
„ pour obliger un gentilhomme."

Pour conclusion, il se deshabilla en un instant, ne conservant que ses chausses de matelot: ses camarades le mirent dans une machine de bois qui prenoit sous les aisselles & entouroit sa poitrine. La Machine fut liée à une poulie, laquelle fut attachée à l'extrémité d'une poûtre qui étoit posée en travers à la tête du mât; on l'éleva en l'air, ensuite on lâcha la corde, & mon drole tomba tout à coup au moins de vingt-cinq pieds de haut au milieu d'une vague; ce jeu fut répété plusieurs fois malgré ses cris, à la grande satisfaction de l'assistance.

Le drôle ayant été tiré de la machine, revint à moi, & mouillé comme il l'étoit voulut m'embrasser en qualité de frere matelot qui avoit duement vu le roc; mais une piece d'argent que je lui donnai me sauva de ses caresses.

Comme nous approchions de l'embouchure du Tage; nous fîmes signe à un pêcheur de venir à nous pour nous servir de pilote: non que nous en eussions besoin, nos gens connoissoient aussi bien l'entrée de cette riviere qu'aucun Portugais. Mais les Capitaines des paquebots sont obligés de suivre leurs instructions, par lesquelles

il leur est expressément défendu d'entrer dans le Tage avant que de s'être munis d'un Pilote. Celui que nous nous sommes procuré est un mulâtre; il ressemble si fort à un singe qu'à peine puis-je me figurer qu'il soit de l'espece humaine. Il est venu sur le champ à nous & a sauté de son petit bâteau à notre bord; lorsque nous avons passé la barre il a fait mille grimaces & autant de contorsions pour nous convaincre de son habileté à entrer des vaisseaux, faisant signe (en enflant ses levres & murmurant sans rien prononcer,) à quelques-uns de nos matelots qui étoient dans son bateau de ramer du coté qu'il leur indiquoit, afin que nous pussions les suivre en sureté.

En montant ainsi la riviere, j'examinai la rive gauche de ce fleuve; outre un grand nombre d'édifices elle est défendue d'espace en espace par diverses fortifications. Nous nous arrêtames un moment vis à vis d'une tour située au milieu de la riviere, pour entendre ce qu'un drole qui y étoit en faction avoit à nous dire par le moyen de son porte-voix. Cette tour est bien fortifiée, & a de loin assez d'apparence. Ayant répondu aussi haut que nous pûmes au petit nombre de questions qu'on nous fit, & dit qui nous étions, nous continuames nôtre route, & découvrîmes peu après le vil-

lage Royal de Bellem où l'on m'assura que le Roi avoit toujours résidé, depuis le tremblement de terre (26).

(26) Bellem ou Bethléem, est le nom d'un bourg, d'un monastere, & d'un fort. Le monastere a existé le premier, & a donné le nom à tout le reste. Le Roi Emmanuel le fonda vers le commencement du XVI siecle, pour rendre éternelle la mémoire de Dom Vasquès de Gama qui après un voyage de plus de deux ans, revint à Lisbonne chargé des richesses de l'orient. Ce monastere est dedié à la Ste. Vierge sous le titre de la Ville où J. C. prit naissance. L'église & le cloitre sont deux bâtimens vraiment dignes d'un Roi. La chapelle du grand autel est d'un ordre dorique à neuf faces, garnie de colomnes de marbre magnifique, la voute, les côtés & tout le pavé sont de jaspe & de marbre blanc & noir. Le Roi Emmanuel destina cette église à être le mausolée des Rois & de la maison royale. On y voit un grand nombre de tombeaux supportés par des élephants & ornés de carreaux & de couronnes : le cloître est occupé par des Hiéronimites, il est grand & peut contenir jusqu'à deux cents Religieux. Emmanuel qui avoit commencé cet ouvrage l'avoit porté presque à sa perfection, mais la mort l'ayant surpris avant qu'il fût achevé, il laissa ce soin à son fils Jean III qui s'en acquita dignement.

On voit dans le même lieu un Hôtel Royal destiné pour les pauvres gentilshommes. On y entretient tous ceux qui, ayant employé leur jeunesse au service n'ont pas dequoi subsister dans leur vieillesse. Ils trouvent là une retraite honorable, où ils sont logés & nouris fort proprement. Lorsqu'ils entrent dans cette maison, on leur donne l'habit de l'ordre de Christ qui est le plus noble de tous les ordres militaires Portugais.

Je n'imaginois pas rencontrer un si grand nombre d'édifices dans le voisinage d'une Ville récemment détruite; mais le Chirurgien me dit que le tremblement de terre avoit principalement exercé sa furie sur Lisbonne, & n'avoit fait que peu de mal depuis Bellem jusqu'à la mer. Si ce grand nombre d'édifices avoit été détruit, cette perte auroit totalement ruiné les milliers d'habitans établis le long de ce rivage, ce qui auroit encore ajouté aux calamités dont la Capitale a été la proie. Ces édifices dont quelques-uns paroissent très-bien construits, sont tous blancs en dehors, avec des jalousies, & des volets peints en verd; vus de la riviere ils produisent un bel effet. Plusieurs de ces maisons ont leurs jardins & leurs terrasses, ornés de vases, de statues, de tourillons, d'obélisques; & sur-

Le monastere de Bellem est construit sur le bord de l'eau, vis à vis de cet édifice on voit au milieu de la riviere une grosse tour quarrée batie sur des pilotis avec une plate-forme avancée bordée d'un parapet. Cette tour est regardée comme la citadelle de Lisbonne, parce que tous les vaisseaux qui vont ou viennent sont obligés de saluer en passant, & de montrer leurs commissions ou billets de congé. La place d'armes est fortifiée de parapets garnis d'Artillerie: c'est dans cette place que sont les cazernes pour les soldats, les logements du bas servent de magazins, & les plus hauts servent à renfermer les prisonniers d'état: cette tour a été aussi commencée par Emmanuel & finie par Jean III.

tout d'une si grande quantité d'arbres; qu'ils produisent le coup d'œil le plus magnifique & le plus pittoresque. A l'exception de Gênes & de ses fauxbourgs je n'ai encore rien vu qui fût comparable à ce spectacle.

Je m'imagine que tous ces objets sont moins frappans lorsqu'on les examine de près en se promenant le long du rivage; parce que la vue ne sauroit en embrasser un si grand nombre à la fois, ainsi que cela lui est facile d'une plus grande distance, ni distinguer les plus difformes: tandis que le tout contemplé du milieu du fleuve paroît l'ouvrage de quelque génie bienfaisant.

Le Tage a environ deux mille de large à son embouchure, mais il s'élargit graduellement à mesure que l'on avance, & parvient à avoir neuf à dix mille de large devant la Ville. Lisbonne est éloignée d'environ quinze mille de son embouchure; mais comme il étoit tout à fait nuit lorsque j'y arrivai, je n'ai pu la voir. Demain je commencerai mes courses, & j'espere qu'elles me fourniront matiere pour plusieurs lettres.

Permettez à présent que je jette les yeux sur ma nouvelle habitation. Elle consiste en quatre petites chambres qui se suivent & sont au rez de chaussée: elles composent

à peu près toute la maison qui est du nombre de celles qui ont été bâties depuis le tremblement de terre. Pour lui même, sa femme & ses enfans, il ne reste à mon hôte Kelly que deux petites chambres & une cuisine. Il m'assure que demain matin je découvrirai d'une des fenêtres la riviere chargée de vaisseaux, & que les autres me présenteront des points de vue tout aussi agréables.

LETTRE XIX.

Mariage de la charmante Polly. Combat de Taureaux à Campo-pequeno. Filoux Portugais. Nains des deux sexes.

Lisbonne 31 *Août* 1760.

C'EST aujourd'hui Dimanche, comment pensez-vous que j'aie passé mon après dînée? Je vous le dirai bientôt. Laissez moi d'abord vous parler de la matinée.

Je me suis levé sur les neuf heures, & tandis que j'étois occupé à me régaler d'excellens raisins, j'ai vu Baptiste monté sur un très-beau cheval espagnol; il a mis pied à terre, & sa femme est arrivée un instant

après dans une chaise tirée par deux mules, & conduite par un Negre comparable au Roi Jarba de la Didon de Métastase. Ah! comment vous portez-vous ma chere Polly? je l'ai embrassée sans façon à la face du soleil, oubliant parfaitement que je me trouvois en Portugal, où l'on ne doit point embrasser les femmes à la face du soleil. Mais l'on est si aise de retrouver d'anciens amis!

Ce fut à Londres que je fis connoissance avec cette Polly; c'étoit une jeune fille sage & jolie. Baptiste me quitta pour la suivre en Portugal où elle fut vivre avec une vieille tante dont elle étoit l'héritiere, & cet héritage n'étoit point à mépriser pour une fille qui ne possédoit pour tout bien qu'une jolie figure, & qui n'avoit nulle envie d'en tirer parti. Le drole l'aimoit à la folie, & elle ne le haïssoit pas; mais la tante avoit un peu d'humeur & ne vouloit pas que sa niece, qui avoit à peine atteint sa quinzieme année, se mariât sitôt. Le tremblement de terre, fut cause qu'il devint son mari au moment où il s'y attendoit le moins, & d'une maniere si singuliere, que je ne saurois m'empêcher de vous le raconter: n'allez pas me dire qu'il est ridicule à un Maître d'être l'historiographe de son domestique: selon moi un domestique fidele est un héros

héros tout aussi convenable qu'aucun autre mortel.

Baptiste étoit sorti de la Ville le matin du jour que le tremblement de terre arriva. Voyant les maisons s'écrouler de tous côtés, au lieu de rester où il se trouvoit, ainsi que quelqu'autre amant auroit pu faire; il retourna sans perte de temps à Lisbonne, & fut sans s'arrêter au lieu que sa maîtresse habitoit; il eut le bonheur de l'appercevoir sur un tas de ruines où elle étoit tombée en foiblesse au moment où elle cherchoit à s'échapper. S'il avoit tardé quelques instans de plus, elle auroit sûrement péri dans les flammes dont elle étoit environnée. Sans se donner le temps d'éxaminer si elle étoit morte ou vive; il la changea sur ses épaules, & la fortune lui fût si favorable qu'il emporta heureusement son fardeau hors de la Ville; malgré la chûte des maisons qui continuoient à tomber à ses côtés, & quoiqu'environné de flammes.

Quand ils furent hors de danger la pauvre fille reprit connoissance. Ils contemplerent tous deux avec effroi l'affreuse désolation qu'ils laissoient derriere eux, ils gémirent, & pleurerent, sans savoir quel parti prendre, les maisons ne cessoient de tomber, l'incendie s'étendoit par tout, ce

qui leur fit penser que la pauvre tante étoit enterrée sous les décombres. Ils cherchèrent avec empressement à s'éloigner de ce théâtre d'horreur, & résolurent de profiter de la premiere occasion pour retourner en Angleterre. Ils avoient par bonheur l'un & l'autre quelque argent sur eux; en conséquence ne sachant trop ce qu'ils faisoient, ils prirent la route d'Espagne. Ils trouverent quelques personnes charitables à Badajox, à Madrid, & ailleurs qui les secoururent; ces secours ne furent pas bien considérables ce ne fut que quinze mois après le tremblement de terre qu'ils purent se rendre à Londres, & ils y arriverent en assez mauvais équipage.

Lorsqu'ils m'y vinrent voir, Polly tenoit une petite fille entre ses bras qui n'avoit qu'environ trois mois; ils s'étoient mariés en France peu de temps avant la naissance de cet enfant, ainsi que j'en fus instruit par l'acte de célébration qu'ils me montrerent. Polly, Polly, dis-je après l'avoir lu. Vous voila donc mariée? Qu'aurois-je fait? (répondit elle en rougissant) Monsieur, nous étions seuls & il m'assura si positivement qu'il seroit constant. Ici elle se mit a pleurer & baisa son enfant; je l'embrassai à mon tour pour la rassurer, & pour qu'elle ne me crût pas un censeur trop austere.

Je m'imaginai en les voyant pour la premiere fois que c'étoit un rêve, la vieille tante ayant écrit de Lisbonne long-temps avant leur arrivée à quelques uns de ses parens qu'ils avoient tous deux péris dans le tremblement de terre. Je le leur dis, & ils eurent soin de lui écrire qu'il n'en étoit rien. La pauvre vieille fut transportée de joie & de reconnoissance en apprenant cette heureuse nouvelle, & les invita à revenir auprès d'elle, en les instruisant qu'elle avoit été assez heureuse pour sauver quelques débris de sa fortune; ils se rendirent à ses prieres. Mais elle ne jouit pas long-temps de leur compagnie, car elle mourut peu après leur arrivée, & leur laissant une centaine de moidors qui étoit tout ce qu'elle possédoit. Avec ce modique capital, Baptiste devint une espece de factotum, & Polly vécut du travail de ses mains. Il me parut que la jouissance n'avoit point diminué leurs feux; leur enfant augmentoit encore leur bonheur; comme ils sont tous deux industrieux & laborieux, je suis persuadé que leur situation deviendra tous les jours meilleure.

Je demandai à Baptiste, ce que signifioit cette chaise & ce cheval?

Monsieur, me répondit-il, ils sont pour

votre ufage. Vous ne fauriez aller à pied dans cette Ville, à moins que vous ne vous expofiez à fondre par la grande chaleur, ou à mourir de fatigue à force de monter & de defcendre. Il vous faut une chaife pendant vôtre féjour ici, & je vous fuivrai à cheval.

Eh bien, repartis-je, vous êtes plus au fait que moi de ce que je dois faire à Lisbonne; ainfi nous garderons la chaife & le cheval.

Après diné je montai dans la voiture, fuivi de Baptifte en la maniere que je viens de dire, & le Negre me conduifit au trot dans un endroit (nommé *Campo pequeno* qui eft à environ quatre milles (peut-être à cinq ou fix) de la Ville, où je devois voir ce que les Portugais nomment Fête, ou chaffe des Taureaux: mais avant de m'hazarder à la décrire, je dois vous prévenir, que venant de quitter un pays où le jour du Seigneur n'eft point publiquement prophané, je ne pus m'empêcher d'être choqué de voir un fi grand nombre de Chrétiens, fur-tout tant de prêtres & de moines affifter à un pareil fpectacle; qui me parut furpaffer en cruauté, tous ceux qui ont jamais été inventés, à l'exception des combats de gladiateurs de l'ancienne Rome.

On a élevé un édifice en bois à *Campo pequeno* qui ne sert qu'à la représentation de ces spectacles barbares. Il consiste en un Amphithéatre octogone garni de deux rangs de loges l'un sur l'autre, le diametre de l'arêne peut avoir à ce qu'il m'a paru environ deux cents pas ordinaires.

Aucune des loges n'est décorée, excepté celles de la Famille Royale, meublées en étoffes de soie, le rang de loges le plus élevé est pour les spectateurs les plus distingués, & le plus bas qui est au rez de chaussée est pour le petit peuple, que l'on admet aussi dans l'arêne, quoiqu'il y coure risque de recevoir des coups de corne, ou d'être foulé aux pieds par les taureaux dont les marches & les évolutions me paroissent pour le moins aussi rapides que celles des troupes Prussiennes.

Il n'y avoit dans la loge où je me plaçai que trois personnes quoiqu'elle pût en contenir dix à douze. Deux de mes trois compagnons me parurent être gens de distinction, le troisieme étoit un Dominicain qui n'avoit que la peau & les os.

Avant que le spectacle commençât, je cherchai à lier conversation avec eux : l'humble Religieux lui même parut me regarder avec mépris. Ils répondirent tous aux premiers mots que je leur adressai, d'un air si

impoli, que je renonçai sur le champ à toute espece de conversation, & gardai un profond silence.

Je ne saurois m'imaginer ce qui a pu leur donner au premier coup d'œil un si grand éloignement pour moi; mais les regards continuels qu'ils jeterent sur mon habit, firent que je pris à la fin le parti d'approcher, non sans affectation, très près du moine pour qu'il pût l'éxaminer tout à son aise, je soupçonnai qu'ils avoient conçu une idée très-désavantageuse de ma personne parce que je n'étois pas habillé de soie comme le sont tous les gens de marque en Portugal. Ce n'étoit cependant pas ma faute, n'ayant pas encore eu le temps de me faire habiller convenablement au climat.

Le Roi, dont la loge n'étoit pas fort éloignée de celle où je me trouvois, étoit vêtu d'un habit de soie uni, bleu céleste, & avoit quelques diamants. Il avoit avec lui son frere l'Infant Don Pedro, marié depuis peu avec la Princesse de Brésil sa niece, fille ainée du Monarque.

La Reine étoit dans une autre loge avec cette Princesse, & ses autres filles; elles étoient couvertes de Diamants.

Dans l'arêne, & précisément sous la loge de la Reine se trouvoit un homme à

cheval, qui me parut une façon de Hérault; son habillement ressembloit à celui du Covielle Napolitain de nos Comédies, il tenoit une longue baguette à la main.

En même temps que le Roi entra, deux chars de triomphe très-chétivement décorés parurent dans l'arêne, tirés chacun par six mules; huit Africains noirs étoient dans l'un, & huit Indiens couleur de cuivre étoient dans l'autre. Ils firent plusieurs caracoles ensuite sauterent tous en bas des chars: les deux troupes combattirent longtemps & courageusement l'une contre l'autre avec des sabres de bois. Les Indiens furent à la fin défaits par les Africains, & resterent quelque temps étendus sur l'arêne, remuant les jambes & faisant toutes les contorsions de gens à l'agonie & se roulant sur le sable. Alors semblables aux Troupes de Baye dans la répétition (27), tant les morts que les vivans furent se mêler parmi la foule, & les chars partirent aux acclamations de la populace, & firent place

(27) Reprise, *Rehearsal*, Comédie du Duc de Buckingham, représentée en 1671. c'est une critique amere des pieces qu'on représentoit alors à Londres. Sous le nom de *Baye* qui signifie Laurier, l'auteur avoit en vue le célebre Jean Dryden qui étoit poëte *Laureat*, ou poëte de la Cour.

aux deux Chevaliers qui devoient combattre les Taureaux.

Ces Chevaliers entrerent, tous deux à cheval, vêtus à l'ancienne mode Espagnole: leurs habits étoient ornés de rubans de différentes couleurs, leurs chapeaux étoient garnis de plumes, chacun d'eux tenoit à la main une lance longue & mince; leurs chevaux étoient beaux, pleins de feu, & galamment ajustés. L'un de ces deux héros étoit vêtu d'un habit Cramoisi, & l'autre d'un habit jaune. Ils paroissoient tous deux très-vigoureux, ils saluerent le Roi, la Reine, & les spectateurs; leurs chevaux firent chacun trois courbettes, ensuite leur donnant de l'éperon, ils cabriolerent quelque temps autour de l'arêne avec une dextérité surprenante (28).

Quand

(28) Pour avoir l'honneur de combattre les taureaux à cheval, il faut être gentil-homme & connu pour tel, les Roturiers ne peuvent les combattre qu'à pied. Le Roi donne la clef du Toril à son premier ministre & celui-ci la jette à un des gardes qui va ouvrir la porte & faire sortir le taureau. On tient une échelle dressée derriere la porte, & celui qui l'ouvre monte rapidement sur le toit pour sauver sa vie, car l'animal a cet instinct de chercher souvent son homme derriere la porte pour le tuer s'il l'attrape. L'adresse de ce duel consiste à savoir porter la lance si adroitement sur le taureau que le fer reste piqué dans sa chair, & le tronçon demeure dans la main du cavalier. La maniere

Quand tout cela fut fini, le Champion jaune se plaça vis à vis de la porte par laquelle les taureaux devoient entrer, & le Cramoisi se plaça à quelque distance de lui sur la même ligne. Un homme qui étoit en dedans ouvrit la porte, & pour ne courir aucun risque se mit en sureté derriere.

Le Taureau sortit & s'en fut tout droit au Chevalier jaune, qui étoit prêt à le recevoir avec sa lance en arrêt. Les cornes du taureau étoient garnies de pommeaux de bois aux extrêmités, afin quelles ne perçassent pas le cheval si elles venoient à le rencontrer. Le courageux Chevalier

niere de le combattre avec succès est d'aller au pas du cheval au devant de lui, & après le coup porté, de piquer incessamment des deux pour passer derriere parce que l'animal ne se tourne point. Lorsqu'ils le combattent avec l'épée, ils font paroître leur adresse à la lui enfoncer sur le front entre les deux cornes; c'est un coup mortel & la bête tombe à l'instant par terre. Lorsqu'un Cavalier à fait un pareil coup, on entend par-tout les acclamations de *Vitor Vitor* & l'on décerne le prix au vainqueur, mais tout cela ne se passe pas sans qu'il y ait toujours quelqu'un de tué, & le moins qui arrive est la perte de quelques chevaux. Dès que le taureau est tué, la Canaille y accourt, & le déchire de mille coups d'épée. Les gardes le font emporter hors des barrieres sur des mules fort richement enharnachées, auxquelles on l'attache avec des cordons de soie.

jaune poussa sa lance contre le taureau, en laissa la moitié dans son cou, & le cheval se jetta promptement de côté. Le taureau blessé courut en mugissant après lui, mais le Cavalier tournant tout autour de lui, lui planta deux ou trois autres lances tant dans le cou que dans les épaules. La rage du taureau, ainsi que vous pouvez vous l'imaginer, s'accrut à un tel point qu'elle faisoit horreur. Ce fut alors le tour du Cavalier ponceau; l'animal fut à lui; mais ne gagna autre chose en changeant d'ennemi, que quelques lances de plus qu'il lui enfonça dans différentes parties du corps, de sorte que son sang jaillissoit de tous côtés.

Lorsque l'animal commença à se rallentir par la perte de son sang, l'un des Champions tira un large sabre, & lui en donna un si furieux coup sur le dos entre les côtes, qu'il le coupa presque en deux: à ce coup la pauvre bête tomba en poussant un si affreux mugissement, que j'imagine qu'on l'entendit à Lisbonne. Alors l'homme en habit de Covielle, voyant que le combat étoit fini, gallopa sans délai du côté de la porte par laquelle les chars de triomphe étoient entrés, & fit venir quatre mulles qui trainerent la bête expirante hors de l'amphithéatre; avec quelques gens de la

populace qui s'étoient mis à cheval sur cette carcasse sanglante & défigurée. Les applaudissemens des spectateurs furent très-bruyants.

Je ne dois pas oublier, cependant, de dire, que les deux Chevaliers ne furent pas les seuls ennemis que le malheureux taureau eut à combattre. Il y avoit encore deux autres Cavaliers à pied, qui tenoient la queue des deux chevaux, galopant quand ces bêtes galopoient, ou s'arrêtant quand elles s'arrêtoient, chacun d'eux remuant un manteau de soie rouge pour épouvanter, ou plutôt irriter le taureau, tandis que d'autres aussi à pied, le blessoient légérement aux côtes & au derriere avec des poignards.

L'agilité de ces champions pédestres est incroyable. Lorsque l'animal furieux cherchoit à s'élancer sur l'un d'eux, ils sautoient de côté, & se trouvoient hors de péril. Un entr'autres ayant saisi une des cornes du taureau, se laissa trainer quelque temps avant que de lâcher prise, lui fit plusieurs blessures avec son couteau de la main qu'il avoit libre; après quoi il se laissa tomber, se releva sur le champ & s'échapa (29).

(29) De ceux qui combattent à pied, les uns tiennent une espece de demi-pique dont le bois est épais & fort, d'autres de petits poignards ils se postent souvent à la rencontre du taureau,

Mais un petit Négre fut encore plus téméraire; il se jetta à la traverse du taureau, au moment qu'il s'élançoit avec le plus de furie, & lorsque que je m'imaginois que l'animal alloit le jetter en l'air avec ses cornes, il prit son élan, & sauta par dessus le taureau.

Il y eut dix-huit de ces animaux tués à cette fête ou chasse, & la mort de chacun d'eux fut accompagnée de quelque cruauté particuliere, on enfonça dans le corps de quelques-uns des lances garnies de fusées & de pétards, dont le feu & le bruit les inquiétoient d'avantage que les blessures. L'un des plus fiers franchit la barriere d'une loge précisement sous la mienne; je m'attendois qu'il feroit quelque ravage; mais les Portugais sont accoutumés à de pareils accidents; & les gens qui l'occupoient l'abandonnerent promptement, quelques-uns, se jetterent par dessus la barriere dans l'arêne, & d'autres passerent au travers des barreaux qui les séparoient des autres loges où ils se réfugierent; le Taureau s'étant

un genou en terre, & quand ils ont frappé leur coup ils se couchent promptement ou lui jettent leur manteau à la tête pour l'embarasser & avoir le temps de s'esquiver d'autres sont assez hardis pour lui planter un poignard entre les cornes dans le temps qu'il passe à côté d'eux. On en voit qui sont assez lestes pour lui sauter sur le dos, & s'y tenir en le prenant par les cornes malgré toute sa furie.

embarrassé dans les bancs fut bientôt expédié à coups de sabres.

Cependant, le dernier de ces animaux pensa venger ceux qui l'avoient précedé; il s'en fallut de peu qu'il n'en coutât la vie au Chevalier cramoisi & à son cheval. Il les renversa tous deux d'un terrible coup, & sans les pommeaux de bois, le cheval auroit été pour le moins très-mal-traité. Le cheval & le Cavalier étoient bien près d'être foulés aux pieds, quand le second champion donna un grand coup de sabre au travers du col du taureau, tandis que tous les combattans de pied planterent leurs poignards, les uns dans ses naseaux, les autres dans ses yeux. Le cheval se réleva, s'enfuit tout effrayé au grand galop au milieu de la foule de peuple, dont il renversa plusieurs: tandis que son infortuné Cavalier, qui étoit assez mal accommodé de sa chûte, juroit & maudissoit le cheval, le taureau, & lui même.

Ainsi finit le massacre de ces nobles animaux: cette boucherie tant qu'elle dura fut encouragée par un grand tumulte; & se termina par un battement de main très-bruyant & universel (30).

(30) Cette fête des taureaux, qui n'arrive pas aussi souvent à beaucoup près que l'Auteur le prétend, est une ré-

Je laisse à de plus habiles moralistes que moi à décider l'effet que ces cruels specta-

jouissance universelle ce ne sont que jeux & ris, & dès la veille du jour désiré, on entend de tous côtés la musique de divers instruments & ce jour est tellement consacré à la joie qu'il est permis de se faire des bouffonneries qui dans un autre temps attireroient des coups de poignard.

On va quelques jours auparavant dans les montagnes d'Andalousie, où sont les taureaux sauvages les plus furieux que l'on prend par stratagême. On fait des palissades le long des chemins de trente à quarante lieues de longeur; on y conduit des vaches dressées à ce manege qu'on nomme *mandarines*: elles s'enfoncent dans les bois; les taureaux sauvages les approchent, elles les fuient, & ceux ci les poursuivent. De cette maniere elles les attirent dans les palissades que l'on à préparées, & les conduisent jusques dans la Ville; mais il arrive quelquefois que ces taureaux se voyant dupés, veulent rebrousser chemin & retourner dans leurs forêts; pour prévenir cela des hommes bien montés & armés de demi piques les arrêtent, & les obligent de poursuivre leur route, mais cela ne se fait pas quelquefois sans qu'il y ait du sang répandu. Tandis qu'on est occupé à cette chasse, d'autres dressent une grande écurie qu'on nomme *toril* dans un endroit de la place où doit se donner le combat & on la fait assez spacieuse pour en contenir trente ou quarante. On met les taureaux dans cette écurie, & lorsqu'ils se sont assez reposés on les fait sortir les uns après les autres, & de jeunes paysans forts & robustes les prenant l'un par les cornes l'autre par la queue, les marquent d'un fer chaud à la cuisse & leur fendent les oreilles. Cela ne se fait pas non plus sans qu'il y ait quelquefois de terribles blessures de reçues.

clés (répétés à ce que l'on m'a assuré presque tous les Dimanches) doivent produire sur les mœurs & sur la religion de ce peuple (31). Quand à moi j'avoue qu'ils ne me présentent rien que de barbare, & de peu chrétien. Cependant ils ont la sanction des loix du pays; & le gouvernement qui les permet & les protege peut avoir des raisons pour le faire qui surpassent mon entendement. Ainsi, loin de m'abandonner au penchant qui me porte à blâmer ce qui me paroît très-blâmable, je continuerai à vous rapporter des faits, & je vous ferai le récit d'un incident qui a suspendu pendant près d'une demie heure le spectacle que je viens de vous décrire.

On venoit d'achever de dépécher le septieme ou le huitieme taureau & de l'enlever; le portier étoit prêt à en lâcher un

Le matin de la fête on abandonne cinq ou six taureaux à la populace qui les court à pied la lance à la main.

(31) Si cette fête est belle & magnifique, il faut avouer qu'elle se ressent bien des temps barbares, & qu'elle s'accorde peu avec la douceur des mœurs chrétiennes. Les Papes ont souvent voulu les abolir, mais les peuples d'Espagne & de Portugal s'y sont opposés si fortement qu'on les a laissés en repos là dessus. On a trouvé l'admirable tempérament d'attacher pour ces jours-là des indulgences à quelques églises, en faveur de ceux qui s'exposent au danger d'être tués.

autre, lorſque les gens des loges d'en bas oppoſées à celle où j'étois, ſe leverent tout à coup tous à la fois, pouſſerent des cris horribles & ſauterent ſur l'arêne en courant comme des fous.

Ce déſordre ſubit épouvanta l'aſſemblée: un fort petit nombre de ſpectateurs conſerva ſon ſang-froid. Tous étoient impatients de ſavoir de quoi il s'agiſſoit; cependant à peine auroit-on pu diſcerner le bruit du torrent le plus impétueux parmi les cris d'une pareille multitude. Le Roi, la Reine, les Princeſſes & Don Pedro éléverent les mains, leurs éventails, & la voix, ainſi que je l'apperçus en leur voyant ouvrir la bouche; mais il fallut bien du temps avant qu'ils puſſent avoir aucune information au ſujet d'un pareil tumulte. Cependant à la fin la curioſité générale fut ſatisfaite, & l'on apprit que du côté où le bruit avoit commencé, quelques perſonnes avoient crié *tremblement de terre! tremblement de terre!*

Dans un pays; ou l'on a encore l'idée toute récente des effets d'un tremblement de terre, il n'eſt pas ſurprenant qu'un pareil cri, qui ſe fait entendre tout à la fois de pluſieurs endroits ait inſpiré la terreur, & que ceux qui l'ont entendu aient, ſans ſe donner un inſtant pour réfléchir, ſauté par deſſus les barrieres dans l'arêne, & aient cher-

ché à se sauver pour n'être pas écrasés par la chûte de l'édifice.

Il est cependant certain que personne n'avoit ressenti la moindre secousse de tremblement de terre; que ces cris avoient été poussez par une troupe de filoux, pour faire naître de la confusion, & se procurer l'occasion de voler tout à leur aise. Cette ruse réussit parfaitement: plusieurs hommes perdirent leurs mouchoirs, & plusieurs femmes leurs coëffures, sans parler des épées & des montres, des coliers & des pendans d'oreille.

Former un pareil projet, & l'éxecuter aussi intrépidemment qu'il le fut, me paroît un exploit aussi hardi qu'aucun de ceux entrepris par Roland. J'admirois souvent à Londres la témérité des coupeurs de bourse Anglois & je les croyois les premiers filoux de l'univers; mais j'étois bien loin de mon compte, ils auroient grand tort s'ils osoient se comparer aux filoux Portugais.

Il est inutile d'ajouter, que lorsque l'on fut informé de la cause de ce désordre, tous les spectateurs reprirent tranquillement leur place; que la plus grande partie qui n'en avoit point souffert, rit de l'invention; & qu'on lâcha un nouveau taureau dans l'arêne.

Je finis ici le récit de ce que j'ai fait de plus important dans mon après-midi. Ce qui suit n'a été écrit que par forme de souvenir pour mon propre usage, & ne mérite guere d'être lu.

On me dit pendant que j'étois encore à l'amphithéatre, que l'un des chevaux du carosse du Roi avoit perdu un de ses fers, de sorte que S. M. fut obligée de s'arrêter à l'ardeur du soleil, jusqu'à-ce qu'on eut pu lui procurer un autre cheval pour continuer sa route. Il me parut bien singulier qu'un Roi eût des Domestiques aussi négligents: j'ai demandé si cela l'avoit mis en colere, on m'a répondu qu'il s'est contenté d'en rire: un simple gentilhomme se seroit mis en fureur.

Le climat de ce pays est l'un des plus chauds de l'Europe, les habitans n'en sont pas plus maigres ponr cela. Je n'ai jamais vu une si grande quantité d'hommes replets rassemblés dans un seul endroit qu'aujourd'hui.

Les femmes, aussi bien que les hommes de quelque considération à Lisbonne, paroissent aimer beaucoup la parure. Les Dames ainsi que celles de Toscane, & d'autres Etats d'Italie, mettent quantité de fleurs artificielles dans leurs cheveux: cette

mode est agréable. J'ai vu dans la journée plusieurs belles figures, & des yeux très-brillants (32).

(32) Les Dames Portugaises, comme Espagnoles, mettent toutes du rouges, il n'y en a pas une qui n'en use, elles en ornent leurs joues, leur menton, leur gorge, le bout des oreilles, les épaules, les doigts, & la paume des mains: elles ne prennent pas cela pour fard. Farder chez elle, c'est quand on met du blanc avec du rouge. Elle se parent de cette maniere le soir en se couchant, & le matin à leur lever, elles ne portent point de bonnet sur la tête ni jour ni nuit: leur coëffure est différente, mais quelque différence qu'il s'y trouve, c'est toujours tête nue. Elles portent leurs cheveux plats, unis, & tressés en trois, quatre ou cinq nattes, & ces nattes sont pendantes cordonnées avec des rubans, & les plus riches y attachent des pierreries: elles nouent leurs cheveux à la ceinture lorsqu'elles sortent, à la maison, elle les envéloppent derriere la tête d'un morceau de taffetas de couleur. Leur deshabillé est une jupe, une camisolle fort juste par le corps & par les manches & sur les épaules un mantelet de taffetas qui est une espece d'écharpe longue & large, dont elles se couvrent le visage selon l'usage du pays. Quand elles sortent elles portent des espece de grands vertugadins larges & ronds comme des tonneaux composés de cinq ou six cerceaux de gros fil d'archal attachés avec des rubans de la ceinture jusqu'à terre à quelque distance les uns des autres & ces cerceaux soutiennent cinq, six, & jusqu'à douze jupes les unes sur les autres. Ces jupes ne trainent jamais par derriere, mais toujours par devant & aux côtés. Cela vient de ce qu'elles ne montrent jamais leurs pieds qu'elles ont fort petits; elles les cachent avec le plus grand soin, & c'est la derniere faveur pour

Ici, comme en France & en Italie, ils ont la mauvaise coutume de parer extrêmement les enfans; je suis fâché de voir une petite fille avec un chignon frisé & un toupet, & une courte épée au côté d'un petit garçon. Les Anglois évitent une pareille absurdité. En Angleterre les petites filles & les petits garçons, fussent-ils, même fils & filles de Ducs & de Comtes ne sont ja-

un homme lorsqu'une femme se résout à lui laisser voir ses pieds. Leurs souliers sont sans talon & si justes qu'ils semblent être collés au pieds; elles glissent plutôt qu'elles ne marchent, ce qui leur ôte souvent les graces que leur donneroit leur taille avantageuse, si elles marchoient avec plus d'aisance & de fermeté. Parmi elles c'est un trait de beauté que d'être maigre & de n'avoir point de gorge; & tandis que les Françoises & les Vénitiennes font renfler la leur avec soin, les Espagnoles & les Portugaises s'appliquent de bonne heure à l'applattir en se bandant comme des enfans au maillot. Elles ne portent point de colier, mais en échange elles ont des bracelets, des bagues & des pendans plus gros que tous ceux que l'on voit en Hollande.

Lorsque les Dames se rendent visite, elles ne se présentent point de siéges, elles sont toutes assises par terre, les jambes en croix sur des tapis ou des carreaux. Elles ne s'embrassent point en se saluant, mais se présentent la main nue, & ne se nomment que par leur nom de Baptême *Dona Clara* &c. Les Dames de la premiere qualité ne se vont promener que la premiere année de leur mariage, du moins aux promenades publiques; lorsqu'elles veulent se trouver dans ces promenades sans être connues, elles se chargent de certaines mantes dont elles se couvrent la tête & le visage.

mais ajustés de façon à ressembler à des hommes & à des femmes de Lilliput; ce qui est peut-être la raison pour laquelle l'Angleterre abonde moins en fats & en coquettes que la France & l'Italie.

LETTRE XX.

Effets du tremblement de terre. Une Ville n'est pas aussi facile à rebâtir qu'on croit.

Lisbonne 2 *Septembre* 1760.

J'ai visité tout à mon aise les ruines de Lisbonne; il m'en reste une image frappante & indélébile! ne comptez pas que la rélation que je pourrois vous en faire pût jamais vous donner l'idée une pareille image. Il n'y a point d'expressions qui puissent rendre cette horrible scene; du moins je n'en connois aucune qui puisse en approcher, il faudroit voir par soi-même ces tristes débris pour concevoir les calamités auxquelles cette Ville a été exposée lors de ce tremblement de terre à jamais mémorable.

Autant qu'il m'est possible d'en juger, après m'être promené tout le matin, &

toute l'après-midi parmi ces ruines, ce qui a été détruit de Lisbonne formeroit une Ville deux fois aussi grande que Turin (33). On ne découvre autre chose dans tout cet espace que de vastes monceaux de décombres, du milieu desquels s'élevent en plusieurs endroits de tristes vestiges de murs renversés, & de colonnes brisées.

Le long d'une rue dont la longueur est de quatre bons milles, à peine est-il resté un seul édifice debout: & je présume par les matériaux qui forment les ruines, que plusieurs des maisons de cette rue doivent avoir été magnifiques & spacieuses, entremêlées de superbes Eglises, & d'autres Edifices publics; & par la quantité des marbres épars des deux côtés, il paroît clairement qu'au moins le quart des bâtimens de cette rue en étoient entiérement composés.

La rage du tremblement de terre (qu'on me passe cette expression) paroît principalement s'être déchainée contre cette longue

(33) Turin, Ville fortifiée, Capitale du Piémont, Résidence du Roi de Sardaigne, n'a qu'un peu plus d'un mille de longueur, en la prenant de la porte du Pô jusqu'à celle de Suse: elle n'a pas tout à fait autant de longueur depuis ce palais du Roi jusqu'à la porte neuve. Lisbonne depuis la porte d'Alcântara jusqu'au bain des Esclaves, avoit environ quatre milles, & presque par tout un mille & demi de largeur.

rue, car tous les édifices des deux côtés ont été pour ainſi dire raſés juſqu'aux fondemens: tandis que dans d'autres quartiers de la Ville, pluſieurs maiſons, égliſes & autres bâtimens ſont reſtés debout; quoique tous ſi cruellement mutilés qu'on ne ſauroit les réparer qu'avec de fortes dépenſes. On n'en trouve dans toute la Ville aucun qui ne porte des marques viſibles de cet affreux tremblement de terre.

Je ne ſaurois ſuivre aucune méthode en parlant des différens objets qui m'ont frappé dans cette journée; je me contenterai de me les rappeller autant que la confuſion qu'ils ont occaſionné dans mes idées me le permettra: tout mon corps friſſonnoit en parcourant ces monceaux de ruines. Qui ſait, me diſois-je en moi-même, ſi je ne me trouve pas actuellement foulant aux pieds quelques corps mutilés, ſubitement enſévelis ſous ces ruines! Celui d'un homme de mérite! d'une belle femme d'un enfant en bas âge! peut-être ceux de toute une famille! ...... Enſuite j'apperçus une Egliſe détruite. Je me repréſentai ſes murs tombans! le Dome s'enfonçant & écraſant des milliers de perſonnes de tout ſexe, de tout âge & de toutes conditions! Ici étoit un Couvent, là un Monaſtere de Religieuſes, ceci étoit un College, cela un hopital! .....

Je crus voir des communautés entieres détruites en un inſtant. Ces idées effrayantes & affligeantes ſe préſentoient à moi de tous côtés.

Comme j'errois ainſi abîmé dans ces triſtes réflexions une vieille femme me ſaiſit par la main avec force & me dit en me montrant du doigt un endroit peu éloigné. Etranger, voyez vous cette Cave! Ce n'étoit ci-devant que ma Cave; actuellement c'eſt mon unique habitation; parce qu'il ne m'en reſte point d'autre. J'étois encore dans ma maiſon lorſqu'elle a été renverſée, & je m'y trouvai renfermée & enterrée ſous ſes ruines pendant neuf jours. J'y ſerois périe de faim, ſans les raiſins que j'y avois pendu pour les conſerver. A la fin des neuf jours j'entendis du bruit ſur ma tête, c'étoit des gens qui fouilloient dans les décombres, je criai auſſi haut qu'il me fut poſſible; on débarraſſa l'entrée de ma priſon & on m'en tira.

Je lui demandai ce qu'elle penſoit dans cette triſte ſituation; qu'elles étoient ſes eſpérances, qu'elles étoient ſes craintes? je ne craignois rien, dit-elle, j'implorois le ſecours de St. Antoine, qui a été mon protecteur depuis ma naiſſance. J'attendois à chaque inſtant ma délivrance, & j'étois ſure quelle arriveroit bientôt. Mais, hélas! Je ne

ſavois

ſavois guere ce que je demandois! Il auroit beaucoup mieux valu pour moi de mourir tout d'un coup! Je me ſuis ſauvée du péril ſans la moindre bleſſure: mais que ſignifie une vie pleine d'affliction & de miſere, ſans qu'il me reſte un ſeul ami dans le monde! Toute ma famille à péri: elle conſiſtoit en treize perſonnes: & à préſent il ne reſte plus que moi!......

Voici une autre délivrance qui n'eſt pas moins extraordinaire! Un gentilhomme étoit dans ſa Caleche, & paſſoit le long d'une eſpece de terraſſe, ſituée ſur le penchant d'une éminence qui commande toute la Ville. Les mules effrayées ſauterent en bas de cette hauteur à la premiere ſecouſſe. De ſorte que ces animaux ainſi que le cocher furent tués ſur le champ, & la Caleche briſée en mille morceaux; cependant le gentilhomme qui étoit dedans n'eut pas le moindre mal.

On ne finiroit point, ſi l'on vouloit raconter tous les accidents ſinguliers qui arriverent dans cette funeſte journée! Chacun de ceux qu'on rencontre en ſavent vingt des plus extraordinaires.

Le Roi avoit deux Palais à Lisbonne, & ils ont été tous deux détruits: heureuſement perſonne de la Famille Royale ne périt, ils venoient dans l'inſtant de partir de

Lisbonne pour Bellem (34) & ils se trouvoient justement dans une partie du chemin où il n'y avoit aucune maison dans les environs : s'ils étoient resté un quart d'heure de plus dans la Ville, ils seroient vraisemblablement péris. Comme le Palais Royal de Bellem fut pareillement presque entiérement détruit, le Roi, la Reine, les Princesses, & leur suite furent obligés de camper dans un jardin, & dans les champs voisins : & je me souviens fort bien que le Ministre Anglois qui étoit alors à cette Cour, écrivit en Angleterre, que cinq jours après le tremblement de terre il fut à Bellem pour rendre ses hommages à la Famille Royale, mais que la Reine lui avoit fait dire qu'il lui étoit impossible de le recevoir, étant logée sous une Tente, & hors d'état de se montrer. Imaginez quelle a du être la misere du peuple lorsque la Famille Royale a eu si fort à souffrir.

Je ne dois pas non plus oublier de faire mention de l'embrasement général qui suivit le tremblement de terre. Vous savez que ce malheur arriva le jour de la Toussaint à dix heures du matin ; c'est-à-dire au moment que le feu étoit allumé dans tou-

(34) Bellem est une Ville ou un village à environ trois milles de Lisbonne, où le Roi & sa famille passent la meilleure partie de l'année. Voyez la Note 26. page 116.

tes les cuisines pour préparer le diné, & que toutes les Eglises étoient illuminées à cause de la solemnité du jour. Les feux des cuisines & les lumieres des Eglises roulerent & se communiquerent aux matieres combustibles qui durent nécessairement se trouver dans leur chemin, & la Ville désolée ne fut bientôt plus qu'un bucher. Lisbonne est aprovisionnée d'eau par ses Aqueducs, mais ces aqueducs furent rompus par les secousses: de sorte qu'on ne put s'en procurer que peu ou point. Quand elle auroit été même très-abondante, la Ville auroit eu de la peine à se sauver de l'embrasement, chacun s'enfuit (35) dans les champs, & dans les lieux isolés, de-sorte que le feu fit encore plus de mal que le tremblement de terre. Puisqu'il consuma tout ce qui se trouvoit dans les maisons, qui auroit en grande partie pu se retrouver sous les ruines s'il n'avoit pas été

(35) M. Clark assure, qu'à la premiere secousse le peuple, courut en foule dans les Eglises: comment a-t-il pu croire ceux qui lui ont fait un pareil conte? Il dit, aussi, qu'un quart seulement de Lisbonne a été détruit par le tremblement de terre. S'il avoit lui même visité ces ruines il se seroit convaincu qu'il y en a eu plus des deux tiers. J'espere qu'il m'excusera si je releve encore un petit nombre de ses erreurs en parlant de Tolède & de Madrid.

consumé. Quel affreux spectacle pour trois cent mille habitans de voir leurs demeures bruler toutes à la fois!

Mais n'est-il pas étonnant, après un pareil tremblement de terre, & cette terrible incendie, d'entendre constamment répéter aux Portugais; & ils l'ont repété chaque jour depuis ce triste événement, que leur Ville sera bientôt rebâtie, tout à fait réguliere & plus belle qu'elle n'a jamais été? & que tout cela s'effectuera en peu de temps? ces assertions ne me donnent pas une bien haute idée de leur esprit, encore moins de leur jugement, quand je les vois se livrer ainsi à la fougue de leur imagination.

Ils disent eux-mêmes, que d'après un calcul modéré, Lisbonne contenoit vingt-quatre mille maisons (36). De ce nombre

(36) Lisbonne étoit une Ville superbe avant que le terrible tremblement de terre de 1757 eût presque tout renversé. Cette Ville a deux académies, un tribunal de l'inquisition, un bon château, un port d'environ cinq lieues de long estimé l'un des meilleurs & des plus célebres d'Europe, exposé cependant quelquefois aux ouragans: les places & les édifices publics y étoient magnifiques. Le Palais du Roi étoit bâti au milieu du Tage, de sorte que le Roi pouvoit voir de ses fenêtres tous les vaisseaux qui arrivent à Lisbonne. Il se fait dans cette Ville un commerce prodigieux. Il s'en faut beaucoup qu'elle soit réparée, on y voit encore des Rues entieres ensévelies sous les dé-

au moins les deux tiers ont été totalement rasées, & l'autre tiers est en très-mauvais état. Cependant sans parler des réparations qu'éxige ce tiers, & ne faisant attention qu'aux deux tiers ruinés; comment enlever les décombres de seize mille maisons en même temps que ceux d'une centaine d'Eglises, de deux palais Royaux, & de plusieurs couvents d'hommes & de femmes, d'hopitaux & d'autres édifices publics? Si la moitié de ceux qui ont échappés à la fureur du tremblement de terre, devoient n'être employés à autre chose qu'à transporter cette immense quantité de ruines; il n'est pas bien certain qu'ils parvinssent à le faire en dix ans. Après cela où trouver les matériaux nécessaires pour rebâtir seize mille maisons, & quelques centaines d'autres édifices. Plusieurs de ces maisons avoient quatre, cinq, six, & même sept étages.

Il est vrai, que les environs peuvent fournir assez de marbre pour bâtir vingt villes comme Lisbonne. Néanmoins il faut le tirer de la carriere, le tailler, le transporter à la Ville, tout cela n'éxige-t-il pas

combres. Cette Ville a soutenu plusieurs sieges, & ce n'est que depuis 1640. qu'elle est restée soumise au Roi de Portugal. L'air y est très-salubre. La variété des fleurs qu'on y voit en tout temps fait qu'il semble qu'on y est dans un printemps continuel.

du temps? & peut-il être éxécuté par des gens dont tous les outils ont été consumés par l'incendie?

Mais dira-t-on, pour avoir plutôt fait ils rebâtiront en briques; mais la fabrication d'une si grande quantité des briques (supposant même qu'on ait sous la main la terre convenable) n'est pas l'ouvrage d'un jour. Il faut construire des briqueries; rassembler du bois pour chauffer les fours. Mais comment se procurer ce bois dans un pays que l'on m'assure en avoir fort peu? Et où sont les milliers de faiseurs de briques nécessaires pour fabriquer les milliards de briques dont on ne sauroit se passer? qu'on leur fournisse même les ouvriers, la terre & le bois suffisans, où est la chaux, le fer, & les autres matériaux?

Mais où ce peuple habite-t-il actuellement? tant de gens ne sauroient certainement vivre en plein air?

Il est facile de répondre, à cette question: plusieurs habitent les maisons restées debout, & un plus grand nombre d'autres se retirent dans cette multitude de cabanes de bois, & de chaumieres qu'on a bâties à la hâte autour de la Ville ruinée. Plusieurs groupes de ces cabanes & de ces chaumieres forment partie de la vue que j'ai de mes fenêtres, je dois ajouter que

plusieurs des plus indigens ont écarté ici & là les décombres, ont nettoyé plusieurs chambres des rez de chaussée, & plusieurs caves souterraines, ils y passent leur vie si ce n'est à leur aise, du moins à l'abri du mauvais temps. On comprend facilement qu'un très grand nombre de gens se sont retirés ailleurs.

Les Portugais n'ont cependant point été oisifs, & n'ont cessé de bâtir depuis cette fatale époque. Mais après avoir parlé de cabanes & de chaumieres conviendroit-il de vous entretenir d'un Arsénal: & d'un Arsénal même si considérable (à ce qu'on m'a assuré) que dans le monde entier il ne se trouvera pas un édifice de cette espece qui lorsqu'il sera fini puisse lui être comparé, ainsi qu'à son grand Portique, sous lequel les marchands s'assembleront aux heures qu'on nomme en Angleterre *heures de la Bourse.*

Cet édifice est le seul considérable qui ait été entrepris à Lisbonne depuis le tremblement de terre; il ne me convient pas de dire, qu'au lieu d'un bâtiment aussi superbe il auroit été plus sage de bâtir une certaine quantité de maisons; je ne dirai pas non plus, que pendant un temps on auroit pû achepter des vaisseaux tout faits; & que les affaires de commerce auroient pû se

traiter au moins durant un petit nombre d'années dans un endroit un peu moins décoré que le grand Portique. Mais ce que je ne saurois taire : c'est que s'il m'étoit loisible de former des souhaits en faveur des pauvres habitans de Lisbonne; j'aimerois mieux qu'on eût rebâti une de leurs anciennes rues, que d'y voir le plus grand de tous les Arsénaux : plutôt un petit nombre de Magazins pour mettre les marchandises en sureté, qu'un grand Portique sous lequel les Négocians puissent s'entretenir. Mais le peuple, en faveur duquel je pourrois former de pareils vœux; paroit avoir adopté une autre façon de penser : qui sait si lorsque cet étonnant Arsénal sera fini, ils ne se mettront point à rebâtir leur Inquisition, leur Cathédrale, ou quelque énorme Monastere.

Il paroit que l'opinion générale en Portugal est que le nombre de ceux qui ont péri sous les ruines de cette Capitale, monte à plus de quatre-vingt dix mille âmes. Mais en supposant qu'il soit éxagéré des deux tiers, éxagération assez ordinaire aux malheureux; il sera encore assez considérable & on ne pourra y réfléchir sans être saisi d'horreur?

Lisbonne n'est pas la seule Ville du Portugal qui ait éprouvé cette affreuse calami-

té. On m'a assuré que les autres ont à proportion encore plus souffert. Une en particulier nommée St. Ubès (37) ou Sétubal fut si cruellement détruite que tous ses habitans y ont péri!

Mais il est temps de quitter ce sujet. Il m'inspire une tristesse qui ne sauroit être bonne à rien.

LETTRE XXI.

Une pierre fondamentale posée. Pompe Patriarchale. Chevaux pies.

Lisbonne 3 *Septembre* 1760.

J'AI vu le Roi de Portugal & toute sa cour en grand gala: ce jour est un jour d'anniversaire mémorable; il y à aujourd'hui trois ans qu'il s'en fallut peu que S. M. n'eut été assassinée par le Duc d'Aveïro & ses complices.

Cette action étoit véritablement criminelle & ne sauroit se comprendre: on à

(37) St. Ubes dans la province d'Estramadour située à l'embouchure de la riviere de *Cadaon* à 18 mille Sud-Est de Lisbonne, elle produit beaucoup de Sel.

peine à concevoir comment il est possible que le Duc ait été inspiré & sollicité d'ôter la vie à son souverain, par plusieurs de ses parens, de ses amis, & par le corps entier des Jésuites Portugais; qu'une conspiration aussi exécrable ait exigé la concurrence d'un si grand nombre de gens, tandis qu'à la fin on n'en avoit besoin que de très-peu pour perpétrer le crime: que cet affreux secret ait été confié à des hommes, à des femmes, à des maîtres, à des domestiques, à des ecclésiastiques & à des laïques, & qu'il ne se soit pas trouvé une seule de tant de personnes, tentée par l'espérance, forcée par la crainte, ou induite par un motif salutaire à la découvrir à temps: qu'un pareil secret ait été si fidelement gardé par tous les complices c'est ce qui paroît incroyable sous un Gouvernement aussi vigilant & aussi soupçonneux! tout cela me passe. Mais revenons en au gala.

On a élevé ces derniers jours dans ce Village de *Bellem* dont j'ai déja fait mention un édifice en bois, dans l'endroit même où les assassins tirerent sur sa Majesté.

Cet édifice à quatre vingt de mes pas de longueur, & vingt quatre de largeur; le dedans étoit meublé d'une espece de serge rouge rayée, & garnie d'une frange de clin-

quent d'or faux. On avoit placé au milieu un autel superbement décoré. Vis à vis de l'autel étoient deux bancs fermés, l'un pour le Roi, & l'autre pour la Reine, outre un troisieme moins élevé pour (38) *Don Bastien Joseph de Calvalho* Secrétaire d'Etat. Au dessous du banc de la Reine étoit placé une espece du trône pour le Cardinal de *Saldanha* Patriarche de Lisbonne. Le reste de la place étoit occupé par la noblesse du Royaume, les Ministres étrangers, & tous les étrangers un peu bien vêtus confondus pêle-mêle. Les gens néanmoins de la suite du Patriarche, ainsi que les musiciens avoient quelques bancs particuliers.

Comme la journée étoit extrêmement chaude, les portes & les fenêtres resterent ouvertes pendant toute la cérémonie; desorte que la foule inombrable de spectateurs qui n'avoient pu entrer faute de place, voyoient à peu de chose près tout aussi bien que ceux qui étoient en dedans.

Environ sur les neuf heures, parut le Secrétaire d'Etat *Carvalho* précédé de plusieurs Gentilshommes, de plusieurs domestiques, d'un tambour & d'un trompette, tous à cheval; il étoit dans son Carosse trainé par six chevaux gris pom-

(38) Le Comte d'Ocyras premier Ministre.

melés, suivi de deux valets de pieds, un à chaque côté de la voiture, & par vingt-cinq Gardes du corps du Roi.

A peine avoit-il mis pied à terre, & étoit-il arrivé à son banc, que le Patriarche se montra: à l'exception du Pape il n'y a point d'Ecclésiastique au monde qui soit toujours environné d'une aussi grande pompe que ce patriarche; ses revenus à ce qu'on assure vont à trente mille livres sterling; ainsi il est fort en état de la soutenir.

La marche fut ouverte par deux Carosses remplis de prêtres, suivoient ensuite cinquante domestiques de son Eminence marchant deux à deux en livrées bleues bordées d'un ruban de soie cramoisi, ayant tous la tête découverte, bien poudrés, & portant tous de longs manteaux trainant jusqu'à terre: ils étoient précédés par un prêtre à cheval, tenant à la main une croix d'argent fixée au bout d'un bâton argenté. Ensuite suivoient sept Carosses. Les deux premiers étoient occupés par les officiers Ecclésiastiques de son Eminence. Dans le troisieme étoit le Patriarche lui-même avec son Maître de Cérémonies, celui-ci occupoit le devant de la Voiture. Deux prêtres à pied étoient aux deux côtés. Chacun d'eux portoit un parasol de Velours cramoisi garni de franges d'or. Ils étoient d'une si

haute stature, qu'ils me rappellerent *Don Fracasse* & *Don Tempesta* du poëme de *Richardet*. Le Carosse du patriarche tant le dehors que le dedans étoit doublé de Velours bleu, très-bien peint, & chargé de dorure. Il étoit suivi du Carosse de parade vuide, si riche & si beau que la Reine Sémiramis même n'auroit pas craint de s'en servir. Venoient après trois autres Carosses remplis aussi d'officiers; ces officiers & même partie des cinquante domestiques à pied étoient tous Ecclésiastiques. Les quatre premiers Carosses étoient attelés de six chevaux pies; c'est-à-dire mi-parti de blanc & de noir, qui paroissent être moins communs en Portugal & en Espagne que dans d'autres pays. Tous galoppoient, mais leur galop étoit si bien compassé que les gens de pied quoique marchant gravement & au petit pas pouvoient les suivre. Les trois Carosses qui venoient ensuite au lieu de six chevaux étoient trainés par six mules, beaucoup plus belles qu'aucune que j'eusse jamais vues en Italie. Le Patriarche revêtu de ses habits Pontificaux: & comme dit Pétrarque.

Stavasi, tutta humile in tanta gloria.

Et son humilité n'éclipsoit point sa gloire.

Tandis que cette magnifique procession s'avançoit vers l'édifice de bois, plus de vingt autres Voitures, tirées chacune par six mules parurent de différens côtés; elles étoient occupées par les dignitaires & les Chanoines de la Cathédrale de Lisbonne. Ils mirent tous pied à terre à la porte de l'édifice, & furent se ranger partie à la droite & partie à la gauche du trône du Patriarche. J'avois quitté ma chaise, & pris le cheval de Baptiste afin de voir plus à mon aise : cette magnifique pompe me plut-elle, ou fus-je choqué d'une parade aussi vaine? Elle me plût; parce que je ne suis point un philosophe bourru. Pareils spectacles sont naturellement agréables, & je n'ai jamais eu de satisfaction à contrarier la nature. J'entendis un Anglois qui maudissoit ce spectacle de Marionettes; je jugeai qu'il étoit d'un humeur difficile, ou qu'il avoit quelque sujet particulier de mécontentement.

Le Roi vint ensuite dans un Carosse à six chevaux, noirs & blancs ainsi que ceux du Patriarche entouré de vingt-quatre de ses gardes du corps. Don Pedro étoit avec lui. La Reine suivoit immédiatement accompagnée de ses quatre filles, & d'une vieille Dame, toutes occupoient le même Carosse, il y en avoit quatre autres deux

devant & deux derriere pleins de Dames, & tous à six chevaux. Sa Majesté étoit environnée d'une Troupe de ses propres gardes à cheval; qui sont beaucoup mieux vêtus que ceux du Roi, & composés, à ce que l'on m'a assuré, presque tout d'étrangers, principalement d'Irlandois, d'Ecossois & d'Allemands. Cette Princesse ainsi que ses filles étoient très-richement parées; elles avoient de très-larges paniers, elles étoient couvertes de diamants. Les Princesses sont parfaitement bien faites, elles ont de beaux teints & de très-beaux yeux. L'une d'elles (je crois que c'est la troisieme, je n'en suis pourtant pas bien sur) autant que ma mauvaise vue m'a permis d'en juger à la distance de vingt à vingt-quatre pieds est une beauté parfaite. Je vis avec plaisir leur vivacité, & l'agilité avec laquelle elles descendirent de Carosse.

Quand elles furent dans leur banc, elles se tinrent toutes un moment à genoux, à l'exception de la Reine qui s'assit, se mit à lire, & à baiser les feuillets de ses heures; comme elle les baisa plus de quarante fois en très-peu de minutes, j'en demandai la raison, on me répondit que Sa Majesté avoit coutume de baiser le nom de Dieu, de notre Dame, & celui de tous les Saints & de tous les Anges dont il étoit fait men-

tion dans les livres qu'elle lisoit. Cette singularité me rappella un philosophe Anglois (M. Boyle si je ne me trompe) qui avoit coutume de saluer toutes les fois qu'on faisoit mention de Dieu (39).

La Reine posa son Livre, & l'on chanta un *Te Deum* accompagné d'un grand fracas de Musique. Il fut suivi des Litanies.

Alors le Roi se leva, & suivi de Don Pedro, du Secrétaire d'Etat Carvalho, & de quelques autres Courtisans, descendit dans une espece de fosse d'environ trois pieds de profondeur, où l'on avoit placé d'avance des peles, des marteaux, & d'autres outils de masson en argent, ainsi que des pierres, des briques, & du mortier. Sa Majesté posâ quelques médailles d'or & d'argent au fond de cette fosse, & les couvrit avec une pierre quadrangulaire, ensuite ce Monarque & les gens de sa suite prirent les peles, & se mirent à garnir cette pierre de briques & de mortier, frappant les briques de temps en temps avec les marteaux, à mesure qu'un gentilhomme que je suppose être l'architecte du Roi le leur enjoignoit. Ainsi fut posée la premiere

(39) M. de Voltaire rapporte également que le grand Newton n'entendoit jamais prononcer le nom de DIEU sans faire une inclination profonde; qui marquoit & son respect & son admiration pour les œuvres du Créateur.

pierre d'une magnifique Eglise, que l'on doit bâtir sans perte de temps pour s'aquitter d'un *Ex-voto* à la bienheureuse vierge Marie pour l'heureuse délivrance que le Roi obtint par son intercession des armes à feu du Duc d'Aveïro & de ses complices.

Cette cérémonie ne dura que peu de minutes, pendant laquelle je fus fort étonné de voir quelques femmes du commun, qui regardant au travers d'une fenêtre, rioient de toute leur force des massons, vraisemblablement parce qu'ils exerçoient assez mal adroitement leur nouvelle profession, ce qui déconcerta un peu la gravité des spectateurs; cependant personne ne fut choqué de leur impertinence.

Le Roi, & sa compagnie reprirent leurs places, & dès qu'ils furent assis, le Patriarche aiant quitté son trône, se tint debout devant l'autel, & chanta une grand-messe assisté de ses dignitaires & des Chanoines avec les cérémonies usitées par les Cardinaux à l'égard du Pape lorsque sa sainteté officie pontificalement. Pendant la messe la musique se fit entendre & fut fort admirée. S. M. a un grand nombre de musiciens à son service, dont plus de quarante sont Italiens une partie chanteurs, & l'autre joueurs de divers instrumens; ce qui est assez remarquable.

La messe dura une bonne heure, & fut terminée par la bénédiction Patriarchale; après quoi l'assemblée se sépara, chacun s'en fut chez soi las & fatigué. Il faisoit très-chaud dehors, parce que le Soleil étoit dans toute sa force; mais en dedans la chaleur étoit insuportable.

A quelque distance de l'édifice étoit posté un bataillon d'Infanterie, qui y demeura pendant toute la cérémonie; les Soldats étoient mal habillés & encore plus mal peignés; on ne leur permit point de faire feu; en Italie on auroit eu peine dans une pareille occasion d'empêcher les nôtres de tirer; il me parut que l'on avoit fait prudemment de le leur interdire; car le feu auroit épouvanté les chevaux & les mules, & les auroient fait cabrer. J'entendis aussi avec satisfaction plusieurs officiers des gardes à cheval ordonner fréquemment à leurs Cavaliers de serrer leurs rangs, & d'aller lentement afin de ne blesser personne.

J'avois vu avant hier à l'Amphithéatre un grand nombre de Dames. J'en ai vu aujourd'hui bien davantage à l'édifice de bois; & j'ai eu sujet dans l'un & l'autre endroit d'être content de cette vûe. Elles étoient surtout à cette derniere cérémonie très-richement parées, couvertes de diamans, & plusieurs d'entre elles m'ont pa-

rues très-jolies. Elles sont en général beaucoup plus belles que l'on ne le présumeroit dans un climat aussi brulant, ce qui me fait supposer qu'elles ont soin de ne pas trop s'exposer au Soleil. Elles ont presque toutes l'air ouvert, & le maintien gracieux. Ce qui contraste merveilleusement avec la figure des hommes, dont la peau est à peu près noire, & le visage sérieux & refrogné; même lorsqu'ils paroissent sourire, ce qu'ils font assez souvent. La maniere dont ils saluent les femmes est assez singuliere; en les abordant ils font une courte, & subite génuflexion, telles que celles que nous faisons aux statues les plus fameuses de la Ste. Vierge lorsque nous sommes pressés: les Dames paroissent y faire peu d'attention & y répondent à peine d'un petit signe de tête, surtout lorsqu'il est question de quelqu'un au dessous d'elles. Les gentilshommes venant à se rencontrer s'embrassent avec beaucoup de respect, & se baisent mutuellement l'épaule gauche.

On m'a assuré que personne à Lisbonne n'avoit la liberté de se servir de chevaux pour trainer son Carosse, sa chaise ou toute autre Voiture, à l'exception de la Famille Royale, des Ministres d'Etat, du Pa-

triarche, des Miniſtres étrangers, & d'un petit nombre d'autres. Le reſte ſe ſert de mules. Le Portugal, n'abonde point en chevaux, & les Portugais ſont obligés d'en tirer en contrebande d'Eſpagne; d'où la ſortie de ces animaux eſt défendue ſous de rigoureuſes peines.

L'habillement des femmes n'eſt nulle part auſſi varié que parmi celles du commun dans cette Ville. Quelques-unes ſe cachent ſous des voiles de differentes étoffes & couleurs; d'autres paroiſſent tout à fait à découvert, quelques-unes ont leurs cheveux retrouſſés; d'autres les laiſſent flotter ſur leurs épaules, d'autres les treſſent, les unes ont des coëffures à la mode Françoiſe, & d'autres portent des chapeaux à l'Angloiſe. Pluſieurs ornent leurs têtes de rubans, & quelques-unes des fleurs naturelles ou artificielles. Le tremblement de terre eſt cauſe de cette grande variété. comme il a privé la majeure partie de ces femmes de leurs parures, elles s'ajuſtent comme elles peuvent, & n'ont plus de mode nationale ou particuliere.

LETTRE XXII.

Autre belle vue. Vers rimés & non rimés. Vie céleste des hyeronimites. Encore les rives du Tage. Semature de sel.

Lisbonne 5 Septembre 1760.

HIER en feuilletant un livre Portugais, j'obſervai qu'il étoit imprimé à *Lisbonne Occidentale*. Que ſignifie cette Lisbonne Occidentale? y en auroit-il une autre que celle-ci?

En aucune façon, me répondit le Libraire François chez lequel je me trouvois. Quelques Littérateurs Portugais affirment, que l'ancienne Oliſipo étoit ſituée de l'autre côté de la riviere; parce que l'on y a trouvé une ancienne inſcription, où il étoit mention d'*Oliſipo*. Sur ce foible fondement, & pour faire parade d'érudition quelques-uns d'eux donnent cette épithéte d'*Occidentale* à cette Ville, ſans réfléchir qu'en admettant même que leurs conjectures fuſſent vraies; cette diſtinction ne laiſſeroit pas d'être chimérique, puiſque l'on

n'a jamais rien imprimé dans cette *Lisbonne Orientale*.

Je ne déciderai point si le Libraire à tort ou raison à cet égard. Cependant, dis-je, en moi même, j'irai, & je visiterai l'autre rive de la riviere, & verrai si j'y pourrai découvrir quelques vestiges d'antiquité qui puissent fournir matiere à former un paragraphe de ma lettre. Un lieu où les savans soupçonnent que Lisbonne étoit autrefois située mérite bien une visite.

Ce matin de bonne heure, en conséquence de cette résolution, je me suis mis dans un petit bâteau avec Baptiste, & nous avons fait voile pour la rive du Tage opposée à la Ville.

J'ai trouvé ce côté des rives du fleuve beaucoup plus élevé que celui-ci. C'est une montagne parfaite, l'endroit où j'ai debarqué n'a ni maisons, ni emplacement convenable pour en bâtir. J'ai vu un sentier qui conduisoit au sommet de la montagne, je l'ai suivi, il est escarpé, & assez difficile à grimper. Au haut se trouvent deux Villages; l'un nommé *Castillo*, l'autre *Almada*.

Castillo n'a rien de remarquable, si ce n'est les ruines récentes d'un château antique, peut-être du temps des Maures, d'où

vraisemblablement le Village a pris son nom. Il est situé sur un rocher en forme de pain de sucre, & l'on m'a dit qu'il étoit en ruine, & inhabité même avant que le tremblement de terre le mit dans l'état où il est actuellement.

A *Almada* qui est à environ une portée de Mousquet de *Castillo* j'entrai dans un petit couvent de Dominicains, les murs sont incrustés de pierres de tailles peintes en bleu, ils sont si nets & si propres, qu'à les regarder seulement la vue semble rafraichir dans ce temps chaud. L'Eglise de cette maison fut renversée par la premiere secousse du tremblement de terre, & les corps mutilés d'environ vingt hommes & de six fois autant de femmes furent tirés de dessous ses ruines. Le Couvent soutint le choc, de sorte qu'aucun des Moines à l'exception de celui qui disoit la messe ne périt.

Des fenêtres qui sont à l'occident on a une vue qui surpasse même celle de *Mont Edgecombe* dans la Province de Dévon; on découvre en plein la Ville de Lisbonne: ensuite *Bellem*, *Cascaès*, St. *Julien*, & tous les Villages, Châteaux, fortifications, & autres édifices le long de la riviere jusqu'à la mer, avec un immense paysage qui environne tous ces objets: borné d'un côté par le *Roc de Lisbonne* dont j'ai

déjà fait mention, & dans d'autres endroits par d'autres côteaux dont j'ignore les noms. La vue des fenêtres à l'occident est aussi très-belle, quoique pas aussi frappante, elle ne consiste qu'en une longue suite de côteaux couverts de Vignes, & coupés par une quantité prodigieuse d'arbres fruitiers de toute espece, surtout d'orangers & de citronniers, avec des maisons & des cabanes de distance en distance. Almada m'a paru charmant, quoiqu'il ne soit embelli par aucune autre maison remarquable que par le Couvent des Dominicains, ce que je ne saurois attribuer qu'à la difficulté qu'il y a d'y parvenir, on ne peut s'y rendre qu'à pied ou sur une mule. *Almada* & *Castillo* ont été l'un & l'autre à peu près, entiérement détruits par le tremblement de terre.

Après avoir joui tout à mon aise de ces belles vues; je suis descendu le sentier escarpé, je suis rentré dans mon bâteau, & j'ai été voir un hopital Anglois qui est un peu plus bas, du même côté de la riviere, & au pied du côteau formant une langue de terre qui s'avance un peu dans le Tage; je n'y ai rien apperçu qui fût digne de remarque, à l'exception du Médecin de cette maison, qui étoit âgé, & fort impoli, peut-être la jalousie l'avoit-il rendu tel, ayant

ayant eu la foibleſſe à ſoixante & dix ans d'épouſer une jolie Portugaiſe qui n'en avoit que dix-huit. Il m'a regardé de très, mauvais œil, lorſqu'il m'a vu entrer dans le jardin de l'hopital; parce que la jeune femme s'y trouvoit dans le même moment & y cueilloit des fruits. Comme il avoit répondu aſſez bruſquement aux queſtions que je lui avois faites (40). J'ai été tenté de

(40) Dans tous les pays du monde, la Jalouſie eſt une paſſion condamnable qui portent ceux qui la ſente à des excès ſouvent terribles; mais en Portugal & en Eſpagne ce n'eſt pas une paſſion, c'eſt une fureur qui ne connoît point de bornes. Les crimes les plus énormes n'ont rien d'effrayant pour un jaloux qui a réſolu de ſe venger. On rapporte à cette occaſion qu'un maître d'école ayant cru entrevoir quelque choſe dans la conduite de ſa femme, qui donnoit atteinte à l'honneur de ſon front, mais ſans avoir de certitude, ſe leva froidement un beau matin, la poignarda dans le lit, deſcendit l'eſcalier, ferma la porte de la maiſon, & s'en alla dans un couvent de Cordéliers, où il ne fut pas plutôt entré qu'il dit au Gardien *Mon Pere voila la clef de ma maiſon, envoyez y quelques-uns de vos Religieux, pour faire les obſeques de ma femme que je viens de poignarder.* Content de cet exploit, il ſe croyoit en ſureté; mais les moines ne purent empêcher que l'affaire ne parvint juſqu'au Roi, qui le fit arracher de cet azile, & conduire de l'autel à la potence. La coutume odieuſe de renfermer les femmes plus étroitement que des religieuſes les excitent à s'en dedommager. C'eſt ce qui fait que dans ce pays les aventures galantes ſont plus commu-

le chagriner un peu, en m'addressant à elle, & lui demandant une des grapes de raisin qu'elle avoit dans son pannier. J'ai cependant résisté à cette tentation, en réfléchissant que moi-même je pourrois peut-être me trouver coupable de la même folie, à cet âge, si j'y parvenois jamais. En conséquence après avoir fait un tour de jardin, je lui ai fait la révérence, je suis rentré dans mon bâteau, & j'ai fait voile en remontant la riviere, & suivant toujours la même rive jusqu'à la maison d'un Irlandois marchand de vin, dont les Caves extrêmement vastes méritent d'être visitées.

J'ai trouvé que M. O. Neal étoit tout le contraire du médecin: comme il s'est apperçu que j'avois chaud il m'a fait donner de son meilleur vin, un biscuit & m'a offert toutes sortes de rafraichissemens; il a eu la même attention pour Baptiste & pour mon batelier, & n'a jamais voulu prendre l'argent que je lui ai présenté (41).

La maison que M. O. Neal habite dans

nes que dans les contrées ou le beau-sexe est chargé lui-même de la garde de sa vertu.

(41) Je le recommande à ceux de mes lecteurs Anglois qui trafiquent en vin de Portugal. Je suis convaincu qu'il mérite par sa politesse, pour les gens altérés, qu'on s'adresse à lui : il les accueille même quand il ne les connoît pas; au moins je suis dans le cas.

ce Canton est défendue contre les usurpations de la riviere par un môle très-fort composé de pierres plates. De ce môle j'ai eu la vue de deux Négres nageant, & se jouant dans l'eau. Si je n'avois pas vu des noirs auparavant, je les aurois pris pour une espece toute particuliere de poissons. Ils sautoient hors de l'eau, & faisoient la roue dans le fleuve comme les sauteurs font en terre ferme. Au moyen de quelques reis je leur ai fait chanter plusieurs chansons dans leur langue, qui étoit celle de Mosambique dont je n'ai compris autre chose sinon que les paroles, étoient rimées. J'aurois souhaité être Musicien, uniquement pour noter les airs qu'ils chantoient, quoique très-simples rélativement à l'harmonie.

Plusieurs écrivains tant Italiens qu'Anglois ont assuré, que la rime étoit une invention monacale; je crois qu'ils se sont très-fort trompés. On ne sauroit supposer que les Missionnaires eussent enseigné aux Africains l'art de rimer: quand ils se trouvent dans ces régions ils ont bien autre chose à faire que d'apprendre à rimer ou à composer des vers blancs aux gens du pays. Une fois j'ouis chanter à Vénise des chansons Arabes qui étoient rimées; & il éxiste une rélation Françoise de l'Arabie (composée par un Voyageur dont je ne me

rappelle pas dans ce moment le nom) dans laquelle on a conservé un morceau de poësie de cette nation errante: il est entierement rimé. Certain Anglois nommé *Gage* (qui suggéra à Cromwell l'idée d'enlever la Jamaique aux Espagnols) dans sa rélation imprimée de l'*Amérique* nous a donné une ancienne chanson Mexicaine, (les paroles & la musique) qui est rimée, & composée long-temps avant la naissance de *Christophe Colomb*. Ces raisons, & plusieurs autres de la même nature m'ont convaincu que la rime ne sauroit être une invention monacale, mais qu'elle est au contraire une des propriétés naturelles & essentielles de la poësie de toutes les nations anciennes & modernes, à l'exception de la langue Greque & Latine, dont les vers avoient des pieds au lieu de rimes. Ce sont donc les vers blancs qui doivent être regardés comme étrangers à la poësie; & de pure invention, comme ils le sont réelement; cette innovation est même assez moderne.

Mais, permettez que je prenne congé de l'honnête O. Neal, & que je repasse le Tage & m'abandonne au courant. On m'a mis à terre à *Bellem*, ou je suis entré dans une hôtellerie d'assez mauvaise apparence j'y ai fait un chétif diné; ensuite j'ai visité un fameux couvent de Hiéronymites; cet or-

dre n'eſt point connu en Piémont, & l'eſt très-peu dans les autres parties Occidentales de l'Italie.

On eſt actuellement occupé à réparer l'Egliſe de ce Monaſtere dont le toit a été renverſé par le tremblement de terre : les échafauts élevés à cet effet ne m'ont pas permis d'en voir grand choſe : j'ai ſeulement obſervé qu'elle eſt une des plus vaſtes que j'aie jamais viſitée, elle eſt bâtie en marbres de différentes couleurs, & ornée d'autels magnifiques. L'Architecture de tout l'édifice étoit originairement gothique ; mais quelques parties du Couvent ne le ſont plus. Les deux galleries ou Dortoirs qui ſont vis à vis l'un de l'autre, contiennent quantité de ſtatues, quelques-unes des ſaints les plus connus, & quelques autres, de ceux dont les noms & les actions me ſont les moins familieres, quoique la légende fût dans mon enfance mon Livre favori.

Cent trente Peres, tous prêtres, habitent cette maiſon, j'ignore le nombre des freres-Lais. Leurs cellules forment de très-bons appartemens. Ceux qui logent du côté de l'eau parvint découvrir de leurs fenêtres les vaiſſeaux qui montent & deſcendent continuellement la riviere : les appartemens ſur le derriere ont la vue d'un ſpacieux jar-

din, & d'une piece de terre dont le terrain est inégal, clos de murs, & plein d'Oliviers.

Parmi ces arbres se trouvent plusieurs petites Cellules & Chapelles appartenantes à différens pauvres pêcheurs du plus bas étage, qui se sont répentis, & auxquels on a permis d'y vivre dans la plus grande oisiveté, maniere de passer le temps qu'ils appellent *Vide céleste*. Vie céleste: suivant moi cette épithete lui convient assez, si on la prend dans le sens poëtique; car le privilege de vivre sans travailler est réelement une des plus grandes bénédictions de cette vie. Ils subsistent uniquement d'aumônes, dont ils ne manquent jamais par l'intercession de St. Jérôme, qui a vécu aussi bien qu'eux dans une Cellule ou Caverne au milieu d'un désert, ce saint en récompense à soin que ses imitateurs soient abondamment pourvus du nécessaire.

Comme ce monastére est de fondation royale, vous sentez bien que les moines qui l'habitent n'ont pas besoin pour leur dîné d'avoir recours à des aumônes casuelles. Ils sont très-bien nourris, & ne sont tenus qu'à prier journellement durant quelques heures pour leur premier bienfaiteur & pour ses successeurs. Ils sont forcés de s'aquitter régulierement de ce devoir, soit

qu'ils y ſoient portés de bonne volonté ou non. Ces pieux fondateurs des maiſons religieuſes ne ſe ſont point imaginés que des prieres régulieres & fréquentes puſſent devenir pénibles & ils ont toujours regardé comme une vérité incontéſtable, qu'un nombre d'hommes bien nourris, chaudement vétus, & décemment logés ne murmureroient jamais d'être obligés d'implorer le Ciel pour obtenir la délivrance des ames de leurs bienfaiteurs des peines du purgatoire. Ils ſuppoſoient qu'une fois débarraſſés de tous ſoins mondains, la dévotion ne manqueroit pas de s'emparer de leurs cœurs, & il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ne ſe fuſſent jamais trompés.

Leur Egliſe ſervoit autrefois (& en ſert encore à ce que j'imagine) de ſépulture aux Rois & aux Reines de Portugal, l'on m'a aſſuré qu'elle renfermoit pluſieurs de leurs monuments, les échaffaudages m'empêcherent de les voir (42).

(42) Le mauſolée du Roi Emmanuel fondateur de ce Monaſtere, eſt à une des quatre premieres faces de la grande chapelle, avec ſon épouſe la Reine Marie dans un tombeau près du ſien. On y lit cette Epitaphe.

Littore ab occiduo qui primum ad littora Solis
Extendit cultum notitiamque dei
Tot reges domiti, cui ſubmiſere thiaras
Conditur hoc tumulo maximus Emmanuel.

L'un des Peres, qui me montroit la maison & ses environs m'invita à goûter des raisins de leur jardin, & je peux vous assurer que nous n'en avons pas de meilleurs en Italie. Leurs figues sont aussi excellentes. Ils ont dans ce jardin plusieurs plantes du *Brésil*, particuliérement de ces especes de figues nommées *Bananes*. Elles croissent en plein air, & je ne m'apperçus pas quelles exigeassent plus de soins que les autres plantes du pays par cette circonstance, il vous sera facile de juger de la chaleur du climat.

Comme je faisois voile en remontant la riviere pour me rendre à Lisbonne, j'ai joui une seconde fois de mon batteau de la belle vue que j'avois eue du paquebot lors de mon arrivée. Il n'est réellement pas possible d'en imaginer une plus magnifique.

Il

Dans la façade opposée est le tombeau du Roi Jean III, fils d'Emmanuel, avec celui de la Reine Catherine sa femme, sœur de Charles-Quint. On y lit cette Epitaphe.

Pace, domi, belloque foris moderamine miro
Auxit Joannes Tertius imperium.
Divina excoluit, regno importavit athenas
Hic tandem situs est Rex, patriæque parens.

Les autres tombeaux sont aux côtés de l'Eglise placés dans des especes de niches, qu'on a pratiquées dans l'Epaisseur de la muraille.

Il y a près de *Bellem* un superbe édifice connu sous le nom de *Paco de vaca* (*Palais de la vache*, nom singulier) où l'on dresse les chevaux du Roi pour le manege. Il est décoré de bustes & de statues, partie placées dans des Niches, & partie sur le haut des murailles. Ensuite le Palais de la *vice Reine des Indes*, celui du Marquis *Gingez* celui de *l'Ambassadeur de France*, celui du feu *Patriarche*, *celui du présent Patriarche*; celui du *Secrétaire d'Etat* au département de la marine; la forteresse nommée La *Jonqueira*: le palais qui étoit occupé par le *Cardinal Acciajoli*, *nonce du Pape* qui a été dernierement chassé du Portugal, d'une maniere brusque, & dure: ensuite celui du Comte de *Ribiera*; celui de *Don Emanuel*, oncle du Roi régnant, celui du Secrétaire *Carvalho*, & un autre dont on fait un prison pour les criminels d'Etat, qui n'est pas éloigné du lieu où étoit ci-devant celui du *Duc d'aveiro* actuellement presque entierement démoli, en conformité de la sentence rendue contre ce Seigneur.

Tous ces Edifices, & plusieurs autres dont les noms me sont échappés, ne dépareroient pas la plus belle de nos villes d'Italie; ils ornent l'espace intermédiaire qui se trouve entre *Bellem* & *Lisbonne*: le

tremblement de terre leur a fait peu de mal : ce n'est cependant pas le seul ornement de cette partie du rivage. Il y a encore un grand nombre de maisons, ainsi que je l'ai déja dit, toutes blanches, avec leurs fénêtres, & leurs volets ou jalousies peints en verd. Lorsque l'on aura enlevé les matériaux du Palais d'*Aveiro* (ce qui soit dit en passant se fait avec précaution pour ne pas les gâter ; méritant d'être conservés.) & que le terrain sera* égalisé, on doit y semer du sel, afin qu'il ne produise jamais d'herbe, ce qui me paroît une punition fort injuste pour une pauvre piece de terre qui n'a certainemement point participé au crime du propriétaire : & après qu'on y aura semé ce prétendu ennemi de la fertilité : on doit ériger une haute colomne de marbre au centre de cet emplacement sur laquelle on gravera une inscription, pour éterniser l'infamie de ce traitre, dont le caractére si l'on ne m'a pas trompé étoit un composé de l'ignorance la plus crasse, & de l'orgueil le plus insolent. Les hommes jugent conformément aux différentes positions dans lesquelles ils se trouvent : il étoit fort chatouilleux & se faisoit un point d'honneur d'une affaire à laquelle en général on fait très peu d'attention dans toute l'Europe, & qui est

tout-à-fait bannie de France, où les plus grands Seigneurs eux-mêmes désirent ardemment de se trouver alliés d'une certaine classe de femmes.

En m'en retournant sur le soir, je me suis arrêté un moment à bord du paquebot le *Roi George*, j'y ai bu razade avec mes amis de mer, & le Chirurgien m'a joué un air de sa musette. Ils m'ont promis qu'ils viendroient dîner avec moi avant de mettre à la voile pour Falmouth.

LETTRE XXIII.

Echantillon de style poëtique. Aqueduc.

Lisbonne 6 *Septembre* 1760.

D'APRÈS ce qu'on m'en avoit dit je vous ai parlé dans une de mes précédentes lettres de l'Arsenal que l'on bâtit actuellement. J'ai été moi-même dans la journée l'admirateur de son étendue, & j'oserai avancer que si le plus petit des cabinets qu'il renferme étoit transformé en une salle de bal ; tous les géants & toutes les géantes dont l'incomparable Don Quichotte à jamais eu la moindre idée dans

ſes rêves lorſque la lune étoit parfaitement dans ſon plein, pourroient y danſer un ballet tout à leur aiſe. Réellement lorſqu'il ſera fini (ſuppoſé qu'il le ſoit jamais) les poëtes de ce pays pourront, juſtement dire dans le ſtyle emphatique qui leur eſt familier, que dans la „ Métropole recemment „ bâtie de l'Empire Luſitain (étonnant & „ digne Epitôme de la puiſſante aſſyrie, de „ la rédoutée Macédoine, de la ſcientifique Grece, & de la victorieuſe Rome) „ il ſe trouve un édifice ſi vaste, ſi magnifique, & ſi ſomptueux, qu'on peut ſans „ exagérer le comparer au temple élevé „ à la chaſte Déeſſe d'Epheſe, au Mauſolée ſans bornes de la fidele, & déſolée Arthémiſe, aux inconcevables naumachies du très-magnifique, quoique „ très cruel Dioclétien; & même à ces „ piramides ſurprenantes élevées ſur les „ vaſtes bords de l'éternellement fertile riviere d'Ethiopie, dont le poids immenſe à fait depuis nombre de ſiecles gémir „ les provinces d'Egypte, & dont le ſommet pointu perce l'obſcurité qui environne le trône de Diamant, de la Reine „ reſplendiſſante du grand Jupiter, & ſemble défier au combat le plus long & le „ plus ſanglant, les aſtres les plus éloignés.

„ les plus nombreux & les plus défavo-
„ rables."

N'allez pas vous imaginer par cet échantillon que cette façon d'écrire soit adoptée par tous les poëtes modernes Portugais: parmi la quantité de sonnets qu'on vient de publier sur la cérémonie, qui à accompagné la position de la premiere pierre de l'Église, qui doit être dédiée à *Nossa senhora da Liberacaom* (43) plusieurs sont écrits de ce style, & j'ose assurer que si cet éloge du nouvel arsénal étoit mis en vers & employé dans une ode; il est probable qu'il ne déplairoit pas.

Pour parler sérieusement, il est sur que cet arsénal est un édifice énorme, & suivant le sentiment de plusieurs, tout-à-fait disproportionné à l'usage au quel on le destine. Il n'y a pourtant jamais d'inconvénient à bâtir de vastes édifices publics, parce que les parties qui paroissent superflues pour une chose peuvent aisément servir à une autre: de cette façon plusieurs de celles-ci peuvent dans l'occasion être appropriées pour des Greniers, des Magasins, des Casernes, & autres pareilles décharges dont on n'est jamais trop fourni dans les grandes villes.

(43) Nôtre Dame de la délivrance.

J'ai visité ce matin ce fameux édifice; dans l'après midi j'en ai été voir un autre d'un genre différent; qui surpasse de beaucoup le premier eu égard à sa masse aussi bien qu'à sa magnificence. Je veux parler de *l'aqueduc* de la vallée d'*Alcantara*, qui fournit presque toute l'eau dont se servent les habitans de Lisbonne.

Cette vallée se trouve comme enterrée, entre deux collines pierreuses & stériles. L'aqueduc pendant un quart de lieue, qui est la largeur de cette vallée; s'étend transversalement dans toute cette largeur, depuis le sommet de la colline occidentale jusqu'au sommet opposé de celle qui est à l'orient. Il est posé sur une longue allée de pilliers quarrés, & pour vous donner une idée de ces pilliers il suffira de vous dire, que l'un de leur côté a douze fois & l'autre près de treize fois la longueur de mon épée, qui étoit le seul instrument que j'eusse avec moi pour prendre cette mesure, l'espace entre les deux pilliers du milieu est telle, tant en hauteur qu'en largeur qu'un vaisseau de guerre de cinquante Canons avec toutes ses voiles déployées pourroit y passer sans embarras. Cependant les autres pilliers n'ont pas tous les mêmes dimentions que les deux du centre. Ils diminuent graduellement & l'espace qu'il y a entre eux

se rétrécit des deux côtés de la vallée, à mesure que le terrein s'éleve.

Les pilliers supportent une architrave, dont le milieu forme un Canal; dans lequel l'eau coule, & il reste assez d'espace pour que trois ou quatre hommes puissent marcher côte à côte le long de l'architrave de chaque côté du Canal, qui est vouté toute sa longueur, & garni d'espace en espace de lucarnes en forme de petits temples, chacune desquelles a sa porte, ou son ouverture assez grande pour qu'un homme puisse y passer, parvenir à l'eau, & nettoyer en cas de nécessité le fond du canal.

Cet immense édifice est bâti de beau marbre blanc qu'on a tiré d'une Carriere éloignée tout au plus de la portée d'un fusil: on m'a assuré qu'à une lieue, plus loin quelques parties de cet aqueduc participent aussi à cette magnificence; quoiqu'elles ne soient point comparables à celle que l'on voit dans cette vallée. Le tremblement de terre l'a endommagé en deux ou trois endroits, mais le dommage qu'il lui a causé a été de peu de conséquence & on n'a pas eu beaucoup de peine à le réparer. Je ne suis dans le fond point étonné qu'il ait résisté. Un tremblement de terre dont les secousses seroient assez violentes pour le dé-

truire renverseroit certainement de fond en comble tout le Royaume de Portugal.

Lorsque l'on a une fois vu un ouvrage tel que l'aqueduc d'*Alcantara*, on ne sauroit l'oublier, car il est de la nature des objets extraordinaires de se graver dans la mémoire. J'en conserverai l'idée tant que je vivrai, ainsi que celle de la vallée qu'il a rendu célébre.

Cependant quand même cette vallée seroit denuée de ce magnifique Aqueduc ; j'aurois peine à ne pas me la rappeller, à cause d'une aventure singuliere que m'y est arrivée. Mais la visite de ces deux édifices que j'ai faite à pied, & par la plus grande chaleur du jour, m'a si fort fatigué, que je remets à demain à vous en faire le recit.

LETTRE XXIV.

Lapidation dans une Vallée. Meres recommandables.

Lisbonne 7. Septembre 1760.

TANDIS que je suis retenu par l'attente du barbier, je ferai tout aussi bien pour passer le tems de vous racconter mon aven-

ture d'hier dans la Vallée d'*Alcantara.*

Après avoir satisfait parfaitement ma curiosité, rélativement au superbe aqueduc, nous reprimes le chemin par lequel étions nous venus. Mais comme nous montions un des côtés du Vallon nous rencontrâmes cinq ou six hommes enveloppés jusqu'aux yeux de leurs larges manteaux, on les porte également en hyver & en été dans ce pays. Ils nous tirerent leurs chapeaux, nous en fimes de même, parce que c'est encore un autre usage suivi ici, de se donner mutuellement ce témoignage de respect lorsqu'on se rencontre en rase Campagne; Mais à peine ces drôles se furent-ils éloignés une vingtaine de pas de nous, que se retournant subitement, ils se mirent à nous jeter des pierres avec une furie & une précipitation telle, que le meilleur poëte barbarique de Majorque auroit peine à la décrire.

Que veut dire ceci? m'écriais-je, m'addressant mon hôte M. Kelly.

Fuyez si vous voulez sauver vôtre vie, me répondit-il, & mettant à profit ses jambes, il oublia pour un moment son âge & qu'il étoit plus que septuagénaire.

Que pouvois je faire, me voyant ainsi abandonné par mes troupes auxiliaires? Sauvez moi la mortification d'avouer, que

je fis ma retraite avec toute la célérité qu'il me fut possible, & frustrai ainsi le dessein de ces coquins, & les fatales suites qu'auroit pu avoir cette lapidation imprevue.

A présent, dites moi, si vous le savez, chers freres, quel pouvoit être le motif qui les engageoit à me traiter moi & mes compagnons de promenade d'une maniere aussi barbare?

Monsieur, me dit Kelly, d'un air triomphant, vous moquerez vous encore de moi, lorsque je vous dirai que vous restez trop tard au caffé anglois? Sur mon âme vous éprouverez quelque jour ce qu'on risque dans ce pays de revenir chez soi à onze heures du soir sans être accompagné.

Mais voici le barbier, il ne faut pas le faire attendre.

Postcript: du soir. Mon hôte vous a fait entendre que j'étois assez imprudent pour passer le soir une heure ou deux dans un Caffé où se rendent des étrangers de toutes sortes de pays principalement des Anglois. Je n'y ai encore entendu aucun d'eux parler avantageusement des Portugais. Au contraire ils s'accordent tous à les peindre des plus noires couleurs, & voudroient volontiers persuader tous les nouveaux débarqués, que cette nation est la plus impolie la moins accueillante, & la plus haïssable.

qui se trouve sous le soleil. Cependant malgré leurs invectives j'étois jusqu'à hier au soir très-porté à adopter une idée toute contraire à celle qu'ils cherchoient à m'inculquer, leurs assertions ne me paroissant point s'accorder avec mes premieres observations passageres. J'avois remarqué que les Portugais étoient fort polis les uns avec les autres, & prompts à saluer tous ceux qu'ils rencontroient qui n'étoient pas de la lie du peuple ; qu'ils étoient admirateurs jusqu'à l'enthousiasme du beau sexe, & qu'ils le traitoient avec un agréable mélange de respect & de galanterie qu'ils avoient un goût décidé pour la musique, & étoient portés à passer les premieres heures de la nuit à chanter, & à jouer des instruments dans les rues. Je n'avois aussi rien remarqué dans leur maintien en général à l'Eglise qui méritât la moindre censure.

Ces traits caracteristiques & sensibles de l'humeur des Portugais me paroissoient au contraire incompatibles avec la trahison, & une cruauté raisonnée. D'ailleurs je connois assez les hommes pour n'être point la dupe de leur vile jalousie, & de leur penchant à insulter, & à mépriser leurs voisins souvent même sans aucun prétexte. On ne sauroit nommer aucune nation qui ait trouvé grace devant une autre, & en général

elles se méprisent mutuellement. Cette brutalité universelle dont la derniere classe du genre humain se trouve entichée m'empêchoit d'ajouter foi aux choses désavantageuses que l'on me disoit continuellement des Portugais. J'aurois même persisté dans mon incrédulité, sans cette inique lapidation, qui m'a, je pense, mis dans le cas de croire en quelque façon les reproches assez uniformes que leur font tous les étrangers qui ont résidé parmi eux.

Vous m'accuserez peut-être, de trop de crédulité, en me voyant adopter avec cette facilité apparente une opinion si peu charitable; & prétendrez que le motif qui m'y détermine est équivoque & de peu de poids. Il est certain que je désirerois moi-même pouvoir me persuader que la populace de cette nation n'est pas un composé de scélérats, & que les coquins qui m'assaillirent dans cette vallée ne devroient nullement être considérés comme les vrais représentans de leurs compatriotes; mais seulement comme un groupe de fripons qui se sont rencontrés par pur hazard.

Pour vous rendre juges compétens de cette matiere, je dois vous dire qu'hier pareillement comme nous étions en chemin pour aller voir cet aqueduc nous fumes poursuivis d'un maniere tumultueuse par

une troupe d'enfans qui se tenoient à une certaine distance de nous, & nous chargeoient d'injures exécrables, dont les expressions ne sont point familieres dans les autres pays aux enfans de leur âge.

Les insultes impuissantes de ces petits gueux n'auroient fait aucune impression sur moi, je les aurois oubliées un moment après, sans une vilaine circonstance qui les accompagna. Voici qu'elle fut cette circonstance: plusieurs femmes, en entendant ces cris subits, sortirent de différens quartiers, & se joignant à ces méchans espiegles, les encouragerent, & les exciterent, à continuer leurs injures, les obligeant à nous suivre plus long-temps qu'ils ne l'auroient fait s'ils avoient été laissés à eux-mêmes. Quelques-unes de ces femmes paroissoient être leurs meres; qu'elle idée peut-on se former d'une nation, lorsqu'on voit des meres animer leurs fils & leurs filles, les fortifier dans leur aversion pour les étrangers; & les endurcir dans leur férocité.

Voilà jusqu'à présent les observations que j'ai faites sur la classe la plus abjecte des habitans de cette ville. Je suis porté à croire que les gens de distinction sont tout différens, & qu'ils savent ce que c'est que la politesse & l'humanité tout aussi bien que

ceux de leur rang des autres nations Européennes, quoique je n'aie point oublié la ſtupide fierté, & l'air mépriſant des deux Gentilshommes & du moine de la loge de l'amphithéatre. Quoiqu'il en ſoit de ce que j'en penſe, ne commencez-vous pas à croire que le Portugal n'eſt que trop voiſin de l'Afrique?

LETTRE XXV.

Nonnes polies, projet pour rendre les filles encore plus aimables. Héroïſme d'une jeune Démoiſelle.

Lisbonne 8 *Septembre* 1760.

J'ai viſité ce matin une de ces maiſons dont, il y a un ſi grand nombre dans ce Royaume, entretenues aux dépens du Roi. On l'appelle *Couvent Anglois*, parce que pour y être admiſe il faut être née Angloiſe. Toute jeune fille, née dans la Grande-Brétagne, qui ſe trouve dans ce pays ſans fortune, & dont les parens ont mal fait leurs affaires dans le commerce, ou qui s'y rendent d'Angleterre pour ſe dévouer à la chaſteté & à la retraite peuvent être ſu-

res de ne manquer de rien dans ce Monastere. Dès qu'elles ont une fois pris le voile elles n'ont plus besoin de s'inquiéter de l'avenir.

Le nombre des Réligieuses de ce Couvent est toujours au moins de vingt; le plus grand souci qu'ait cette petite communauté est de se fournir assez de sujets pour la compléter, de peur que dans le cas où il en manqueroit plusieurs, le gouvernement ne les force à recevoir des Portugaises; ce qui y causeroit des dissentions & des inimitiés quelles ont sçu éviter jusqu'à présent.

Tourmentées de cette singuliere espece de terreur, les pauvres filles mettent leur esprit à la torture toutes les fois que la mort enleve une de leurs compagnes, & elles font tous leurs efforts pour se procurer un sujet qui l'a remplace. Avec une pareille perspective, vous auriez peine à concevoir les caresses qu'elles font à ceux qui les visitent, surtout à ce qui est de leur sexe, outre cela elles ont un commerce continuel de lettres avec leurs amis & leurs connoissances d'Angleterre & d'Irlande; par ce moyen elles n'ont encore point manqué de parvenir à leur but, leur nombre est toujours complet.

Quiconque parle Anglois, n'importe qu'il soit Catholique ou Protestant, a une

espece de droit de leur rendre visite à l'heure du jour qui lui plait, & tous ceux qui viennent chez elles y sont traités avec une politesse si attraiante, que leur parloir est pour ainsi dire toujours plein depuis le matin jusqu'au soir. Ces pauvres filles font des libéralités de chocolat, de gâteaux, de confitures, & des ouvrages de leurs mains à ceux qui les visitent pour en augmenter le nombre, & les engager à y revenir souvent.

En général les Réligieuses de tous les pays du monde sont douces & polies; mais celles-ci le sont sans contredit plus qu'aucunes de celles que j'ai vûes. Je ne crois pas qu'il me soit arrivé d'entendre dans tout le courant d'une année autant de choses flatteuses & agréables qu'on m'en a dit ce matin: dès qu'elles ont sçu le lieu de ma naissance; elles se sont étendues en louanges sur les grandes qualités du Cardinal Acciaioli, & sur celles des Gentilshommes de sa maison, qu'elles voyoient souvent. La nation Italienne, selon elles l'emporte sur toutes les autres, il n'en est point de plus spirituelle & de plus sage. Toutes leurs expressions paroissent dictées par la modestie, la douceur, l'humilité & la charité; je suis bien décidé à les voir le plus souvent que je pourrai, pendant le séjour

jour que je ferai encore dans cette Ville. Leur conversation enchante, rien dans leur conduite ne donne lieu à former des soupçons à leur désavantage, tout annonce au contraire la vertu la plus pure : je crois que, quand dans le fond elles seroient toutes différentes de ce qu'elles paroissent, (ce qui n'est nullement vraisemblable) & qu'on seroit prévenu d'avance de la coutume qu'elles ont de flatter indistinctement tout le monde, dès qu'on a une fois fait connoissance avec elles, on finiroit toujours par les revoir avec plaisir, & à concevoir beaucoup d'attachement pour leur maison.

Le Roi, ainsi que je l'ai déja dit, leur accorde une somme qui leur fournit de quoi se pourvoir de vivres, de linge & d'habillement : par ce moyen elles se trouvent exemptes des soucis qu'éxigent les soins de se procurer les principaux besoins de la vie : cette vie cependant, même celle que menent des femmes recluses ne sauroit s'écouler d'une maniere bien consolante quand on n'a que le seul nécessaire, & il y manque quelque chose pour la rendre supportable. Ces minces superfluités que les François nomment des *douceurs* si indispensables pour en supporter les peines, sont absolument laissées à leur industrie : & elles se les procurent en partie par le travail de leurs

mains, & en partie par les petits présens qu'elles font, qu'on reconnoit souvent par d'autres libéralités. Ce sont là les moyens par lesquels elles obtiennent ce chocolat qu'elles distribuent avec profusion à leur parloir à ce grand nombre de visitans qui y abondent en tout temps, & ces autres jolies bagatelles, qui adoucissent la dureté naturelle de leur condition. Quelques-unes d'entre elles ont de petites pensions de leurs parens & de leurs amis, & chaque individu partage cordialement avec la communauté, tout ce qui lui est assigné en particulier.

Comme la réputation de cette maison n'a jamais eu aucune atteinte depuis son établissement, (l'on m'assure qu'il n'en est pas tout à fait de même des Couvens Portugais) n'est-il pas étonnant que les peres Portugais n'aient jamais pensé à y placer leurs filles pour y recevoir une éducation convenable? Une fille ainsi placée outre plusieurs avantages auroit celui d'apprendre une langue étrangère qui mérite bien la peine qu'on la sache; rien ne contribue tant à élargir la sphère de nos idées, & à rendre une jeune femme aimable que la connoissance des langues. Cependant, l'on m'assure qu'il y a peu de Portugais, qui se soucient de procurer ce mérite à leurs en-

fans, ou qui le recherchent pour eux mêmes, à l'exception de quelques personnes de la premiere qualité: ils ont d'ailleurs une antipathie singuliere pour la langue Angloise, parce qu'il y a un préjugé dominant chez eux, que tous les Livres composés dans cette langue sont contre la religion: leur Inquisition de son côté a soin d'en empêcher l'entrée crainte d'hérésie; & ce ne fut pas sans dispute, & sans qu'il m'en coûtât de l'argent que j'évitai la confiscation, à la douane, du petit nombre qui se trouvoient dans ma malle.

Ce Couvent Anglois m'a fait naître une idée, que je conserverai long-temps, & que je réaliserai aussitôt qu'il me sera possible. Que je devienne seulement assez riche, je fondrai alors quatre Monasteres à Turin & je les doterai assez richement pour que chacun puisse entretenir vingt Religieuses. Un sera pour des Florentines, un pour des Françoises, un pour des Espagnoles & un pour des Angloises.

Je veux me persuader, que dès que mes Monasteres seront bâtis, dotés, & remplis de sujets convenables, mes compatriotes auront assez de bon sens pour y faire élever leurs petites filles; & par une résidence d'environ deux ans dans chaque Couvent,

toutes les jeunes Piémontoiſes ſeront en état de parler quatre langues, outre la leur, ce qui les rendra les jeunes perſonnes les plus accomplies de l'Europe.

Mais comme je ne ſuis point dans l'intention de faire des Religieuſes de nos jolies filles: je prétends qu'une des Loix fondamentales de mes couvens ſera, qu'aucune des Religieuſes ne ſera ni jeune ni jolie. Il ne ſera vraiſemblablement pas bien difficile de ſe procurer de ces quatre différens pays une vingtaine de ſujets qui ne ſoient pas de la premiere jeuneſſe, ou des femmes veuves pour completer d'abord ce nombre, & pour l'entretenir par la ſuite ſur le même pied; je ne veux pas non plus les aſſujettir à la regle ſévere de ne jamais ſortir de leurs couvens. Elles auront un certain nombre de jours de fête; où il leur ſera permis de ſe promener à pied ou en Voiture avec leurs éleves; & on leur procurera toutes les récréations qui ne ſont pas incompatibles avec la ſainteté de leur état.

Je ne doute pas que cette idée ne vous paroiſſe tout à fait patriotique, & digne d'être réaliſée quelque part. Mais laiſſons-la de côté juſqu'à un temps convenable. Permettez moi de vous faire part de l'hiſ-

toire de Madame Hill (l'Abbesse actuelle du Monastere Anglois) qui mérite réelement d'être sauvée de l'oubli.

Cette Dame prit le voile dans cette maison, parce que je suppose que se trouvant dans les mêmes circonstances que ses sœurs en religion, elle n'eut pas le choix d'un autre état: peu après qu'elle eut fait ses vœux, un de ses parens d'Irlande venant à mourir sans faire de Testament, lui laissa comme à sa plus proche héritiere un bien considérable.

Il parut que l'on ne parviendroit pas sans de grands délais, & sans beaucoup de difficultés à se mettre en possession de cet héritage à moins que l'héritiere ne fût en personne en Irlande pour le réclamer. Madame l'Abbesse, en conséquence, représenta son cas au Patriarche, qui avoit seul le pouvoir de la dispenser de son vœu de clôture, & ce Prélat (qui vraisemblablement n'étoit ni bigot, ni sévere) sur sa simple promesse de revenir dans son Couvent, lui permit de prendre un habit séculier, & de partir. Elle profita de cette liberté, arriva en Irlande, forma sa demande, obtint l'héritage, s'en mit en possession, & se trouva tout d'un coup en état de vivre à l'aise, & même avec magnificence dans sa patrie.

Vous avouerez que dans une pareille situation il faut bien du courage pour résister à la tentation de rester où l'on se trouve, surtout lorsque j'ajouterai qu'elle n'avoit pas encore vingt trois ans accomplis, & qu'elle étoit d'une figure agréable. Cependant si elle fut tentée, elle le fut envain, car elle vendit ses terres le plutôt qu'il lui fut possible, & fidele à ses voeux & à sa promesse, elle se hâta de revenir dans son Couvent avec son argent, qu'elle employa de façon à contribuer libéralement aux aisances & aux commodités de sa communauté chérie.

Cette action est-elle d'une femme! Cette supériorité aux vanites mondaines, & cette fidélité pour un engagement onéreux se sont cependant trouvées habiter une âme femelle! Quel est le moine qui dans de pareilles circonstances se seroit comporté aussi noblement, & auroit repris ses fers, quoique moins pesans, après une aussi heureuse délivrance? Je ne répondrai point par égard pour mon séxe à cette question; je terminerai seulement l'histoire de Madame Hill, en vous apprenant, que ses compagnes, frappées d'admiration ainsi que de reconnoissance, l'élurent immédiatement après supérieure, & n'ont cessé depuis de rendre l'hommage si justement dû à sa constance inébranlable.

LETTRE XXVI.

Capucins Italiens. Poissons singuliers.

Lisbonne 9 Septembre 1760.

Il est inutile de vous dire, que la Couronne de Portugal possède plusieurs Colonies d'outre mer, dont les habitans ne sont pas à beaucoup près tous chrétiens; & qu'on a fait tous les efforts possibles ces deux ou trois derniers siecles, pour les ramener au giron de l'Eglise, en partie par des actes très-condamnables de violence, & en partie par la voie plus honnête des Missionnaires qu'on y a envoyés pour tâcher de les tirer de leur ignorance & de leurs erreurs.

Parmi ces Missionnaires, les Capucins ont passé depuis long-temps pour les convertisseurs les plus zélés, & les plus adroits. Mais comme leur ordre n'a jamais été établi dans ce Royaume, les prédécesseurs du Roi regnant jugerent à propos d'en faire venir un certain nombre des pays où ils se trouvent habitués, surtout de France & d'I-

talie, où il y en a plus qu'on n'en peut employer.

Je m'imagine qu'il ne fut pas bien difficile au premier Monarque de Portugal, qui forma ce projet, de le mettre en exécu[illegible] & d'obtenir du Pape & de leur Gé[illegible] la permiſſion d'importer dans ſon [illegible]yaume tous les Capucins dont il croiroit avoir beſoin. Ce deſſein une fois formé, il en paſſa ſucceſſivement & ſans interruption une grande quantité; & comme ils furent dans la néceſſité d'apprendre le Portugais avant que d'être tranſportés à leurs miſſions reſpectives; ils furent, à leur arrivée, diſtribués dans les différens couvens des Franciſcains; qui ne different pas beaucoup des Capucins, car il n'y a d'autre différence dans leurs inſtituts reſpectifs que celle de conſerver ou de ne point conſerver la barbe.

Cette répartition de Capucins chez des gens qui ſe raſoient le menton, & qui avoient un peu de jalouſie de la réputation de ſainteté que s'étoient acquiſe ces nouveaux débarqués produiſit quelques inconvéniens: pour y obvier le feu Roi prit le parti de fonder deux nouvelles maiſons dans ſa Capitale l'une pour les Capucins François, & l'autre pour les Italiens; afin que les deux

deux ordres puſſent vivre conformément à leurs regles particulieres, qu'ils dépendiſſent uniquement de leurs propres ſupérieurs; & fuſſent dirigés par eux pour l'acquiſition prompte des connoiſſances néceſſaires à leur Miniſtere dans les régi[illegible]gnées.

Dès que j'entendis parler de ces [illegible]ux Couvents & de leurs religieux; je me ſentis ſur le champ animé du déſir de viſiter un nombre de compatriotes raſſemblés en corps: pour y ſatisfaire, j'envoiai hier Baptiſte au pere Gardien des Italiens, pour le prier, pour peu que ma demande ne fût point contraire à leurs uſages, ainſi que je le penſois, de me donner à dîné le jour qui lui conviendroit au réfectoire avec tous ſes moines & de me permettre de paſſer enſuite la journée avec eux.

Il m'accorda ſur le champ ma demande, & le bon Gardien ne voulut pas renvoyer à plus loin qu'aujourd'hui à me ſatisfaire. En conſéquence ce matin, à dix heures je m'y ſuis rendu, après avoir eu ſoin de faire remplir le caiſſon de ma chaiſe de bouteilles de vin de Bordeaux en reconnoiſſance de leur politeſſe. Je me propoſois par ſon moyen de les mettre en belle humeur; je ſavois qu'ils goûtoient rarement de pareille liqueur.

J'ai trouvé le *Gardien* à la porte, prêt à me recevoir; il m'a embrassé très-cordialement, & m'a assuré qu'il étoit charmé de cette agréable visite, (ce sont ses propres termes.) Dans un moment j'ai eû toute la communauté autour de moi, elle consistoit en quinze ou seize moines, tous entre deux âges, sains & gais. J'avoue que j'ai été enchanté de donner la main à un si grand nombre de mes compatriotes, & d'entendre les sons de ma langue maternelle formés par tant de bouches. Ils m'ont conduit directement à l'Eglise, où l'on a eû bientôt dit un *Pater* & un *Ave*; ensuite nous avons visité la maison, depuis la cuisine jusqu'à la bibliotheque.

Le Couvent est situé sur une éminence à cette extrêmité de la Ville qui est la plus éloignée de la mer; la vue n'en est point inférieure à celle qu'on découvre de la maison des Dominicains d'*Almada* de l'autre côté de la riviere.

Les habitations des Capucins en Italie, sont généralement étroites, pauvres, & sans ornémens: mais celle-ci est tout à fait différente, le Roi qui l'a fondée n'a rien épargné pour la rendre agréable aux étrangers auxquels il la destinoit. Leur Eglise est belle, richement décorée, leur dortoir, & leur réfectoire sont spacieux, & élevés,

leurs cellules pourroient très-bien paſſer pour de bonnes chambres, le plafond de leur bibliotheque eſt libéralement partagé de Stuc, & les tablettes de ſculpture, les bois les plus précieux du Bréſil y ont été prodigués ainſi que dans tout le reſte de la maiſon.

Quand aux Livres qui ſe trouvent dans la bibliotheque, il n'y en a pas encore la dixieme partie de ceux qu'elle pourroit contenir. Vous concevez aiſément que la majeure partie de ceux qu'elle renferme ſont de nature à ne pouvoir jamais prétendre à l'honneur d'être admis parmi les ouvrages des philoſophes de notre ſiecle. Quelques Peres Latins, ſimplement reliés font le fondement & le plus de figure dans cette Collection, viennent enſuite pluſieurs théologiens ſcholaſtiques, & pluſieurs Caſuites ſuivis d'un grand nombre d'aſcétiques, il y a auſſi pluſieurs Sermonaires Italiens & Portugais, parmi leſquels *Ségueri* & *Vieyra* tiennent le premier rang. Une petite tablette eſt occupée par des Manuſcripts, conſiſtant principalement en Catéchiſmes, & en Livres de prieres en différens idiômes des Indes & d'Afrique. Avec quelques Grammaires & Dictionnaires aſſez imparfaits, ou plutôt des Nomenclatures de ces idiomes, compilées par les

premiers Missionnaires, & qui y ont été déposés à l'usage de leurs successeurs, pour leur en faciliter ces premiers élémens avant qu'ils partent pour les régions éloignées, où ils sont envoyés après une résidence de peu de mois en Portugal.

Après avoir passé deux heures entieres dans cette bibliotheque; la cloche nous a appellés au réfectoire. Au moment où nous y entrions les moines se sont rangés sur deux files vis à vis les uns des autres, & ont récité d'un ton sonore une longue priere, ceux d'une des files répondant alternativement à ceux de l'autre avec une solemnité & une dévotion fort édifiantes.

Nous nous sommes mis après cette priere à une table qui occupe tout le haut du réfectoire, & a la forme de la lettre Greque Π. On m'a donné la place d'honneur, c'est-à-dire celle du centre, le *Gardien* s'est placé à ma droite, le Vicaire à ma gauche; & les autres moines des deux côtés, à l'exception du plus jeune, qui est monté dans une chaire, & s'est mis à lire un compliment latin composé dans la matinée, à l'honneur de vôtre frere. J'ai été obligé de l'écouter jusqu'au bout; malgré tous les efforts que j'ai fait pour en interrompre le fil; & mes prieres réitérées de vouloir bien me traiter en compatriote &

avec moins de façon. C'eſt ce pendart de Baptiſte, qui a fourni à l'orateur ſon ſujet; je m'en ſuis douté dès l'inſtant que je me ſuis apperçu qu'il écoutoit à la porte, riant de tout ſon cœur de ma confuſion & de mon décontenancement; je l'en ai puni en lui donnant un bon coup ſur l'épaule à mon retour au Logis, où je l'ai entendu s'applaudir en préſence de Kelly de ſon heureuſe invention.

Le *Gardien* ayant diſpenſé du ſilence en ma faveur, nous nous ſommes tous mis à l'ouvrage avec grand appétit; & quoique je me fuſſe clairement expliqué par mon meſſage d'hier ſur le repas auquel je m'attendois, le pere Cuiſinier a jugé à propos pour cette fois de s'écarter de ſa méthode journaliere, & nous a ſervi autant de ragouts Italiens & Portugais qu'il lui a été poſſible. Nous avons été extrêmement gais pendant tout le diné; les plaiſanteries tant bonnes que mauvaiſes ont été continuelles, & la bouteille a circulé avec autant de promptitude que ſi le *Gardien* & le *Vicaire* euſſent été en Aſie. Ils m'ont même obligé à leur chanter une chanſon dans une langue dont aucun d'eux n'entendoit un ſeul mot. Nous ſommes demeurés à table une heure de plus que ces peres n'y auroient

été sans moi, & le repas s'est terminé par une seconde priere latine.

Cette grande affaire étant terminée, ils m'ont conduit au jardin, qui a près d'un demi mille de circonférence, parfaitement bien entretenu, & rempli des fruits les plus exquis. Il est situé sur un terrain en pente: du côté le plus élevé se trouve un étang assez spacieux, habité par une espece de poissons que l'on ne rencontre nulle part que chez eux, à ce qu'ils prétendent. Ce poisson, autant que j'ai pu le voir, a environ deux palmes de longueur, & la moitié de largeur, avec une excrescence assez considérable; il n'est point bon à manger comme les autres: mais ce que vous apprendrez avec étonnement, c'est qu'il est si gai de son naturel qu'on ne sauroit le concevoir. *Poissons, poissons?* a crié le Gardien, *venez dîner, venez, venez.* Ces animaux, ont commencé à se montrer, ont sauté & se sont démenés dans l'eau, se saisissant des morceaux de pain qu'on leur a jetés & ont ensuite été se cacher. Cette scene m'a fait le plus grand plaisir. J'ai proposé que quelqu'un de la Compagnie leur fit un sermon, ne doutant pas qu'ils ne reparussent, & n'imitassent l'exemple de ceux de la mer Adriatique en certaine oc-

…sion. Les Peres ont saisi la plaisanterie, ont souri, & ont paru étonnés de ce que je n'avois pas oublié pendant ma longue absence de ma patrie, mes jolis contes Italiens.

Après cela nous avons joué aux boules sous des treilles de raisins, sans cesser pour cela de causer. Ce qui m'a fait le plus de plaisir a été la traduction d'un des Chants de la *Jérusalem délivrée* en idiome génois, qu'un des peres a lu à la compagnie. Il nous a dit que cette traduction étoit une production de sa premiere jeunesse, elle m'a parue excellente dans son genre. Tous ces Capucins sont sujets de la République de Gênes: au commencement de cet établissement il étoit composé de moines tirés indistinctement des différentes Provinces d'Italie; ce mélange eut des inconvéniens, & on jugea à propos peu après d'y remédier.

Vers le soir, j'ai pris congé en faisant à ces peres mille remercimens de leur politesse, & de leur bon traitement, j'ai été suivant m'a coutume au Café, & de là chez moi où j'ai écrit cette lettre: à présent je n'ai autre chose à vous dire, sinon que demain j'entreprendrai le Voyage de *Mafra*, de *Cintra* & de quelques autres endroits du voisinage.

LETTRE XXVII.

Courte excursion. Mauvais logemens. Actions de grace à l'Aurore.

Cintra 11 *Septembre* 1760.

Ceux qui ne se sont jamais éloignés de vingt milles de chez eux, s'imaginent ordinairement que rien n'est si agréable que les Voyages : je voudrois que ceux qui pensent ainsi voyageassent en Portugal ; s'ils ne changeoient pas de sentiment après avoir fait cet essai je me soumettrois à manger des chardons & des épines.

J'ai quitté Lisbonne depuis deux jours : parce que je me suis laissé entrainer par l'envie que j'avois de voir *Mafra* & *Cintra* : je paie cherement ma folie, car j'ai souffert plus de misere pendant ces deux jours, que jamais aucun mortel n'en a enduré pendant deux siecles. L'expression vous paroîtra singuliere ; mais vous savez que les souffrances portent à éxagérer.

La rélation déplorable des fatigues & des tourmens que j'ai essuiés pendant ces deux jours vous parviendra par le moyen de

cette lettre, que je vous écris d'une chambre à rez de chaussée, faisant partie d'une maison à moitié détruite, connue dans ce pays pour une hôtellerie, & qui ne passeroit par tout ailleurs que pour un rendez-vous de sorciers.

Les meubles de cet apartement consistent en trois Machines, la premiere est un morceau de sapin grossierement creusé, qui au moyen de trois bâtons tortus a obtenu le nom de chaise, la seconde est une vieille table branlante, unie comme une rape, & la troisieme un morceau de toile sale & grossiere, étendue sur le plancher poudreux, composé de briques cassées, qui est le meilleur lit que puisse fournir l'hôtellerie, ô malheureux os qui avez si fréquemment craqués cette nuit sur cette couche pierreuse de Mafra! comment vous empêcherais-je dans un moment, de vous briser lorsque vous serez étendu sur ces briques inégales, où la fatigue me force de me coucher!

Mais permettez que je commence ma triste Chronique depuis hier matin, & que je la conduise par ordre jusqu'à la lamentable soirée d'aujourd'hui, & tandis que je prends une prise de tabac pour animer ma narration, prenez vous même quelques cordiaux pour que le courage ne vous manque pas pendant que vous la lirez.

Ainsi donc, hier matin, un peu avant sept heures, je me mis dans ma chaise, suivi du vieux Kelly à cheval & je partis pour *Mafra*: mais mes Mules s'acheminerent si gravement & si magistralement qu'il étoit plus de midi lorsque nous arrivâmes à un Village nommé *Cabera*, éloigné d'environ dix milles de Lisbonne.

Nous nous arrétâmes devant l'hôtellerie de *Cabera* dans le dessein de dîner supposé qu'il y eut de quoi (44). Un petit drôle

(44) Il éxiste un proverbe bien vrai, c'est que les voyageurs ont besoin d'un grand fonds d'argent & de patience; mais ces deux choses sont particuliérement nécessaires à ceux qui voyagent en Portugal & en Castille. Ordinairement on entre dans les hôtelleries par l'écurie. On vous mene dans une chambre où vous trouvez les quatre murs, quelque-fois un bois de lit. Pour chandelle on allume une petite bougie qui donne à peine assez de lumiere pour voir ce qu'on mange, & pour que la fumée de cette bougie ne vous empoisonne pas, on vous apporte, si vous le souhaitez, un brasier de noyaux d'olives. Pour l'ordinaire on n'entre dans aucun logis pour dîner. On s'arrête en pleine Campagne à l'ombre de quelqu'arbre, ou au bord d'un ruisseau, & l'on mange ce qu'on a eu soin de porter. A quelque heure que l'on arrive dans une aubérge, on n'y trouve jamais rien de prêt; l'hôte ne vous donne que le couvert & le lit; pour tout le reste, il faut l'envoyer chercher. Les lits ne sont pas fort ragoutans, quelques matelats, une paillasse, ou tout au plus une couverture de Coton; à la Campagne, il faut passer la nuit sur le carreau, ou bien sur quelques bottes de paille qu'on doit avoir soin de faire

vint à nous d'un air gracieux & nous conduisit dans une chambre, qui auroit fort bien secouer pour en chasser la vermine. Les hotes sont pour la plupart des misérables qui n'ont ni bien ni honneur, qui friponnent les passagers tant qu'ils peuvent, & tout ce qu'ils attrapent est de bonne prise. A la vérité il y a quelques bonnes auberges dans les grandes villes telles que Lisbonne, Séville, Madrid, Cadix, mais ce sont des Français ou d'autres étrangers qui les tiennent. Comme ce pays n'est pas à beaucoup près aussi peuplé qu'il pourroit l'être, on fait quelques fois cinq ou six lieues sans trouver d'hôtelleries pour se rafraichir, & souvent une journée entiere sans rencontrer autre chose qu'une seule *Posada*. Quand un Espagnol ou un Portugais voyage, il a toujours sa provision avec lui, & c'est la maniere la plus sure pour ne pas mourir de faim en chemin.

Une autre chose à laquelle il faut que les voyageurs prennent garde est la douanne, l'Espagne & le Portugal sont divisés en plusieurs Provinces qui forment pour ainsi dire un petit état à part; chaque fois que l'on passe de l'une à l'autre, il faut avoir des démêlés continuels avec les douanniers, consigner entre leurs mains ce que l'on porte, & payer les droits qu'ils éxigent à volonté. Cette dépense va fort loin, tant parce quelle revient souvent, que par l'avarice des douanniers qui confisquent tout l'équipage d'un étranger pour la moindre misere contre les ordonnances, fût-on muni d'un passeport du Roi. Il y a même quelques Provinces, où l'on ne permet pas de porter au delà d'une certaine somme d'argent hors les frontieres, il faut donc prendre des lettres de change, & il y a toujours à perdre sur le change: mais surtout malheur à l'imprudent honnête homme, dans la valise duquel ces commis affamés trouveroient quelques livres suspects au Saint Office.

bien pu loger un Bohémien ou un juif, si elle n'avoit pas eu trop de clarté, la lumiere y entrant par les fentes du plafond ou du toit, & si elle n'avoit pas été un peu plus mal pavée que le grand chemin.

Je m'imaginois d'abord que le petit homme gracieux s'étoit trompé, & qu'il nous avoit pris Kelly & moi pour les mules, & les mules pour nous, je sortis pour voir où on les avoit placées; & je trouvai qu'on les avoit réelement mises dans un appartement beaucoup plus grand & plus propre que le nôtre, je ne jugeai pourtant pas à propos d'en changer, parce que si le nôtre avoit un toit percé, le leur n'en avoit point du tout.

Nous n'aurions rien eu qu'on pût manger, ni rien qu'on pût boire, si Kelly n'avoit engagé sa femme, à tout événement, à mettre quelque chose de meilleur que de la paille dans le Caisson de la chaise: en conséquence la bonne femme y glissa un pâté de pigeons, un dinde rôti, & une langue de Barbarie, qu'elle accompagna d'une demie douzaines de bouteilles d'excellent vin. Au moyen de ces provisions nous fimes échouer le projet de l'hôte de *Cabeza*, qui avoit compté nous empoisonner avec son lard rence & une volaille que mon Négre trouva tout aussi tendre que la queue d'un vieux crocodile. Les malheu-

reux ! méfiez-vous des gens d'un abord gracieux qui fourient toujours !

A la nuit nous arrivâmes à *Mafra* éloigné d'environ huit mille de *Cabeza*. Tout le pays depuis Lisbonne jusqu'à *Mafra* (à l'exception de très-peu d'endroits) peut fort bien disputer de ftérilité avec tous les deserts de la Nubie.

Le foupé que l'on nous y fervit ne le cédoit en rien au diné de *Cabeza* : heureufement notre dinde n'avoit encore perdu qu'une aile & une cuiffe, & il nous reftoit les deux tiers de notre pâté.

Mais lorfqu'il fut temps de fe coucher, qui pourroit exprimer ce que j'eus à fouffrir ! on me conduifit dans une chambre, dont le toit étoit ouvert d'efpace en efpace. Dans cette chambre fe trouvoit un lit, lequel quoique moins vafte que l'Amérique, étoit cependant peuplé de plufieurs nations fauvages répandues fur toute fa furface toutes noires, & toutes auffi agiles qu'aucun Indien.

Je vous laiffe à penfer s'il me fut poffible de fermer les yeux un feul moment pendant toute la nuit au milieu de cette multitude d'ennemis ! Lucide Aurore ! Je te rends d'humbles graces de ton apparition matinale qui m'a tiré de cette déplorable

couche. Je reconnoitrai par la suite que le peu de chair & de sang qui j'ai sauvés de cette horrible mêlée sont un de tes présens; je te dois encore l'appétit qui me permit de manger la moitié d'un mêlon à mon déjeuné.

Après ce repas, je visitai le Couvent Royal, dont je vous ferai demain la description, si je peux me relever vivant de dessus ce morceau de toile où je vais me coucher par l'impossibilité où je me trouve de demeurer assis.

LETTRE XXVIII.

Promontoire de la Lune; Ouvertures, ouvertures, encore ouvertures. Singulière promenade du soir. Joyeux Diné. Argent glissé à une Marie Magdeleine pour une très-bonne raison.

Cintra 12 Septembre 1760.

J'AI eu le bonheur, & la prévoyance de m'être assuré d'un bon lit, j'ai d'ailleurs passé ma journée si agréablement, que la

toile fêle, & les briques inégales sont déjà oubliées. Ainsi va le monde. Il y regne une vicissitude continuelle le mal succede au bien, & le bien au mal.

L'ordre naturel des choses semble éxiger une description du Monastere Royal: mais ce que j'ai vu dans la journée m'occupe davantage, & l'impatience que j'ai de vous communiquer une partie du plaisir que j'ai eu, me fait transgresser sans hésiter les loix de fidele historien.

J'ai quitté ce matin de bonne heure cette place, suivi de mon fidele *Kelly*. Laissant les mules & le cheval à l'hôtellerie, chacun de nous est monté sur un âne; & nous avons grimpé de cette maniere une montagne haute & escarpée pour aller voir une maison de Hiéronymites qui est située à son sommet.

Ce Couvent pouvoit contenir ci-devant environ une douzaine d'habitans; à présent il n'en a que cinq ou six parce qu'une partie de cette habitation a été détruite par le tremblement de terre. Ce qui en est resté consiste en cinq ou six chambres, soutenuës par un portique, qui entoure une Cour. Cette Cour est pavée en échiquier avec des carreaux de fayance bleu, & blanc, & disposée de maniere à ramasser

toute l'eau de pluie, qui se conserve dans une Citerne au dessous. Les murs du portique sont pareillement incrustés de carreaux de ces deux couleurs.

On a une vue fort étendue des fenêtres de cette maison; le sommet de la montagne sur laquelle elle est située étant plus élevé d'un mille que le niveau de la mer. Les yeux se promenent librement sur une immense étendue de pays, dont il n'y en a que trop de stérile.

Les parties du milieu de la montagne, paroissent composées d'une innombrable quantité de rochers brisés, dont quelques-uns sont aussi gros que des maisons. Parmi ces rochers d'espace en espace les Peres ont cultivé plusieurs petits morceaux de terre, qui fournissent à leur petite communauté tous les légumes & tous les herbages qu'elle consomme: c'est dommage qu'aucun arbre fruitier n'y puisse croitre à cause de l'âpreté de l'air, & des brouillards froids, de sorte qu'on est obligé de tirer journellement de *Cintra* les fruits, ainsi que les autres provisions dont on y fait usage, qui y sont transportés sur le dos des ânes que le Couvent entretient pour cet effet. Outre les herbages & les légumes. On y cultive encore du bled de Turquie, dont

dont on fait des gâteaux de très-bon goût pour les moines & ceux qui les visitent ; le surplus sert à engraisser la Volaille.

Il n'y à d'autre chemin pour parvenir au haut de la montagne que le sentier par lequel nous nous y sommes rendus, l'autre côté est un rocher inaccessible aux chevres même.

Comme l'Eglise & le Couvent avoient été dans l'origine très-solidement bâtis, le tremblement de terre ne fût pas assez fort pour les abattre entiérement quoique les secousses en fussent aussi violentes ici, qu'en aucun autre partie du Royaume ; aucun des moines ne périt ; quoique toute la montagne fût horriblement ébranlée. L'Eglise se trouve placée au même endroit où étoit auparavant un Temple Romain consacré à la Lune, le nom de *Promontoire de la Lune* en est resté à cette montagne ; cet échantillon d'érudition me fut communiqué, par un des Moines (45).

Nous sommes restés environ deux heures dans cette maison ; nous sommes descendus ensuite la montagne à pied, le Negre chassant nos ânes devant nous. Environ au milieu de la descente, j'ai loué un second guide, pour nous conduire à une autre mon-

(45) Voyez la Note 24. page 110.

tagne éloignée de près de deux lieues de celle-ci. Il nous a fait passer à travers un pays où l'on ne découvre aucune route il est presque entiérement couvert de morceaux détachés de rochers, dont une partie n'est que bruyeres, & le reste terrain sablonneux. Nous avons pourtant rencontré d'espace en espace quantité de sapins & de liéges mêlés d'un petit nombre de chênes & d'autres plantes, qui contribuent à former plusieurs points de vue très-champêtres.

L'endroit où nous allions, est situé au sommet d'une autre montagne non moins élevée que le prétendu Promontoire de la Lune, que les Portugais nomment *Cabo de Roca*, & les Anglois le *Roc de Lisbonne*. Vous vous rappellez, j'espere, ce *Roc* & le plaisir que j'eus lorsque je le vis pour la premiere fois: c'étoit le *Couvent de Liége* qui se trouve à sa cime que je voulois visiter; nous n'y sommes parvenus, qu'avec peine, parce qu'il nous a fallu suivre un sentier détourné très-raboteux & escarpé, entouré de précipices, qui demandoient toute notre attention & celle de nos ânes pour nous empêcher d'y tomber.

Le *Couvent de Liége* n'est proprement qu'un hermitage; & il n'y a qu'un seul sentier qui y conduise sous une espece d'arcade taillée irréguliérement par les mains de

la nature au travers d'un rocher. Cette arcade est à environ deux cent pas au dessous de l'hermitage, toutes les autres parties qui avoisinent ce sommet sont absolument destituées de tout sentier, & on ne sauroit y grimper.

Nous avons laissé près de cette arcade nos ânes sous la garde de notre guide, & avons monté à pied le reste de la montagne. Ici, ô vous Chastes sœurs! J'invoque votre assistance. Aidez moi à décrire d'une maniere convenable la situation la plus singuliere, la plus champêtre, la plus sauvage, & la plus agreste que j'aie jamais vue.

Les hermites nous avoient apperçu de loin; ils étoient prêts à nous recevoir. Nous les avons salués, nous nous sommes donné la main, & avons parus aussi familiers que si nous avions été intimes amis depuis bien du temps. Le supérieur nous a demandé si nous avions diné: lui ayant répondu que non, il a ordonné à un de ses moines de nous préparer quelque chose le plus vîte qu'il pourroit. Ensuite il nous a mené visiter l'habitation, qui commence par une Cour plate & irréguliere qui a environ quarante verges en quarré.

Vis à vis de la Cour est un rocher énorme percé de différentes manieres; & ces différens trous, cavernes, ou ouvertures

forment l'hermitage. L'Eglise est un trou, la Sacristie un trou, le confessional un trou, la cuisine un trou, le dortoir un trou, chaque Cellule un trou, les portes & les fenêtres de tous ces trous, ne sont eux mêmes qu'autant de trous: mais ceux qui forment les portes des Cellules sont si étroits, que si un de ceux qui l'habitent y devenoit hydropique, il ne pourroit plus en sortir: les Cellules sont elles mêmes si petites, qu'un moine d'une taille un peu avantageuse ne sauroit étendre ses jambes dans son lit. Cependant ils y couchent sur des paillasses après avoir pris soin de fermer, ce qu'ils appellent assez improprement leurs portes & leurs fenêtres avec de petites planches.

Il n'y a pas un seul de ces trous qu'on puisse dire être spacieux. Le plus grand est celui qu'ils nomment *Cuisine*. Un cuisinier François seroit scandalisé d'entendre prostituer un mot si respectable; mais les moines ne sont pas si scrupuleux. La fumée de cette Cuisine s'évapore par un trou cylindrique placé au dessus de la cheminée.

Réelement, il faut que mere Nature fût en gaieté, lorsqu'elle se mit dans la tête de former un lieu si singulier. Vous ne sauriez concevoir le peu de secours qu'elle a emprunté de l'art pour le rendre propre

à loger ses habitans. Le tremblement de terre l'a furieusement secoué; & même, à ce qu'on m'a assuré, avec violence: ses efforts ont cependant été vains; & je ne m'en étonne point. La démolition de l'hermitage ne sauroit s'effectuer que par la chûte de la montagne.

Ce qui ajoute à la singularité de cette production de la nature; c'est que chaque partie de l'édifice est couverte de liége, les murs, les planchers, & tout le reste. C'est par cette raison que les matelots Anglois le nomment *le Couvent de Liége.* Ce Liége prévient les mauvais effets de l'humidité, qui auroit sans cela de tristes conséquences, les murs se trouvant par intervalle tapissés d'une mousse déliée, & l'eau distillant à petites gouttes au travers des pôres du rocher.

De l'hermitage on descend par une rangée de degrés irréguliers jusqu'à une piece d'eau, & aux différens jardins. Assez près de cette eau est un autre trou, dans lequel l'un de leurs prédécesseurs a eu la patience de passer les vingt dernieres années de sa vie, sans jamais le quitter. Du moins c'est ce que l'on apprend d'une inscription placée au dessus de ce trou; absurdement étayée du témoignage des moines mêmes, qui sont tous plus modernes de deux siecles

que l'inscription, je souhaiterois fort qu'elle disparût pour leur propre intérêt, l'hermitage n'a pas besoin de cette fausseté pour engager à le visiter. Aucun être vivant n'a jamais pu habiter ce trou pour plusieurs raisons qu'il est inutile de détailler.

J'ai dit qu'il y avoit une piece d'eau sur cette éminence, qui fertilise plusieurs morceaux de terre. Les moines sont tous jardiniers, & ont plusieurs especes de végétaux en grande abondance, mais point de fruits. Ils nomment en badinant ce nombre de marches qu'ils descendent pour se rendre à cette piece d'eau leur *promenade du soir*; & si l'on fait abstraction de la fatigue qu'on éprouve en descendant par cette route raboteuse, c'est réelement une promenade agréable, ombragée de plusieurs arbres, & de nombre d'Arbustes.

Après avoir entiérement visité l'hermitage nous avons été dîner. Au milieu de ce trou décoré du titre de Réfectoire, se trouve une pierre, qui sert de table toutes les fois que la pluie oblige les moines à se mettre à couvert pour manger; mais comme il faisoit très-beau aujourd'hui, nous avons préféré de dîner dans la cour. Ce jour étant un jour maigre on nous a servi un grand plat de morue, très-bien assaisonnée à la maniere du pays avec de l'ail & du

pimens, une copieuse salade, du fromage Hollandois, des poires, des pommes, des raisins, & des figues dix fois plus que nous n'en aurions pû manger, de bon pain & d'excellent vin. Pendant le repas les hermites n'ont cessé de s'entretenir gaiement avec nous; ils nous ont parlé des différens Anglois, & des Dames de cette nation qui leur avoient rendu visites, nous versant très-fréquemment à boire. Le vin nous invitant à en faire usage, nous avons bu à la santé des Dames Angloises.

Ces hermites sont Franciscains, par conséquent il leur est défendu de toucher de l'argent; mais ils ont un Tableau représentant *Marie Magdelaine* placé au dessus d'une espece d'autel dans l'Eglise; & on glisse adroitement une piece d'argent dans le tronc de cette sainte: il seroit impossible, sans ce secours, à cette communauté de régaler le grand nombre de gens qui leur rendent visite, & de donner à manger à cette multitude de pauvres qui s'y rendent partie par dévotion, & partie pour se procurer un repas. Ils permettent aux Dames lorsqu'elles sont accompagnées de Messieurs de visiter l'hermitage, mais point quand elles sont seules; & quand aux femmes du commun on ne leur permet point d'avancer plus loin

que l'arcade sus-mentionnée. Si ce n'est aux grandes solemnités.

Nous avons pris congé de ces peres environ une heure après diné, & avons été rejoindre nos ânes qui avoient eu tout le temps de brouter les chardons des environs, tandis que le Negre & notre guide se régalerent joyeusement de harangs, de fromage & de fruits qu'un pere avoit pris la peine de leur porter, & qu'il avoit accompagné d'une quantité raisonnable de pain & de vin.

A présent je peux assurer avec vérité que j'ai vu la solitude la plus extraordinaire qui ait jamais été habitée par des mortels: parmi l'assemblage le plus charmant de pierres, de rochers, d'arbres & d'arbustes que l'on puisse s'imaginer, on découvre une vue très-étendue, & très-surprenante; puisque l'on apperçoit une partie considérable de l'Océan avec nombre de châteaux & d'habitations à l'embouchure du Tage, les toits du Monastere Royal de *Mafra*, plusieurs villages & hameaux, ainsi que nombre de chaumieres isolées le long d'une chaîne de montagnes inégales, dont quelques unes sont entierement pierreuses & stériles; quelques autres ombragées de chênes, de sapins, & de liéges. Il y en a qui sont couvertes de vignes, d'oliviers, de

de citronniers & d'orangers; outre quantité d'autres plantes de toute espece.

LETTRE XXIX.

Grand nombre de gens occupées dans une vaste maison. Excellence de la figure circulaire. Galanterie d'un Roi dévot.

Lisbonne 13 Septembre 1760. avant midi.

Me voici de retour, prêt à vous faire la description de *Mafra* & de *Cintra*.

Mafra est un village si peu considérable, que son nom auroit à peine trouvé place dans une Carte du Portugal, si l'Edifice immense que le Roi Jean V. pere de S. M. actuellement régnante, a fait bâtir à une portée de mousquet de ce village, ne le rendoit remarquable.

Cet édifice, qui est parfaitement quadrangulaire consiste en une Eglise, en deux appartemens Royaux, & en un Couvent. L'Eglise & les appartemens en prennent une moitié, & le Couvent prend l'autre.

L'Eglise est placée au milieu de la facade principale du côté du village, & est assez

spacieuse pour pouvoir contenir plus de mille personnes, sans y comprendre le chœur. Mais elle est si sombre, que l'on ne sauroit découvrir du premier coup d'œil toutes les belles choses qu'elle renferme, cela fait de la peine; car l'on n'a épargné ni l'or, ni l'argent, ni le bronze, ni les marbres les plus rares, ni même les pierres précieuses pour en faire un objet d'admiration & de surprise.

Il s'y trouve plusieurs autels, très-riches. Le principal est orné d'une statue, & de quantité de grands Candelabres d'argent massif; ainsi que de tant d'autres ornemens d'un si grand prix, qu'il coûte (à ce qu'on assure) un demi million de Crusades (45); ce que je n'ai pas de peine à croire.

Il y a aussi six orgues, trois de chaque côté; dont il n'y a encore aucun d'achevé, lorsqu'ils le seront il sera assez curieux de les entendre toucher. L'on prétend qu'ils produiront un effet très-agréable; je n'en suis pourtant pas bien sûr, je redoute la confusion. L'Eglise ne me paroit pas assez vaste pour pouvoir supporter cet assemblage de sons. Je peux cependant me tromper.

L'un des deux appartemens Royaux, ce-

(46) Crusade, Monnoie de Portugal valant environ 47 sols.

lui qui est à gauche en entrant dans l'Eglise, s'appelle *Appartement de la Reine*, & celui à droite *Appartement du Roi*. Ils sont tous deux assez vastes pour pouvoir loger commodément leurs Majestés, & les gens de leur suite. Chacun de ces appartemens consiste en une longue enfilade de chambres, de cabinets & de salles, & ils se communiquent par le moyen du passage qui traverse une partie de l'Eglise. J'ignore comment ils sont meublés; parce qu'on les démeuble dès que leurs Majestés les quittent. Les deux escaliers principaux qui conduisent aux appartemens sont bien éclairés, suffisamment larges, & très doux.

Chacun des coins de cette facade principale soutient un dôme qui a un peu la forme d'un pavillon. Ces pavillons vûs à une distance convenable produisent un bel effet, & contrastent étonnamment bien avec le dôme du milieu, & les quatre clochers de l'Eglise.

L'ensemble de cette facade principale est réellement aussi élégante qu'on peut le désirer. La porte du milieu a de chaque côté une colonne isolée d'une sorte de granit trouvé quelque part dans ce pays, qui est très peu inférieur à celui d'Egypte. Chaque colonne est d'une seule pièce, & elles ont chacune trois brasses de circonférence.

A chaque côté de cette porte est un portique supporté par d'autres belles Colonnes, & orné de nombre de statues gigantesques, sorties des mains de sculpteurs célebres d'Italie. Les niches m'ont parues cependant trop petites pour ces statues, ou les statues trop grandes pour les niches.

Mais ce qui m'a le plus frappé de ce côté de l'Edifice c'est l'Escalier, qui conduit à l'Eglise, cet escalier prend la meilleure partie de l'espace qui est entre l'édifice & le village, ses larges marches semi-circulaires lui donnent un aspect si magnifique, que je doute que nous ayons en Italie quelque chose dans ce genre qui puisse lui être comparé.

Les toits des appartemens & de l'Eglise, à l'exception du pavillon, du Dôme, & des clochers, forment une espece de terrasse d'où l'on a une vue très étendue. Les clochers renferment cent soixante cloches de différentes grandeurs, qui forment plusieurs carillons que l'on fait mouvoir par le moyen de quantité de machines renfermées dans deux tours au dessous. Il est impossible de donner une idée bien nette de ces machines, sans les accompagner de desseins. Il suffira de vous dire qu'elles ont couté près de deux millions de crusades. Ce sont réelement les deux objets de

cet édifice qui méritent le plus d'être remarqués ; & je crois que tout l'art des pendulistes a été épuisé sur les carillons renfermés dans ces deux tours. Quelle quantité de rouages, de pivots, de verges, & de ressorts les uns de cuivre, & les autres d'acier! Qui oseroit en entreprendre la description? Qu'il a fallu se creuser la tête, & faire de réflexions avant que de les finir: cependant l'on a prodigué l'argent, & l'art pour ne produire autre chose qu'une musique de cloches; qui lorsqu'elle dure plus de trois minutes ne sauroit manquer d'ennuyer.

Parmi, plusieurs choses dignes d'attention, on y voit deux Cours entourées des plus beaux portiques que j'aie encore vûs; ils sont préférables à ceux de la *Procuratie nove* à Vénise. Ces portiques supportent plusieurs appartemens qui servent à loger les premiers officiers de leurs Majestés lorsqu'elles s'y trouvent. Ces appartemens ainsi que ceux du Roi & de la Reine, communiquent avec la partie de l'édifice occupée par les moines.

Cette partie consiste en trois Dortoirs, en un réfectoire, une Infirmerie, une cuisine, une Bibliotheque, & quelques dépendances.

L'un des trois Dortoirs a, je crois, envi-

en trois cents pas ordinaires de longueur, & il est assez large pour que dix hommes de front s'y promenent à l'aise. On m'a dit que les Cellules qui étoient sur les côtés des trois Dortoirs alloient à six cents; elles ne sont ni étroites, ni basses comme le sont celles des autres Couvents de Franciscains, au contraire elles sont spacieuses & élevées, & ressemblent plutôt à des appartemens plus dignes d'être occupés par les Prélats les plus distingués que par de simples moines. Il y a moins de peres dans ce Couvent que de Cellules. Leur nombre n'est que de trois cents, & celui des freres ne va qu'à cent cinquante.

L'ameublement de chaque Cellule (j'entends celle des peres) consiste en un lit étroit, découvert, (pas bien tendre) une table, quelques chaises, une tablette pour des Livres, & un d'autres petits meubles de peu de valeur. Celles des freres n'ont point de tablettes, la meilleure partie ne sachant pas lire.

Quand au réfectoire, rien n'est plus magnifique. La table qui occupe partie de sa longueur peut contenir plus de cent cinquante personnes de chaque côté; vous pourrez par là juger de sa grandeur; cependant il y a encore assez de place à chacun des bouts pour admettre une seconde table, à

lesquelles le Roi dîne quelquefois avec quelques grands Seigneurs qu'il invite.

Comme j'entrai dans ce réfectoire un moment avant le diné des moines, la nappe étoit mise ; & je ne pus m'empêcher d'observer que les pots qu'on sert pour deux moines contiennent environ deux bouteilles de vin. Tous ces pots sont pareils, & tous de terre blanche, marqués aux armes du Roi ; outre ces pots il y avoit des assiettes de bois de Brésil, une de deux en deux, sur laquelle étoient six figues, deux grappes de raisin, & deux Citrons. Quand au reste de leur diné (que je n'ai point vu) il consiste en trois bons plats, gras ou maigres suivant le temps où l'on se trouve. Chaque moine a un pain de pur froment pesant près d'une livre, s'il ne suffit pas ils peuvent en demander davantage.

Tandis que les trois cents Peres dinent, les cent cinquante freres se tiennent debout derriere eux dans le plus grand respect. C'est le Roi qui s'est chargé de leur fournir cette nourriture, qui leur donne ces teints gais & vermeils. Je n'ai jamais vu de figures aussi gracieuses même dans les tableaux de *Paul Véronese* (47) qui pa-

(47) Paul Véronese né en 1530 fut un des plus grands peintres de l'Ecole Vénitienne. Le Guide disoit que [illegible]

foit s'être étudié à peindre des bénédictines.

On assure que l'entretien d'une Maison si considérable revient au Roi à deux cens mille Crusades par an. Ce qui ne me paroît point exagéré, car en comptant sur le pied de trente deux bonnes demi pour chaque bouche, on en trouvera plus de quatorze mille occupées deux fois par jour pendant toute l'année. A quoi il faut encore ajouter ce qu'il en coûte pour leur déjeuné en chocolat, leurs vêtemens, leur bois, la grande consommation qui se fait en cire pour l'Eglise & les Cellules; la dépense en chandelles & en huile pour

avoit à choisir parmi les peintres il desireroit être Paul Véronese; que dans les autres on reconnoissoit l'art, au lieu que dans les ouvrages de Paul la nature se montroit dans toute sa vérité. Il étoit surtout recommandable par ses grandes ordonnances, par la majesté de ses compositions & le choix de ses sujets; il donnoit à ses têtes autant de grace que de noblesse, les mouvemens de ses figures étoient doux & leurs expressions naturelles. Ses ouvrages sont remarquables par la fraicheur & la beauté du coloris. On lui reproche d'avoir quelquefois négligé le Costume. Il eut pour disciples ses deux fils qui ont marché dignement sur ses traces. Les noces de Cana qu'on voit dans le Refectoire de St. Georges Majeur du palais de St. Marc à Venise, sont un des plus beaux morceaux qui soient au monde. Ce grand peintre mourut à Venise en 1588 agé de 56 ans.

les lampes dans les Dortoirs & la Cuisine, outre plusieurs autres articles trop longs à détailler (48). Ce qui coûte le moins est leur Infirmerie; mais il est bon d'observer que lorsqu'un de ces Religieux commence à vieillir ou à devenir Valétudinaire, on l'envoie dans une autre Maison, & on lui en substitue un jeune, & robuste. Je n'ai vu ni leur infirmerie, ni leur cuisine.

Leur Bibliotheque remplit une très-vaste

(48) Nous ne pouvons nous empêcher de rappeller ici au Lecteur une réflexion bien sage du Philosophe de Ferney. Il y a tel couvent au monde, dit-il quelque part, qui jouit de 200000 livres de rente; la raison démontre que si l'on partageoit ces 200000 livres de rente à 400 bons officiers que l'on marieroit, il y auroit 400 citoyens utiles de récompensés, 400 filles pourvues, & 3000 sujets, au moins, de plus dans l'Etat au bout de 10 ans, au lieu de 50 fainéants inutiles à tous égards. Ajoutez encore que ces 50 fainéants rendus à la société, se marieroient, cultiveroient les arts, & peupleroient le Royaume. Voilà ce que tout le monde desire depuis le laboureur jusqu'au Ministre; il n'y a que le fanatisme seul qui s'y oppose; mais le bon sens & la raison, armés du pouvoir, ne doivent-ils pas écraser pour jamais la tête de ce monstre, aussi méprisable que cruel, qui déchire également la Religion & la Société.

Nous ajouterons à cela, que la politique de la plupart des puissances de l'Europe commence enfin à s'éclairer, & nous assurons, d'après mille honnêtes gens, qu'on verra avec le plus grand plaisir l'anéantissement successif de ces familles immenses qui consomment sans rien produire, & qui sont moins propres à soutenir un état qu'à le dévorer.

ſalle, & une aſſez grande chambre. La ſalle ne contient à ce qu'on m'a aſſuré guere moins de ſoixante & dix mille volumes, & la chambre environ dix mille, parmi ſe trouvent tous les livres Portugais qu'on a pu ramaſſer. Je jettai les yeux ſur la liſte de ceux que contenoit une longue tablette d'in-quarto, à main droite en entrant, & je vis que c'étoient des Livres de Généalogie. Si les Auteurs de ces in-quarto ſe ſont piqués de véracité; aucune nation ne connoît mieux ſes ancêtres que celle-ci. A peine y a-t-il une ſeule famille un peu conſidérable dans le Royaume, qui ne puiſſe ſe vanter d'avoir eu ſon hiſtoriographe, & quelques unes en ont eu pluſieurs. C'eſt de là (diſent les étrangers) que dérive cette noble élévation qui fait que les Portugais témoignent le plus grand dédain à tous les autres peuples, & mépriſent tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être nés chez eux. De là peut-être auſſi (me dis-je en moi-même) la ſource de cette cruelle haine qui s'empara du Duc d'*Aveiro*, & le porta à commettre une de ces actions, qui ne manquent jamais d'occaſionner la perte de ceux qui s'en rendent coupables; ainſi que les hiſtoriens de tous les ſiecles & de tous les peuples du monde nous l'aſſurent. Ce Duc ne pouvoit ſoutenir l'idée d'avoir quelques

pages de son Livre généalogique souillées par qui que ce fut.

Outre ce grand nombre de Livres généalogiques in-quarto, & d'autres formats; il y a dans cette chambre plusieurs histoires des conquêtes faites par les Portugais dans différentes parties du monde d'outre-mer. Après suivent les Livres de Théologie & de dévotion, qui ne sont pas en petit nombre, ce qui me prouve la piété & l'habileté des Portugais en fait de théologie. Mais ce qui y abonde à un point surprenant, ce sont les vies des saints, mâles, & femelles, étrangers, & regnicoles. On prétend qu'il se trouve sur ces tablettes près de cent volumes de vies de St. Antoine seul; chacune rapportant les faits de ce grand saint d'une maniere différente, ni Alexandre, ni Auguste, ni le Roi de Prusse n'ont été honorés d'un si grand nombre de Biographes que ce bon St. Antoine.

Si j'en crois le père Bibliothécaire, la Bibliotheque de cette chambre est d'une plus grande valeur que celle de la salle. Il a en quelque façon raison; on peut se procurer avec de la peine & de l'argent ceux de la derniere mais il n'en est pas de même des autres; parce que les Livres Portugais sont devenus très-rares depuis le

tremblement de terre. L'incendie qui le suivit a détruit plusieurs bibliotheques publiques & particulieres dans la Capitale, & un Livre Portugais qui a quelque célébrité est devenu aussi cher qu'un beau rubis.

La perte de la Littérature Portugaise ne sera guere regrettée ailleurs qu'en Portugal (49); elle n'a jamais été de mode, &

(49) Le goût particulier des gens de lettres de ce pays est en général l'étude de la Philosophie scholastique, de la Théologie, de la Médecine, de la Jurisprudence, & de la Poësie; mais c'est d'une maniere bien différente des autres nations ils sont, en général, si esclaves des opinions des anciens que rien n'est capable de vaincre cet asservissement, Aristote, Scot & St. Thomas sont chez eux des oracles infaillibles, & si un Médecin ne juroit par Hippocrate, Galien ou Avicenne, les malades qu'ils expédiroient ne croiroient pas être morts dans les formes. Quant à la Poësie, ils ne sont esclaves que de leur imagination souvent gigantesque, qui les fait presque toujours tomber dans un pompeux galimathias. Les occasions dans lesquelles ils brillent c'est lorsqu'ils s'attachent à quelque question de logique de métaphysique ou de théologie; leur imagination pointilleuse se donne carriere, & n'abandonne jamais la question que la matiere ne soit épuisée.

Quand aux sciences élevées & aux belles lettres, elles y fleuriront difficilement, non seulement parce qu'on n'y a point la liberté de la presse, mais principalement parce qu'on y est sujet à la censure de l'inquisition. L'ignorance, l'avarice, & l'intérêt des moines réprimeront toujours les efforts du génie, & l'empêcheront de produire des ouvra-

je doute qu'elle le devienne par la suite. On ne connoit que très-peu dans l'étranger les écrivains de ce pays. *Offorio* l'historien Latin est fort considéré dans le monde littéraire; & *Camoens*, le poëte Epique par delà *Allentejo* & l'Estramadoure: leurs ouvrages sont néanmoins plus loués que lûs. Nos moines Italiens exaltent un de leurs orateurs sacrés nommé *Vieira* & le mettent de pair avec nôtre *Segneri*. Mais je n'ai pas grande opinion du goût de nos moines en fait d'*éloquence*. J'ai ouvert dans cette Bibliotheque un des volumes du receuil des œuvres de *Vieira*, mes yeux sont tombés par hazard sur l'éxorde d'un Sermon, où il fait une pompeuse énumération des perfections de la figure circulaire, après quoi le *Cicéron Lusitain* (nom que les Portugais donnent à ce prédicateur) continue & dit à ses auditeurs. *Que si le tout puissant étoit dans le cas d'apparoitre sous une forme géométrique, ce seroit surement sous la circulaire préférablement à la Triangulaire, à la quarrée, à la pentagonale, à la duo-*

ges qui puissent éclairer ce pays d'esclavage & d'abrutissement (*).

(*) *Cette censure est trop ancre; depuis quelques années le Ministere de Portugal a enfin ouvert les yeux, & le pouvoir monacal y est, dit-on, considérablement diminué.*

décagonale, *ou toute autre connue des géometres*. Que pouvois-je faire après avoir lu un pareille éxorde? il ne me restoit qu'à remettre promptement le livre à sa place. Il faut pourtant que les ouvrages de *Vieira* aient quelque mérite puisqu'ils sont estimés de beaucoup de gens; je souhaiterois avoir le temps d'examiner en quoi ce mérite consiste.

J'avois oui parler avant mon Voyage de *Mafra* d'une traduction Portugaise des opéra de *Métastase*, & je priai le pere Bibliothécaire de me la montrer, mais il ne l'avoit pas, & n'en avoit eu encore aucune connoissance; que pensez-vous de cette traduction? on m'a assuré que le traducteur a donné aux héros du Métastase plusieurs domestiques leurs Maîtres les quittent. Et s'entretiennent avec les suivantes & les nourrices des héroïnes. Vous riez! mais que pouvez-vous blâmer dans *Achille* ayant un valet de pied, *Sémiramis* une garde-malade, ou *Déidamie* une cuisiniere bavarde qui ordonne au petit Negre de porter le chocolat à sa Maîtresse? Si c'est là le goût dramatique des Portugais, une traduction des ouvrages de *Goldoni* leur plairoit autant que le texte même plait aux Gondoliers Vénitiens.

Les Portugais ont un Dictionnaire de

leur langue fort estimé ; l'auteur est étranger ; c'est un Jésuite François nommé *Bluteau* qui l'a compilé. Il est imprimé en huit ou neuf gros volumes in-quarto. J'avois envie de l'acheter ; mais je le trouvai trop volumineux pour pouvoir m'en charger ; d'ailleurs le tremblement de terre l'a rendu trop cher pour ma fortune.

Je feuilletai divers autres Livres Portugais pendant les quatre heures que je passai dans cette bibliotheque. Je trouvai dans un ouvrage de Médecine un remede pour le mal des yeux, qui me parut aussi excellent que singulier. *La personne ainsi affectée*, dit le Médecin Portugais, *ne doit ni lire ni fixer aucune muraille blanche*. L'honnête Bibliothécaire étoit enchanté de la curiosité que je témoignois pour la Littérature de son pays : s'il m'est permis de tirer des conséquences du peu que j'ai vu pendant que j'ai été dans cette bibliotheque les écrivains Portugais les plus renommés sont, au plus, comparables à nos *Achillinès*, & *Ciampalès* pour les vers, & à nos Giuglaris, & Tésauros pour la prose, dont la façon ridicule de penser, & l'enflure dans les expressions ont procuré au dernier siecle le nom de *so colo cattivo* relativement à sa méchante Littérature. Nos empoulés *Colbanures*, *Erolnenes*, *Dicanées*, *Corbi-*

bes, & autres Livres du même genre, ont l'air d'être traduits du Portugais, malgré cela je souhaiterois encore pouvoir donner quelques mois à étudier la Littérature de ce pays.

La grande Bibliotheque de *Mafra*, j'entends celle de la salle, auroit pris trop de temps, je n'ai pas eu celui de l'examiner. J'en ai pourtant vu assez pour me convaincre qu'elle est très-belle, outre les meilleurs ouvrages des langues savantes, on m'a assuré qu'il s'y trouvoit nombre de manuscripts précieux, sur-tout Hébreux & Arabes; & comme j'y ai vu plusieurs moines qui m'ont paru étudier, il est vraisemblable qu'ils ne sont pas tous ignorans. Mais il faudroit qu'un Voyageur séjournât quelque temps dans un pareil lieu pour pouvoir se former une juste idée de ceux qui l'habitent; malheureusement je ne pus m'arrêter davantage à *Mafra*.

Il est temps de prendre congé du Pere Bibliothécaire, & de visiter le jardin du Couvent. Il est passablement grand pour avoir été en quelque maniere creusé dans le rocher vif, & pour avoir été obligé d'y transporter la terre de différens endroits. Il y a au milieu un vaste réservoir & plusieurs fontaines. On peut communiquer par quelques portes pratiquées dans les murail-

railles avec le Parc Royal qui est pareillement entouré de murs, on assure qu'il a quinze ou seize mille de tour. Le peu que j'ai vû de ce Parc depuis les fenêtres des cellules, loin d'être embelli par cette verdure, qui fait presque toute l'année l'ornement de ceux d'Angleterre, m'a paru plutôt un desert brulé & pierreux, où il y a peu d'arbres & d'autres plantes.

Mais le bâtiment mérite la plus grande attention; peu d'édifices en Europe (à peine y en trouveroit on dix) ont une apparence aussi majestueuse. Son premier Architecte étoit Allemand, il avoit été élevé à Rome; il faut qu'il ait été doué d'une belle imagination pour avoir formé le plan d'un édifice aussi vaste, & pour en avoir disposé les parties d'une maniere aussi noble, & aussi convenable qu'il l'a fait.

La premiere pierre en fut posée en 1717, si l'on ne m'a pas trompé; cependant plusieurs parties de l'intérieur ne sont pas encore finies; quoique pendant les vingt premieres années six mille ouvriers y aient constamment travaillé, outre le grand nombre d'artistes qu'on a employés à Rome & ailleurs. Ce n'est que récemment que le nombre de ces ouvriers a été considérablement diminué. Actuellement on n'en emploie que deux cents.

Ce fut un vœu fait par l'Archiducheffe Epoufe du Roi Jean V. qui occafionna cette fondation. A fon approche des côtes de Portugal la premiere terre qu'elle vit fut les hauteurs de *Mafra*, & la premiere grace quelle demanda au Roi fon époux, fut qu'il lui plut d'y ériger un Temple à la Vierge, & à St. Antoine, à la protection defquels elle reconnoiffoit être redevable de fon heureufe arrivée en Portugal. Sa Majefté, qui étoit le Prince le plus attaché aux moines qui ait jamais éxifté, lui accorda volontiers fa demande. Il ne fe contenta pas feulement de bâtir l'Eglife il voulut encore y ajouter le palais, le couvent, le jardin, & le parc, pour honorer dignement le morceau de terre qui s'étoit le premier attiré les regards de fon augufte époufe! galantérie affez finguliere! Comme tout le voifinage de *Mafra* abonde en immenfes carrieres de beau marbre, & de pierre de taille, la bonne Reine eut la fatisfaction avant fa mort, de voir l'édifice très-avancé & décoré de plus de cinquante ftatues gigantefques.

LETTRE XXX.

Point d'érudition dans l'autre vie. Ignorance des savans. Orgues, & sonnerie, Ornemens moresques.

Lisbonne 13 *Septembre* 1760. *au soir.*

APRÈS avoir visité tout à mon aise le Monastere royal, le facteur d'orgues du Roi m'a ramené dans l'Eglise pour me montrer l'intérieur d'un des six orgues.

Je l'ai examiné avec la plus grande attention; & je me suis fait détailler l'usage de chacune de ses parties: mais mon ignorance dans cet art est telle que je n'ose me hazarder à vous en donner la moindre description. Que je blâme ma négligence de n'avoir daigné pendant quarante ans m'appliquer un instant à m'instruire des propriétés des tubes & des soufflets, j'aurois, par ce moyen, pu me former une idée de la variété des sons enchanteurs que l'on peut en tirer! Les études nécessaires à celui qui veut s'ériger en Ecrivain de Voyages me paroissent immenses.

Bien des gens, venant à réfléchir ſur les occaſions qu'ils ont négligées d'augmenter leurs connoiſſances, ce qu'ils ont mille fois pu faire; ſe ſont imaginés que, s'ils avoient à recommencer leur carriere, ils s'appliqueroient avec le plus grand ſoin, & une conſtance inébranlable à l'étude de toutes les ſciences, & à ſe graver dans la mémoire toutes les découvertes qui ſe ſont faites dans le monde depuis les jours de *Pythagore* & d'*Ariſtote*.

Mais de pareils raiſonneurs n'ont ſelon moi qu'une fauſſe idée des choſes. Quelque longue que ſoit notre vie, & quelque conſtante que ſoit nôtre application, je penſe que c'eſt une des ſages diſpoſitions de la providence d'avoir empêché que nous ignoraſſions dès le commencement tout ce que nous devions apprendre, & le peu que nous étions capable de retenir. S'il en étoit autrement nous ſerions épouvantés, & concevrions du dégout pour les ſciences, & au lieu d'en acquérir quelques unes, je ſuis perſuadé, que nous n'aurions jamais le courage de nous appliquer à aucune.

Il eſt réelement heureux que nous oſions entreprendre de voyager ſur l'océan ſcientifique, avant que de connoître ſon immen-

fité, autrement le cœur nous manqueroit dès le commencement, nous imiterions l'exemple de cette servante paresseuse, qui ayant à balayer la maison, à laver ses écuelles, & son diné à préparer, se désespéra, courut au grenier, se jeta sur son lit, & s'endormit.

Telle est la suite d'idées que mon ignorance en fait d'orgues a fait naître. Quel mépris cet artiste n'a-t-il pas du concevoir pour moi, en me trouvant si peu instruit dans sa noble science! Le sujet de consolation qui me reste est que plusieurs grands hommes auroient pu partager ce mépris avec moi: combien s'en trouve-t-il, même dans la classe des plus célebres, qui ignorent comme moi des choses beaucoup plus communes que l'art de fabriquer des orgues? Combien le nombre des savans des diverses Universités de l'Europe qui mangent du pain deux ou trois fois par jour, & ignorent parfaitement la façon de le faire, n'est-il pas considérable? Combien n'y a-t-il pas de gens, qui trempent perpétuellement leur plume dans l'écritoire, & qui ne sauroient certainement pas faire de l'encre? Combien de gens se font razer tous les matins, & n'ont jamais pensé à s'informer des ingrédiens qui entrent dans la composition d'une savonette?

Je me rappelle une aventure à ce ſujet, que je crois valoir la peine d'être racontée. Trois beaux eſprits Anglois, Wash, Wycherley & Pope, ſe promenant enſemble dans les champs, eurent une diſpute au ſujet d'un tuyau d'herbe qu'un d'eux ramaſſa par hazard. Voila un beau tuyau de froment, dit l'un de ces Meſſieurs; je n'en ai jamais vu de plus beau! Ce n'eſt point du froment; dit le ſecond, je crois que c'eſt du ſeigle, Bon! n'êtes vous pas honteux dit le troiſieme de votre ignorance; ce n'eſt ni froment, ni ſeigle, ſûr comme j'éxiſte, c'eſt de l'avoine. Au moment où ils alloient ſe fâcher. *Miller* le Botaniſte vint à paſſer. Ils s'en remirent à ſa déciſion, & il décida qu'ils avoient tous trois tort.

La plus grande partie de ceux que nous nommons ſavans, ignorent les choſes les plus ordinaires, il y a tel philoſophe qui pourroit apprendre du dernier des hommes beaucoup plus qu'il ne s'imagine. Jé dois par conſéquent me conſoler de ce qu'un facteur d'orgues m'a pris pour un ſot. Il ne ſe trompoit pas tout à fait, quant à mes connoiſſances dans ſon art.

Le nom de cet homme eſt *Eugéne Nicolas Egan*, il eſt Irlandois. A peine a-t-il quatre pieds de haut: mais tout eſt vie

chez lui? Il ne doit le poste qu'il occupe à *Mafra* ni au hazard, ni à la protection; mais uniquement à son habileté. Le Roi avoit fait venir huit fameux facteurs d'orgues d'Italie, d'Allemagne, & d'autres pays, & avoit ordonné que celui des huit dont l'orgue seroit le meilleur, obtiendroit cette place, vous vous doutez bien que chacun fit tous ses efforts pour l'emporter sur ses rivaux; mais l'immortel virtuose *Caffarelle* conjointement avec le célebre compositeur *David Perez* ayant été nommés pour prononcer sur la bonté de leurs instrumens, déciderent unanimement en faveur du petit *Egan*, de sorte qu'il obtint le poste. Les honoraires n'en sont pas aussi considérables qu'il l'avoit d'abord espéré; mais que sont des honoraires pour un artiste? Il a triomphé de ses rivaux, & les a vu abandonner honteusement le Portugal.

Après m'avoir montré son orgue, avoir joué assez long-temps, & touché plusieurs fois un dessus, qui est de son invention, il m'a mené voir le meilleur ami qu'il eut à *Mafra*, qui est celui qui sonne les cloches du monastere Royal.

J'espére que vous ne rirez pas lorsque je vous dirai que j'ai eu l'honneur de rendre visite au *sonneur de cloches* de S. M. qui est aussi grand homme qu'aucun de ceux

qui se sont jamais mêlés de toucher les cordes d'une cloche, & aussi célebre dans son genre que *Platon* l'a été dans le sien. Outre qu'il fait tirer de ses cloches les sons qu'il lui plait, il les retient dans la plus grande subordination, & il joue par leur moyen des airs si variés & si agréables que toute la Cour en est enchantée. Mais il s'est assuré le titre de grand-homme & de génie profond par deux instrumens de son invention, l'un composé de nombre de petits morceaux de bois; l'autre de plusieurs morceaux de briques. Il pose ces petits morceaux qu'il arrange à sa façon sur une table: il prend ensuite deux petits mailles & frappe dessus. Vous ne sauriez vous imaginer la douceur des sons que contiennent le bois & la brique! Il joue sur l'un & sur l'autre les plus belles ouvertures d'Handel, & les morceaux les plus difficiles de *Scarlatti*. Mr. *Egan* qui lui même a ajouté un nouveau dessus à l'orgue, & qui en conséquence est juge compétent de ces matieres, aime & honore cet homme, quoique simple sonneur de cloches, & n'est point jaloux de ses talens: peut-être parce qu'ils n'entrent point en concurrence avec les siens.

Le Soleil commençoit à baisser lorsque j'ai pris congé de ces deux hommes extraordinai-

dinaires. J'ai donné la main au sonneur de cloches, & n'ai pû m'empêcher d'embrasser le joli Nain.

Le chemin entre *Mafra* & *Cintra* est encore tel qu'il étoit après le déluge lorsque les eaux se retirerent, je suis descendu vingt fois de ma chaise craignant qu'elle ne renversât. J'ai remarqué aux deux côtés du chemin plusieurs blocs de pierre, & plusieurs colomnes de marbre qui avoient été tirées des carrieres qui en sont très-proches. Il étoit nuit lorsque je suis arrivé à *Cintra*, mon Negre m'a conduit à l'*Auberge Angloise*: on lui donne ce nom parce qu'elle est généralement occupée par une Société de négocians Anglois, qui s'y rendent de *Lisbonne*, soit pour s'y recréer, ou pour y acheter des Oranges & des Citrons. Lorsque ces négocians s'y trouvent, on leur donne les meilleures chambres; ce n'est pas sans une bonne raison: puisqu'ils les ont meublées à leurs propres frais.

Comme elle s'est trouvée pleine lors de mon arrivée, & qu'il étoit trop tard pour se procurer un autre logement; j'ai été obligé d'aller coucher dans une maison voisine sur le morceau de toile dont j'ai précédemment parlé. Mais à mon retour du

Couvent de Liége, les négocians étoient partis, & j'ai eu un très-bon lit.

Il est, à présent, temps de vous dire, qu'avant le tremblement de terre, *Cintra* étoit bien digne d'être visité. Il y avoit une Maison Royale actuellement presque détruite. On prétend qu'elle servoit il y a plusieurs siecles, de Maison de plaisance aux Rois Maures qui arracherent le *Portugal* & l'*Espagne* des mains des *Vandales*; qui avoient eux-mêmes arraché ces deux Royaumes de celles des *Romains*. Maurefque, ou non, je conçois par ses ruines, ainsi que par ce qui en reste debout, que c'étoit autrefois fois un vaste Palais. On voit encore trois de ses salles. Le plafond de chacune est divisé en petits compartimens dans lesquels on a peint des animaux: mais chaque plafond n'a qu'un seul animal; de sorte que l'un ne contient qu'une quantité de *Cignes*; l'autre que des *Sangliers*, & le troisiéme que des *Pies* (50).

(50) Quels détails, bon Dieu! Quel est le lecteur, à l'esprit duquel cette page, & tant d'autres ne rappelle ces vers, bien faits pour servir de regle & de frein à tout narrateur.

Un Auteur quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet,

Ce goût de décoration m'a paru bien fantasque, surtout quand j'ai eu remarqué que les Cignes, les Sangliers & les Pies étoient tous parfaitement semblables, & qu'ils étoient tous dans une même posture. Chaque Cigne a une chaine d'or autour du col: chaque Sanglier porte sur le dos un écusson, & chaque Pie a les mots *per ben* écrits à l'un de ses côtés; ces mots précédés de celui de *Pigo* forment une allusion à une pointe *Moresque* que j'ai déja oubliée.

Les murs des trois salles sont incrustés de petits morceaux quarrés de marbre de deux différentes couleurs disposés en échiquier; il en est de même des parquets. Il y a au rez-de chaussée une petite chambre d'où avant le tremblement de terre on faisoit jaillir de l'eau de plusieurs petits conduits cachés dans les murs, en touchant un ressort, & voila à peu près tout ce qui

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face,
Il me promene après de terrasse en terrasse,
Ici s'offre un Perron, là regne un corridor,
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or
Il compte des *plafonds* les ronds & les ovales
Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales,
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin
Et je me sauve à peine au travers du jardin
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile, &c.

reste de cet édifice, on est occupé à le rebâtir, le Roi veut qu'on lui rende sa premiere forme : cette idée est louable, la postérité pourra décider du gout de l'Architecture Moresque.

Des fenêtres de la salle où l'on a peint les sangliers on a une très-belle vue; mais je suis fatigué de belles vues, & je ne veux plus vous en décrire aucune, si vous êtes curieux de vues, montez au sommet des clochers.

Le Monastere Royal de *Mafra* n'a pas été fort endommagé par le tremblement de terre. Les moines m'ont fait observer, que les petits membres ronds au dessus des plintes des deux grandes colonnes qui sont aux côtés de la porte de l'Eglise, ont été fendus, & en partie brisés; c'est là presque tout le dommage que l'édifice a souffert, malgré les secousses qui furent si violentes, que quelques Religieux furent jetés sur le visage au moment où ils s'agenouilloient au choeur, & plusieurs personnes qui se trouvoient dans l'Eglise trébuchèrent les unes contre les autres. Si l'édifice avoit seulement penché un pouce ou deux de plus, il seroit vraisemblablement tombé tout à la fois, & les auroit tous écrasés au même instant.

Il est temps de prendre congé de *Cin-*

tra, du beau terrein sur lequel il est situé, des débris des salles Moresques, ainsi que des hautes montagnes du voisinage, où nombre d'Anglois & de Portugais ont de jolies maisons de campagne. On m'a dit qu'assez près de là, il y a un morceau de terre qui a près d'une lieue de longueur & un mille de largeur entiérement planté d'orangers & de Citroniers, dont les fleurs dans leur saison parfument une grande étendue de pays. On le nomme la vallée de *Collarès* & on le compare au Jardin d'*Eden*. Vraisemblablement si je l'avois vu je n'aurois pas manqué de le comparer au territoire de St. *Remo* sur la côte de Ligurie.

En avançant de *Cintra* vers Lisbonne j'ai reconnu quelques autres parties de l'aqueduc, qui traverse la vallée d'*Alcantara*. J'ai vu aussi plusieurs *Quintas*, (Maisons de Campagnes appartenantes à des Seigneurs, & à des Gentilshommes Portugais:) généralement parlant, le pays que j'ai parcouru dans ce petit Voyage est pierreux & stérile.

LETTRE XXXI.

Gens auxquels la parole est interdite. Voleurs point assassins. Concussions de l'Orient à l'Occident. Baraques. Noirs, & leur postérité. Juifs, leur méchanceté; Bruit des rues.

Lisbonne 18 *Septembre* 1760.

MES recherches dans ce pays ne se sont pas uniquement bornées aux usages, aux mœurs, aux palais & aux Couvents. J'ai fait mon possible pour rassembler des informations véridiques au sujet des différens évènemens qui ont dernierement attiré les yeux de toute l'Europe sur ce Royaume; & vous ne manqueriez pas d'admirer mon industrie si je vous rendois compte de mes efforts pour découvrir le véritable motif de la conduite criminelle du Duc d'*Aveiro*, de l'expulsion des Jésuites, de l'éxil des freres naturels du Roi; de la dureté du traitement inoui qu'a essuié le Cardinal *Acciajoli*, & de l'éxaltation de *Don Bastien Joseph de Carvalho* au plus haut degré du pouvoir.

Ces ſujèts méritent certainement quelques recherches, ſurtout vû le ſoin qu'on a pris de les couvrir d'un voile fort épais, qui ne laiſſera pas d'offuſquer les hiſtoriens à venir; mes peines ont été aſſez mal récompenſées. Ce gouvernement a défendu à qui que ce ſoit de s'entretenir de pareilles matieres; & cela ſous les peines les plus ſéveres; un ſi grand nombre de ceux qui ont tranſgreſſé ces défenſes a déja été jeté dans des cachots pour ce ſujet, que les pauvres malheureux Portugais ſont tranſis de frayeur toutes les fois qu'ils entendent certains noms: il n'eſt pas du tout facile d'engager quelqu'un du pays à dire ſon ſentiment ſur la moindre choſe ayant trait à la politique, quoique le penchant à décider, & l'empreſſement à parler ſoient deux des principaux ingrédients qui entrent dans la compoſition du caractere Portugais. Quand au peu de particularités que j'ai pu glâner de mes entretiens avec les étrangers, elles ſont ſi pleines d'incertitudes de contradictions, & de partialités évidentes, qu'il vaut mieux les réſerver pour le tête-à-tête que de les inſérer dans mes letres.

Mais je ne ſaurois quitter ce pays, ſans dire encore quelque choſe des Jéſuites; vous aves droit d'éxiger d'un frere qui vous écrit de Portugal qu'il vous en diſe

ſon ſentiment, ainſi que de la maniere dont ce gouvernement s'eſt conduit, à leur égard.

Comme vous êtes bien inſtruits de ma façon de penſer à différens égards, vous vous imaginerez peut-être, que j'approuve ces procédures, & que je regarde ces prétendus *Compagnons de Jéſus* comme une bande de traitres, toujours prêts à poignarder les Souverains & à bouleverſer les Empires, comme ils ſont regardés par un nombre conſidérable de gens dans toute l'Europe. Quelle que puiſſe être néanmoins l'opinion des autres, je n'ai jamais pu me réſoude à leur faire l'honneur de les croire poſſeſſeurs de cette fermeté d'âme néceſſaire pour ſe hazarder à commettre de ces actions grandes & hardies. Je les ai ſouvent obſervés dans leur corps collectif comme formant un ordre; j'ai encore été intimément lié avec un grand nombre de ſes membres; & je les ai toujours trouvés (ainſi que tous les autres moines) ſi puſillanimes que j'ai été convaincu qu'un particulier d'un courage ordinaire pourroit ſeul en chaſſer une douzaine juſqu'au bout du monde avec un ſimple bâton. Leur genre de vie, les éloignant de toute eſpece de danger, énerve leur eſprit, & au lieu de leur inſpirer le déſir du péril, & de l'intré-

pidité; ne fait que leur communiquer une certaine débonnaireté femelle & une certaine soumission, avec un caractere mêlangé de dissimulation & d'hypocrisie. Il n'y en avoit pas un seul, parmi le grand nombre de ceux que j'ai connus, qui n'eût, plus ou moins, quelque chose de ce portrait.

Oûtre les idées que j'ai conçues de cet ordre, qui sont le résultat de plusieurs années de réflexions & d'observations. J'ai encore lu une bonne partie des Livres que l'on a récemment publiés contre ses membres en vue de les faire tous passer pour des conjurés, des traitres & des Régicides par principe & par systême: mais ces livres pour la plupart sont écrits de mauvaise foi. Loin d'avoir été convaincu par les raisons qu'on y allégue: je ne crois pas même que les Jésuites aient eu la moindre part à l'attentat de d'*Aveïro*: il m'est facile d'en rendre raison d'une maniere simple, sans avoir recours à des conspirations compliquées & merveilleuses. Il n'est pas non plus possible de concevoir qu'un corps nombreux composé de gens d'un caractere tel que je les connois, adroits, prudents, & timides, eût voulu prendre part à une conspiration, dont le chef étoit fier, imprudent, & furieux, enfin tel que d'*Aveïro*, & composée d'hommes & de femmes de

différens âges & conditions; laquelle, quand même elle auroit réussi, les auroit tout au plus laissés précisement où ils étoient.

Mais supposons pour un moment, que quelques-uns (ou plusieurs si vous voulez,) eussent trempé dans ce complot. Quelle difficulté y auroit-il eu à punir ce petit (ou ce grand) nombre après une procédure point secrete ni mystérieuse; mais en forme, & publique qui auroit eu pour témoin la nation entiere? Jusqu'à présent aucun Jésuite n'a été exécuté pour ce sujet, mais tous ont été transportés hors du Royaume, & en ont été bannis pour toujours, sans aucune distinction de l'innocent & du coupable; je ne saurois réconcilier avec mes idées de justice & d'équité une sentence qui les traite tous de même. Il est vrai que le vieux *Malagrida*, & deux ou trois autres (dont aucun n'étoit Portugais, mais tous Italiens, ce qui mérite d'être remarqué) ont été arrêtés & détenus en prison. Il y a près de deux ans qu'ils sont à l'Inquisition (51). Mais l'Inquisi-

(51) Longtemps après cette lettre écrite, le pauvre Malagrida a été brulé comme hérétique, chargé outre plusieurs choses d'avoir écrit, pendant sa détention à l'Inquisition, que la Vierge Marie parloit Latin lorsqu'elle étoit encore dans le ventre de Ste. Anne. Je ne sais ce que sont

tion a-t-elle rien à voir sur les régicides, si le gouvernement est persuadé qu'ils soient des régicides. Pourquoi n'ont-ils pas été pendus avec le Duc d'*Aveiro* & les autres conjurés? le pouvoir, auquel il étoit facile de bannir un millier d'individus, avoit certainement celui d'en faire pendre une ou deux douzaines & même davantage. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Qui a pu l'en empêcher? Le Pape? Le peuple? Quelque puissance étrangere? Non. Le monde entier auroit applaudi au châtiment infligé à des Régicides avérés. Pourquoi a-t-on eu recours à des écrivains mercénaires, & pris tant de peines pour noircir l'ordre entier; lorsque ses membres coupables se trouvoient à la portée du glaive de la Justice vengeresse. A quoi bon tant d'efforts au dehors pour faire croire que cet ordre est un com-

devenus ses complices. Les Portugais ne se sont-ils pas conduits comme des Cannibales? Un certain Platel, dont ces lettres font mention, connu autrefois sous le nom de Pere Norbert s'est fait l'apologiste de cette inique sentence; & à eu l'impudence d'avancer dans une maussade brochure que les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande avoient assisté au supplice de l'imbécille Malagrida, & avoient paru applaudir à sa condamnation (*).

(*) *Il faut avouer que cette Note de l'Auteur, ou du Traducteur, est curieuse, & qu'elle ne sera pas de mise chez bien des gens.*

posé de scélérats, tandis que dans le pays il n'est permis à personne d'en parler ni en mal ni en bien? pourquoi insinuer que chaque Jésuite est un insigne coquin, toujours prêt au premier signe de son Général, de son Recteur ou de son Préfet, à devenir traitre, conjuré, Régicide; cette assertion ne sauroit trouver de créance que chez des enthousiastes, & que chez les personnes qui haïssent sans savoir pourquoi, & dont le nombre est plus grand qu'on ne s'imagine; elle ne sauroit jamais en mériter de ceux qui pensent raisonnablement, qui connoissent l'intérieur du cœur humain, & les différentes passions dont il est agité; encore moins de ceux qui ont observé l'impossibilité qu'il y a, à résoudre un grand nombre d'individus à penser & à agir comme s'ils ne composoient qu'une seule tête.

Voici donc ce que je pense de la Société, je la crois nuisible au bien générale, non que les membres soient traitres & régicides par systême, mais parce qu'ils accumulent sans cesse des richesses dont ils n'ont aucun besoin: leur entretien n'en éxige que peu, vivant en communauté, se nourrissant simplement, s'habillant simplement, & se logeant simplement. Quel besoin ont-ils de piller leurs voisins par leur trafic, & par leur banque, & d'entasser

trésors sur trésors? eux dont la vie est très-simple, & qui ne peuvent en adopter une différente sans pêcher contre leur Institut? Pourquoi sont-ils continuellement à l'affût des héritages (ou presque toujours) au préjudice des héritiers légitimes? Que veulent-ils faire de ces trésors? ou s'ils ont quelque bonne raison (ce qui est inconcevable) pour agir de cette maniere, qui les empêche de la déclarer publiquement?

S'il faut absolument que cet ordre soit anéanti, cette avarice ne peut manquer de justifier sa suppression. Mais au lieu de suivre la route qu'on a prise, & de les qualifier de *Voleurs*, titre qu'on peut leur donner avec justice; puisque la passion de s'approprier le bien d'autrui est le vice dominant de la société, pourquoi se donner tant de peine, & employer les presses de *Luques*, de *Vénise*, de *Lugano* & d'autres lieux pour les décrier comme des *Assassins*: cet esprit, en considérant la nature des choses, ne sauroit jamais être celui d'un corps nombreux (52).

(52) Pour peu qu'on examine impartialement les différents manifestes contre la Société de Jésus; on sera convaincu qu'elle tendoit à s'approprier la monarchie universelle. Ce plan étoit si bien concerté que trois ans plus tard quelques Princes d'Europe eussent été les victimes de ce coup funeste, s'ils ne l'eussent heureusement préve-

Outre la passion de *Voler* la société a encore celle de dominer: cette derniere auroit pu fournir une nouvelle accusation à sa charge: elle est un de ses caracteres distinctifs, & avérés, qui l'a rendue depuis long-temps odieuse à tous les gens sensés, & honnêtes. Quel besoin a-t-elle de crédit & d'autorité dans les Etats où elle est établie, & même dans ceux où elle n'a aucun établissement; c'est-à-dire, dans ces pays, que nous qualifions, peut-être avec trop de fiel, & de mauvaise foi d'héréti-

nu. Ces trésors entassés & dont l'Auteur feint de ne pas deviner le motif, ces brigues secrettes, cette tyrannie des consciences, cette envie de dominer, ces liaisons sourdes & ténébreuses dans le secret des familles, cette morale que la seule prévention peut pallier, enfin tous les moyens mis en usage par la Société, prouvent assez quel étoit son but. Ce n'est pas que nous soyons assez injustes pour croire que tous les individus qui composoient la Société fussent initiés dans le mystere. Non sans doute, il étoit renfermé dans la tête des puissans de l'ordre, qui se servoient de leurs compagnons subalternes, comme un général d'armée fait mouvoir le corps des bas officiers, sans être obligé de leur confier sa marche & ses desseins. Nous ne dirons rien de l'affaire de Portugal dont l'Auteur parle; les gens instruits sçauront bien à quoi s'en tenir, & le détail seroit trop long pour ceux qui ne le sont pas. Nous ferons seulement remarquer qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que la Société n'auroit jamais tant entassé de trésors, comme l'Auteur l'avoue, s'ils n'avoient pas dû servir à quelque chose.

qûes? Comment peut-on accorder quelque part le crédit & l'autorité avec la profession que font ses membres de vivre, de s'habiller, & de se loger pauvrement, comme je l'ai dit ci-dessus, & de suivre les traces de *celui* dont eux-mêmes se nomment les compagnons? pourquoi évitent-ils soigneusement les maisons des pauvres, ou des réligieux devroient être continuellement occupés à les soulager & à les consoler? Qu'ont ils à faire dans les Palais des Grands, où ils cherchent éternellement à s'introduire? Qu'ont-ils à faire dans les Cours des Princes, où ils tâchent sans cesse de gagner du terrein? Mon indignation n'a fait qu'augmenter en les y voyant, souriant, faisant des courbettes, parlant à l'oreille, carressant, cabalant & intriguant avec plus d'empressement que le plus vil courtisan.

Mais sur ces matieres & sur d'autres, nous en raisonnerons ensemble plus à nôtre aise par la suite. *Ragionerem più adagio insieme poi*, comme l'Evangéliste dit à Astolfes. En attendant, comme le temps de mon départ s'approche, j'ai employé la journée d'hier & celle d'aujourd'hui à visiter de nouveau, à pied, les ruines de cette Capitale, & ces nombreux amas d'habitations, qui ont été bâties pour fournir un abri aux

malheureux que le tremblement de terre a privé de leurs maisons (53).

J'ai

(53) Lisbonne est bâtie comme l'ancienne Rome sur de petites Collines, il n'est pas possible d'imaginer un plus bel aspect que celui de cette vue sur la Riviere, mais à mesure qu'on approche du rivage, on ne peut s'empêcher de déplorer les ravages que les tremblements de terre y ont faits. Il ne faut pas croire que la plus grande partie de cette belle Ville ait été renversée le jour même de ce funeste événement. Le tremblement de terre de 1757 ne détruisit pas seulement un quart des maisons, mais l'allarme & l'épouvante s'étoient si fort répandues parmi les habitans, que la plûpart abbattirent le dessus des maisons pour n'en être pas écrasés: en considérant le temps qui s'est écoulé depuis ce désastre, il paroît qu'on s'est très-peu pressé de rebâtir les maisons; il n'y a que la douane, l'arsénal le théâtre & quelqu'autres bâtimens qui aient été relevés. Tout le monde convient que le feu fit encore plus de ravages que le tremblement: dans la premiere consternation, des milliers d'habitans, se crurent malheureusement plus en sureté dans les églises & laisserent leurs maisons en proie aux flammes: le plomb fondu qui couloit de toutes parts, & les toits des maisons qui enfonçoient les planchers ou qui renversoient les murailles, ont enseveli plusieurs milliers d'hommes. On ne peut se représenter cette scene d'horreur & de confusion sans frémir. Les secousses de la terre passées, le feu continua d'agir encore plusieurs semaines, & l'on croit que cela seul préserva Lisbonne de la peste que l'on craignoit beaucoup par la quantité des cadavres dont l'air étoit infecté. On ne sait pas au juste le nombre de ceux qui périrent; on conjecture seulement qu'il peut monter

J'ai déja taché de vous donner une foible idée de ces ruines; mais je dois encore vous recommander d'observer lorsque vous lirez ma description, qu'il n'y a point d'expressions capables de peindre une scene aussi terrible que celle qu'elles présentent à la vue.

En comparant la situation topographique de ces ruines (tant dans la Ville que dans la Campagne) avec une bonne Carte du Portugal, il paroît que le choc le plus violent de ce mémorable tremblement de terre s'est réuni en une ligne étroite dans la di-

ter à vingt-cinq mille hommes. Vers les dix heures du matin, le ciel étoit fort serein & du plus bel azur: on s'attendoit à un des plus beaux jours du monde, & un quart-d'heure après tout fut dans la consternation, le trouble & l'horreur.

Ce funeste événement produisit divers effets parmi les commerçans. Ceux qui étoient sur le point de faire banqueroute, ayant perdu leurs livres & leurs régistres, se trouverent tout à coup débarassés de leurs dettes: d'autres qui avoient toutes leurs richesses dans leurs papiers se virent en un moment réduits à l'indigence.

Les calamités dont le Portugal, & surtout Lisbonne, ont été affligés depuis quelques années, n'ont point d'exemple dans l'histoire. Tremblements de terre, incendies, famines, conjurations, empoisonnemens, exécutions, destruction d'un ordre célebre & dangereux, enfin invasion dans le royaume de la part d'une nation puissante, ennemie naturelle du Portugal: on trouvera difficilement tant de malheurs accumulés à la fois dans l'histoire d'aucune autre nation.

rection de l'eft à l'oueft, & que fa furie, s'eft furtout déploiée fur les édifices qui fe font trouvés fitués le long de cette ligne: de forte que ce n'eft point la folidité de fes murs qui a fauvé le grand Batiment de *Mafra* d'une totale deftruction; mais fa fituation un peu éloignée des lieux ou la fecouffe a eu le plus de force. S'il en avoit été autrement, il n'auroit jamais pu fe dérober à la violence qui a renverfé la pente pierreufe de la montagne élevée qui eft dans le voifinage de *Cintra*, & a détaché & fait rouler dans la plaine voifine plufieurs maffes de fes rochers.

Lorfque la furie du tremblement de terre fe fut appaifée, & que le trouble eut en quelque maniere ceffé, les habitans de Lisbonne fe haterent d'élever autour des hauteurs voifines des habitations momentanées qui puffent les préferver de rigueurs du mauvais temps qui fuccéda immédiatement à cet horrible fleau, ils ont par la fuite & progreffivement conftruit plufieurs petits villages compofés de cabânes, & de petites maifons, quelques-unes de bois & d'autres de briques, qui font affez agréables à la vue, étant dans un ordre régulier, & blanchies en dehors, ainfi qu'on le pratique généralement pour toutes les maifons en Portugal.

Ils nomment ces petites maiſons & ces Cabânes *Baraques:* nom qui me paroît fort convenable: ce mot ayant été reçu dans toutes les langues de l'Europe & ſignifiant chez toutes les nations, *une très-petite habitation.*

En traverſant ces parties de la Ville qui n'ont pas été détruites, je n'ai pu m'empêcher de remarquer la malpropreté des rues (54). L'odeur abominable, & les immenſes amas d'ordures qui la cauſent, rendent quantité de ces rues impratiquables. On m'a aſſuré qu'il y avoit des peines très-ſéveres pour ceux qui jetoient des Saletes de leurs fenêtres dans la rue; mais que ſignifient les loix lorſque perſonne en place ne s'embaraſſe de les faire éxécuter?

Une des choſes les plus ſurprenantes pour un étranger, qui parcourt cette Ville, c'eſt ce grand nombre de Negres qu'il rencontre à chaque pas.

(54) *Quoiqu'en diſe l'Auteur de ces lettres* les Rues de Lisbonne ſont propres & bien entretenues & beaucoup mieux que celles de Madrid; mais les montées & deſcentes continuelles les rendent déſagréables. Preſque toutes les maiſons ont des jalouſies. Quoique le froid ſoit quelquefois très-piquant à Lisbonne, on fait très-rarement du feu dans les cheminées. On y ſupplée par des manteaux qu'on ne quitte pas même dans la chambre, & quelquefois par des braſiers.

Plusieurs de ces malheureux ont vu le jour en Afrique, & plusieurs sont nés de parens Africains, soit en Portugal même, ou dans les Colonies Portugaises d'outremer. Il n'arrive aucun vaisseau de ces régions sans en apporter peu ou beaucoup des deux sexes, lorsqu'ils y sont une fois, on leur permet de se marier non seulement entr'eux; mais aussi avec ceux d'une couleur différente. Ces mariages bigarrés ont rempli le pays de différentes races de monstres humains, un noir & une blanche produisent un mulâtre, un mulâtre se joint ensuite à une noire ou à une blanche, & ils engendrent deux autres créatures nommées l'une & l'autre *métifs*. Ensuite les *métifs blancs* se joignent aux *métifs noirs*, ou avec de véritables noirs, ou véritables blancs ou des mulâtres, & tous produisent des races si variées & si nombreuses qu'il devient très-difficile & même impossible de les distinguer par des noms particuliers; quoiqu'elles soient toutes différenciées par leurs différentes teintes.

On peut encore ajouter à tous ces mêlanges singuliers, les Juifs, le Portugal en fourmille; plusieurs feignent d'être chrétiens, & se marient fréquemment avec les diverses races indifféremment tant blanches que d'autre couleur. Vous concevrez aisément,

que cela doit peu contribuer à illuſtrer ces généalogies qui ſont une ſi belle figure ſur les Tablettes de la bibliotheque de *Mafra.*

La race originale eſt ſi dépravée, que nommer quelqu'un *à blanco* : c'eſt-à-dire un véritable blanc, c'eſt lui donner un titre d'honneur, de ſorte que lorſqu'un portugais dit qu'il eſt *à blanco*, cela ne veut pas dire qu'il eſt blanc véritable, qui eſt la ſignification réelle de ce mot; mais qu'il eſt honnête homme, homme d'honneur, homme de bonne famille, un homme de conſéquence & d'importance.

Ces étranges combinaiſons ont peuplé cette ville de figures ſi ſingulieres que le voyageur a ſouvent peine à croire que Lisbonne ſoit en Europe; & l'on peut raiſonnablement prédire, que dans un petit nombre de ſiecles il ne reſtera pas ici une ſeule goûte de ſang portugais qui ſoit ſans alliage; mais il ſe trouvera mêlé avec celui des Juifs & des negres; malgré les efforts de leur ſacré Tribunal de l'Inquiſition.

Pour éviter l'un de ces deux maux (auxquels une juridiction ſéculiére pourroit remédier) l'Inquiſition eſt toujours attentive à découvrir les juifs, & lorſquelle parvient à en connoître quelqu'un, vous ſavez com-

me elle les traite. Dites à un Inquisiteur que vous êtes juif parce qu'il à plu à Dieu que cela fut ainsi, & que vous ne vous croiez pas en droit de défaire ce que Dieu a fait, le bon pere vous fera jetter au feu & brûler comme un fagot.

Mais comme un mal en enfante un autre, la vigilance des Inquisiteurs pour découvrir les Juifs fait que ceux-ci redoublent de leurs côtés leurs précautions, & (ce qui complette le mal) augmente la superstition & perpétue l'hypocrisie. Delà il arrive que nombre de personnes des deux sexes, de tout âge, & de toutes conditions, ne paroissent dans les rues que munis de longs rosaires qu'ils tiennent entre les doigts & le pouce, marmottant des *patars* & des *aves*, afin de passer pour Chrétiens s'ils sont Juifs, & de ne pas passer pour Juifs s'ils sont Chrétiens.

On ne sauroit concevoir comment les Juifs peuvent s'astreindre à vivre dans cette crainte continuelle. Il y a une opiniatreté inconcevable, qui je qualifierois presque de méchanceté, chez ces gens à défier les Loix de Portugal, qui justifieroit presque la fureur de l'Inquisition. Vous seriez, sans doute irrité, & votre colere iroit jusqu'à jeter par la fênetre l'impudent qui préten-

roit rester dans votre maison malgré vous.

Dans mes longues promenades d'hier & d'aujourd'hui, j'ai visité plusieurs boutiques d'artistes & j'ai été surpris de voir qu'elles sont occupées en grande partie par des étrangers. Ce qui donneroit une idée peu avantageuse de l'industrie des gens du pays: ce ne sera pas l'affoiblir en vous disant que les toiles, les étoffes de laine, & presque tout ce qui se fabrique au métier, vient du dehors, quoique les Portugais aient chez eux la majeure partie des matieres premieres. Il en est de même à l'égard de toutes sortes d'ouvrages d'acier, de cuivre à l'exception des ustenciles dont les pauvres font usage, qui n'exigent pas beaucoup de façon. Croiriez vous bien qu'ils tirent jusqu'à leurs souliers d'Angleterre & de France? on m'a assuré que le petit nombre de ceux qui en veulent avoir de faits exprès pour eux, sont obligés de s'addresser aux Cordonniers étrangers répandus dans les différens quartiers de la ville, & d'en payer un prix exorbitant. Les tailleurs sont aussi presque tous étrangers, du moins ceux qui ont quelque vogue; quand aux barbiers & aux perruquiers François ce pays-ci en fourmille aussi bien que l'angleterre. Il n'y a jamais eu de sculpteurs, de graveurs & d'architectes un peu habiles.

Quant aux peintres on n'en sauroit citer qu'un seul nommé *Alonzo Sanchez Cello*, Disciple de notre *grand Raphaël*, & honoré de la faveur de Philippe II, qui l'appelloit ordinairement *Le second Titien*. Ce Monarque l'employa pour *l'Escurial*, qu'il embellit par ses tableaux: son nom est plus connu des Italiens que des Portugais.

Je dois encore vous dire qu'ayant cherché à me procurer un plan de cette ville pour pouvoir m'en aider dans mes excursions; on m'assura qu'on n'avoit jamais pensé à en faire lever, cependant considérant son étendue, & le grand abord d'étrangers, on croiroit que l'espoir du profit auroit pu tenter quelqu'un à l'entreprendre.

La scene que présente la vue de tant d'objets de curiosité répandus si abondamment dans cette Capitale & dans ses environs ne sauroit manquer de donner beaucoup de satisfaction; mais si mes yeux sont satisfaits, mes oreilles ne le sont pas, elles paient cherement, cette satisfaction & sont exposées à un tourment tout particulier à ce pays; j'ai été obligé de l'endurer pendant tout le temps que j'ai résidé ici à l'exception des jours de fête.

Ce tourment est occasionné par le bruit que font les roues des charettes. Je ne sais si la puanteur des rues, les plus sâles

n'est

n'eſt pas plus ſupportable à l'odorat, que ce bruit aigu & perçant ne l'eſt aux oreilles. Les roues des charettes de ce pays ſont compoſées de deux planches clouées enſemble, & groſſiérement taillées en figure circulaire, on pourroit ſi l'on vouloit remédier à ce bruit déſagréable; il ſuffiroit pour cela que les chartiers graiſſaſſent leurs eſſieux; mais ils prétendent qu'alors le diable feroit du mal à leurs bœufs, & que le bruit le fait fuir. Avez vous jamais oui une meilleure raiſon pour épargner la graiſſe? *Cervantes* dans ſon *Don Quichotte*, fait mention de la façon de penſer de ſes compatriotes au ſujet du bruit que font les roues de charrettes „ *de cuyo chirrio aſpero y continuado ſe dize che huyen los lobos y los oſſos. Dont le bruit perçant, & âpre fait à ce qu'on aſſure fuir les loups & les ours.* Si ce ſentiment des Eſpagnols n'eſt pas confirmé par l'expérience, la probabilité au moins le rend excuſable; les Portugais ſe promettent encore beaucoup plus qu'eux du charivari de leurs roues de charrettes.

Ces remarques ainſi que pluſieurs autres ne m'ont pas juſqu'à préſent donné une grande idée du bon ſens de cette nation, & comme je ne m'étois muni d'aucunes lettres de recommandation qui m'auroient

procuré le moyen de me produire dans les premieres maisons, ou j'aurois peut-être trouvé à me dedommager du peu de satisfaction que j'ai eu à examiner les mœurs du peuple, j'ai pris le parti de ne rester pas plus long-temps ici, & j'espere qu'il n'y aura plus qu'une de mes lettres datée de cette métropole.

Je finirai cette-ci par l'exclamation d'un Italien de mes amis à son arrivée dans ce pays après une pareille absence que la mienne de sa patrie. *Quanti preti! Quanti frati! Quanti Muli!* (54)

LETTRE XXXII.

Dialogue important. Parade d'érudition, maniere d'enseigner des Jesuites.

Lisbonne 16 *Septembre* 1760.

Je quitte Lisbonne demain. On m'a délivré mes passeports, & je viens de signer le marché avec les *Calesseiros* (55), qui doivent me transporter à Madrid en quinze

(55) Quelle quantité de Prêtres! Quelle quantité de Moines! Quelle quantité de Mules.

(56) Voituriers.

jours. Je prends Baptiste avec moi. J'ai fait mes visites d'adieu à l'ambassadeur d'Angleterre, aux Réligieuses Angloises, aux Capucins Génois, & à quelques autres personnes, mes malles sont faites, de sorte que je coucherai la nuit prochaine de l'autre côté du Tage. Voici ma derniere lettre de Lisbonne.

Je vous ai déja fait entrevoir, que j'avois peu d'idée de la littérature portugaise, quelques petites observations que j'ai eu occasion de faire ce matin à ce sujet n'ont pas contribué à m'en donner une meilleure opinion; mais avant que je vous fasse part de ces observations, permettez que je vous donne la traduction d'un *Dialogue* tiré d'un Livre Portugais.

De qui Don Joseph est-il fils?

Il est fils du Roi Don Jean V & de la Reine Marie Anne d'Autriche.

En quelle année est il né.

En l'année 1714.

Quel jour?

Le sixieme de Juin.

Quand, & par qui a-t-il été baptisé?

Le 29 Août de la même année par le Cardinal d'Acunha.

Qui a-t-il épousé?

N'étant encore que Prince du Brésil, il a

épousé la très-sérenissime Infante d'Espagne Dona Mariana Victoria.

Qui fut celui qui négotia ce mariage?

Antoine Guedes de Perciva; lorsqu'il étoit Envoyé à la Cour de Madrid.

Qui fut celui qui fut chargé d'aller demander solemnellement la très-serenissime, Dame Infante?

Don Rodrigue Eanès de Sa, Marquis d'Abrantes.

Quel jour cette princesse arriva-t-elle en Portugal?

Le 19 Janvier 1729.

Quel jour fit-elle son entrée à Lisbonne?

Le 12 Février de la même année.

Dans quel tems le Roi Joseph premier a-t-il commencé à regner?

Le dernier jour du mois de Juillet de l'année 1750.

Quand a-t-il été proclamé?

Le 7 Septembre de la même année.

Combien a t il d'enfans?

Il a quatre filles, qui sont la Princesse de Brézil Dona Marie Françoise Isabelle, l'Infante Dona Marie Anne Françoise, l'infante Dona Marie Françoise Dorothée, & l'Infante Dona Marie Françoise Benedicte.

Ce beau Dialogue termine un livre portugais imprimé en 1750, Intitulé *Instruçao de*

principiantes; c'est-à-dire *Instruction pour les commençans, ou nouvelle Méthode qu'on doit suivre pour enseigner les premiers élémens des sciences, à l'usage des écoles &c.*"

Ce Livre a été composé par les Professeurs des Ecoles Royales, connues sous le nom *das Escolas de Nossa senhora das Necessidades*, c'est-à-dire *les Ecoles de nôtre Dame des nécessités.* Ecoles (ou Ecole) auxquelles les peres Portugais qui veulent donner une bonne éducation à leurs enfans doivent les envoyer; puisqu'on ne permet ici aucune autre Ecole publique ou particuliere.

Peu après mon arrivée à Lisbonne, je demandai s'il y avoit une Université, l'on me répondit que ces Ecoles en tenoient lieu: je souhaitai de faire connoissance avec leurs professeurs. J'envoyai (à l'addresse du chef des Ecoles) une grande feuille d'anciens caracteres Grecs rassemblés, & disposez méthodiquement par un savant Anglois nommé *Morton*, & publiés à Londres peu avant mon départ.

Cette feuille étoit accompagnée d'une lettre aussi polie que j'avois pu; ce présent fut agréable si j'en dois croire deux de ces professeurs qui me firent visite trois jours après, pour me faire des remerciemens tant en leur nom, qu'au nom de leurs collegues.

Vous vous doutez bien que je les reçus avec une civilité respectueuse ; mes invitations réitérées les engagerent à rester à dîner avec moi. Pendant la meilleure partie de l'après midi ils jaserent avec une volubilité de langue, laquelle (autant que j'ai pu le remarquer) est naturelle aux Portugais. Je m'apperçus qu'ils cherchoient tous deux à passer près de moi pour très-savans, & à me donner, la plus haute opinion de leurs écoles, de leur patrie, & de leurs personnes. Leur savoir me parut cependant assez mince, & la maniere de s'exprimer beaucoup trop pompeuse. Leurs discours furent abondamment semés de ces sentences latines qui sont dans la bouche de tous les écoliers, & les noms de *Tullius*, & de *Virgile* ornerent un trop grand nombre de leurs phrases. Ils avoient quelque foible idée de la littérature françoise, les noms de Moliere & de Boileau étoient parvenus jusqu'à eux ; mais quand à l'Italienne & à l'Angloise aucun d'eux n'en savoit plus que mon Negre. La feuille d'Alphabets Grecs, que je leur avois envoyée est exposée, m'ont-ils dit, dans l'une de leurs Ecoles ; mais ils m'avouerent qu'aucun d'eux ne s'appliquoit à cette langue.

Ma patience alloit être à bout lorsqu'ils me quitterent : fermement persuadés à ce

que j'imagine, qu'ils m'avoient étonné par la variété de leurs connoiſſances, & la facilité de leur élocution. Ayant appris que ces deux Meſſieurs étoient deux des premiers Profeſſeurs *das Neceſſidades*, je trouvai moyen de leur rendre leur viſite dans un moment ou j'étois ſûr de ne pas les trouver au logis, & ne penſai plus à eux. Cependant ce matin ils ſont vénus me voir une ſeconde fois, dans le deſſein de me rémercier de nouveau, m'ont-ils dit, de mon préſent, qui avoit été éxaminé par leurs collégues, qui l'avoient trouvé *huma Valeroza compoſicao* (*une noble compoſition*) & comme ils s'étoient apperçus de l'envie que je témoignois d'être inſtruit de tout ce qui étoit rélatif à leurs écoles, ils me prierent d'accepter le Livre, duquel j'ai extrait le dialogue qui eſt au commencement de cette lettre, m'aſſurant que c'étoit l'une des *compoſicaos* les plus élégantes & les plus ſavantes de leur langue.

Ils ne furent pas plutôt ſortis, que je me mis à le lire. Il eſt diviſé en deux parties preſque égales. La premiere contient un inſipide abrégé de leur Hiſtoire, depuis le Comte *Don Henry de Bourgogne* (qui vivoit dans le onzieme ſiecle) juſqu'au préſent regne incluſivement. La ſeconde par-

tie, ne contient autre chose que ce même abrégé mis en Dialogues dont je vous ai traduit le dernier. Le stile de ces Dialogues est simple, parce qu'il n'a pas été possible d'en employer un autre. Mais quand à celui de l'histoire (ou de l'abrégé) il éxiste peu d'ouvrages où l'on trouve autant d'idées fantasques, & de pensées outrées & puériles que dans celui-ci.

Je m'étois imaginé en lisant le titre de ce Livre que c'étoit une espece d'Etrennes pour les enfans; j'ai vu cependant par la préface, qu'on le met entre les mains des jeunes gens qui aiant fini leurs humanités montent en Rhétorique. J'avoue que je n'ai pas assez de compréhension pour concevoir comment il peut contribuer à faire de bons Rhétoriciens de ces jeunes gens; & si vous relisez ma fidele traduction du Dialogue, vous conviendrez avec moi, que pareilles bagatelles devoient être enseignées par les nourrices, & point du tout dans une Ecole Royale de Rhétorique. Les enfans de Kelly, qui sont les écoliers du plus jeune des deux professeurs qui m'ont fait visite, m'ont dit, que ce Livre ainsi que les autres qu'on leur donne s'apprend par cœur dans chaque école, car telle est la méthode; & les écoliers qui né-



gligent de s'y conformer en n'apprenant pas, leurs leçons, ou les récitant mal, sont sûrs d'être châtiés.

Ce qu'il me reste encore à observer à ce sujet, c'est que *as Escolas das Necessidades* sont un Couvent de St. Philippe, & par conséquent, que les Professeurs sont des moines de St. Philippe. Les Jésuites étoient ci-devant en possession du privilege exclusif d'enseigner la jeunesse de Lisbonne, mais peu après leur expulsion cet honneur fut conféré par le gouvernement à l'ordre de St. Philippe, & je suis bien surpris si les pauvres enfans ne sont pas tombés de Carybde en Sylla.

C'est un fait positif, que les Jésuites ont fait tous leurs efforts en Italie pour anéantir toute la Littérature. Avant l'Institution de leur ordre nous avions un si grand nombre d'hommes célebres, & versés dans les différentes sciences depuis le Dante (56) jusqu'à Galilée (57), que peu, pour ne pas dire aucune nation moderne ne sauroit en citer autant, mais dès que les Jésuites se furent emparés de nos écoles sous prétexte d'enseigner nos enfans *gratis*, nous n'eumes presque plus parmi nous d'histo-

(57) Le Dante né en 1265.
(58) Galilée mourut en 1642.

riens, de politiques, de philosophes & de poëtes. Les Jésuites commencèrent par décrier la langue grecque, & à nous persuader qu'elle étoit inutile. Alors au moyen de leurs volumineuses grammaires latines, ils rendirent l'étude de cette langue très-difficile & presqu'impossible n'étant pas aisé d'apprendre une chose inconnue par le moyen d'une autre également inconnue. Ils corrompirent jusqu'à nôtre langage, & furent cause qu'il regna dans nos ouvrages de toute espèce une si grande abondance de pointes & d'équivoques, que pendant la durée de leur regne c'est-à-dire pendant le dernier siecle, nous avons mérité les plaisanteries des nations voisines, que nous avions autrefois étonnées, & dont nous nous étions attiré l'admiration.

Il est heureux pour nous que les Jésuites n'aient jamais été admis dans l'Université de Pise, & qu'on ne leur ait pas même permis d'enseigner dans les moindres écoles de la Toscane, de sorte qu'il a été du moins au pouvoir des Toscans, des Disciples & des imitateurs de Galilée, de nous sauver de la barbarie, & de rendre aux sciences en Italie leur pureté & leur premiere splendeur. *Rinaldini*, *Aggiunti*, les deux *Del Buonos*, *Viviani*, *Bellini*, *Torricelli*, *Redi*, & plusieurs autres nous ont

en quelque maniere délivré de nos mauvais instituteurs, mauvais relativement à nous, quoiqu'ils ne le fussent pas pour leurs confreres; & qu'ils s'instruisissent mutuellement avec zele, & fussent presque les seuls savans de tout le païs.

Ici il ne sera pas hors de propos de se rappeller, que parmi nos Princes Italiens, ce fut nôtre glorieux Roi Victor Amédée qui découvrit le premier le dessein secret des Jésuites (58) & qui le premier eut le courage de les dépouiller dans tous ses Etats du privilege exclusif qu'ils s'y étoient arrogés de nous enseigner. Et c'est originairement à lui que la plus grande partie de l'Italie est redevable du bonheur de n'avoir que peu de Jésuites pour Instituteurs.

En Portugal on auroit pu mieux faire que de leur substituer les moines de St. Philippe, s'ils ressemblent ainsi que j'en suis persuadé par l'ignorance à ceux d'Italie. Mais il faut espérer que ces Réverends peres n'auront été chargés que pour un temps de cette importante fonction, jusqu'à ce que les troubles présens soient un peu appaisés. On m'a assuré, que le Ministere se proposoit d'établir un meilleur or-

(58) *Le dessein des Jésuites.* L'Auteur convient donc qu'ils en avoient un, & quel pouvoit-il être, sinon celui que nous avons exposé. Note 52.

dre dans les écoles publiques, & qu'un nombre considérable d'hommes véritablement instruits devoient être appellés des pays étrangers; on a même ajouté, gens qui prétendoient le bien savoir, que le vieux *Facciolati* le philologue, le pere *Frisi*, le Mathématicien, & quelques autres des plus célebres de Padoue, de Milan, & d'autres Villes d'Italie étoient attendus à tout moment dans ce pays; que l'on doit fonder une nouvelle Université dans cette Capitale, dans laquelle plusieurs Professeurs de Coimbre seront incorporés, & que cette ancienne Université demeurera supprimée.

Il ne m'a pas été possible de m'assurer si ces bruits étoient fondés. Le jour approche, peut-être, où les Portugais se tireront de leur ignorance & de leur superstition; & se mettront au niveau des autres nations Catholiques.

LETTRE XXXIII.

Puces, rats, & autres commodites. Amour dans un endroit; liberté dans l'autre. Dévotion ici, & dévotion là.

Aldeagallega; 17 *Septembre* 1760.

LE pauvre Voyageur a quitté aujourd'hui Lisbonne, dans l'après midi afin de s'avancer vers sa patrie.

Le Tage, qui n'a pas trois mille de large à son embouchure, en a neuf à l'endroit où je l'ai passé; mais le vent m'a été si favorable qu'en trois heures de temps je l'ai traversé à la Voile dans une chaloupe ouverte.

Me voici actuellement dans la meilleure Auberge (en langue du pays *Estallage*) d'*Aldeagallega*. Mon appartement n'est autre chose qu'une grande chambre garnie tout autour de belles & larges toiles d'araignée, & meublée d'une Natte fort étroite qui est destinée à me servir de lit & où je pourrai m'étendre tout à mon aise lorsqu'il me prendra envie de me coucher. De vitres cette chambre n'en a point; au lieu

de carreaux elle a des volets si pleins de fentes, & de trous que tous les enfans d'Ecole peuvent y passer à leur aise. Quant au lit, aux tables, aux chaises, aux tableaux & aux autres meubles en usage parmi les chrétiens & les Mahométans, on n'en rencontre aucuns: & je compte qu'une multitude de rats passeront cette nuit au travers des différentes ouvertures des planches qui forment le plancher, pour me regarder, & peut-être me dévorer; car *l'Estallageiro* n'a rien à manger ni pour eux, ni pour moi.

Tel est le logement que j'ai pour cette nuit; mais quoi que le risque d'être mangé des rats soit peut-être plus imaginaire que réel, il est cependant très-probable que je n'échapperai pas avec toute ma peau de la fureur des puces, qui rodent dans cette chambre dispersées en escadrons nombreux; & qui paroissent s'impatienter de ce que je tarde si long-temps a éteindre la lumiere, n'attendant que ce moment pour m'assaillir, & me dévorer.

Je ne coucherai pourtant point sur la Natte, Baptiste, qui a beaucoup voyagé dans tout ce pays, m'a acheté un grand sac, qui doit me tenir lieu de lit pendant tout le temps que je traverserai le Portugal, & il vient dans l'instant de me dire,

qu'il a trouvé assez de paille sèche pour le remplir ; desorte qu'il est sûr que je passerai une bonne nuit dessus, à l'aide des draps, & de la couverture dont il s'est pareillement pourvu. Quant aux vivres, nous avons apporté avec nous de la volaille, des jambons, des saucisses, des pâtés, des gâteaux & du fromage ; ainsi aucun de nous n'aura l'horrible destinée qu'eut *Jugurtha* après qu'il fut tombé entre les mains des impitoyables Romains.

A présent, vous souveraines du Parnasse, en récompense de mes longs services passés pour lesquels vous ne m'avez jamais rien donné, je vous supplie d'obtenir d'Apollon vôtre pere qu'il ait la complaisance de ramener de bonne heure le jour dans ces régions, pour que je puisse bientôt découvrir la route qui éloigne les Voyageurs du très-méchant Cabaret *d'Aldeagallega*.

POSTSCRIPT.

Le soupé étant fini, & ayant une grande répugnance à me coucher sur le sac de paille, j'ai été faire une tour de promenade. L'air est tout à fait calme & serein, & la Lune brille dans tout son éclat. Comme je m'avançois à pas lents, & profondément enseveli dans mes réflexions. Je me suis

trouvé sur les bords du Tage, qui n'est qu'à une portée de pistolet de l'Auberge. J'y ai rencontré nombre de couples qui paroissoient heureux; quelques uns étoient assis, d'autres alloient & venoient, tous se parloient bas, tous s'embrassoient, tous s'entretenoient, & jouissoient de la fraicheur de la soirée.

Bonnes gens! me suis-je dit en moi-même. J'ignore l'espece de soupé qu'ils ont eu, probablement leurs lits ne valent pas mieux que celui que Baptiste m'a procuré! malgré cela ils sont heureux. Pourquoi les Anglois étourdissent-ils les étrangers de leur liberté? N'est-ce pas être libre que de se promener le long de la riviere à *Aldeagallega*; & d'y dire tout ce qu'on pense à une jolie femme, sans penser ni à la politique, ni au ministere, ni aux factions?

Heureux habitans d'*Aldeagallega!* continuez sur le même ton, & ne vous inquiétez jamais de la maniere dont on dépense l'argent de la nation!

J'avois déja observé que les Portugais étoient de leur naturel plus portés à la galanterie que les Anglois, & j'attendois l'occasion de vous le dire. Les habitans *chacun avec sa chacune* viennent de la faire naître: toutes les nations qui habitent des climats chauds en agissent de même. Les gens

gens nés dans un climat froid ont à peine une foible notion des effets d'une température chaude. Dans les régions septentrionales on a besoin de quantité d'habillemens, & de beaucoup de bois pour passer la vie avec quelque douceur, & là où l'habillement & le bois sont très-nécessaires, ce n'est qu'avec beaucoup de souci & de temps qu'on peut se les procurer. Le cas est un peu différent dans les pays où on a besoin de moins de choses. Voilà la véritable raison pour laquelle on trouve en Angleterre des gens qui ont à peine été amoureux une fois en leur vie : pendant mon séjour de dix ans dans cette Ile j'y ai rencontré nombre de libertins, à peine y ai-je trouvé une seule personne qui fût véritablement amoureuse. En Portugal tout le monde l'est depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. *Camoens* a eu par conséquent raison lorsqu'il a dit.

Venus bella
Affeycoada á gente Lusitana
La charmante Vénus aime les Portugais.

L'Amour est la passion dominante sur les bords du *Tage*, comme la *liberté* est celle qui domine sur ceux de la *Tamise*.

Il y a plusieurs autres différences frap-

n'est pas de même en Italie ou en Portugal. Les portugais les révèrent cependant beaucoup plus que nous; vous auriez surtout peine à concevoir les idées sublimes qu'ils se sont formées de St. Antoine! Les douze Apôtres ensemble n'ont pas la centieme partie des prieres qu'on lui adresse. St. Antoine étoit leur compatriote, & en cette qualité, ils sont persuadés, qu'il s'intéresse plus à eux qu'aucun Apôtre ou qu'aucun autre Saint. Mais qu'ont ils à faire à St. François, qui étoit notre compatriote, & qui, à ce que je crois, ne fut jamais de sa vie en Portugal? Cependant ils le mettent de niveau avec St. Antoine, & même un degré plus haut à en juger par leurs *François* & par leurs *Françoises*, qui sont beaucoup plus nombreux dans leur pays que les *Antoines* & les *Antoinetes*. Vous aurez une preuve du foible des Portugais, d'abord pour Notre-Dame, ensuite pour St. François si vous prenez la peine de relire le Dialogue du Livres des moines de St. Philippe. Vous y verrez que les quatre filles du Roi ont été baptisées sous le nom de *Marie Françoise*.

Mais la grande dévotion des Portugais n'est point incompatabile avec leur amour pour le sexe, ou leur goût pour la danse, qui est encore une de leurs passions favor

rites. Dès qu'ils ont fini de chanter leurs litanies du ſoir devant leurs crucifix des rues, ou à leurs fenêtres ou balcons, ſi vous faites un tour dans la ville, vous en verrez dans les maiſons & dans les boutiques un grand nombre danſant galement au ſon d'une ou de deux guitares, tandis que quelqu'un de la compagnie, ou les muſiciens eux-mêmes s'accompagnent en chantant. Ce ne ſont point des menuets ou de nos autres danſes graves. Les leurs ſont d'une eſpece moins inſipide, moins froide, & moins reſſemblantes à celles des François. Elles ſont principalement compoſées de ſauts, & de bonds, de poſtures gracieuſes, & de chûtes agréables, ils frappent fréquemment & vivement la terre du talon, de maniere à faire naître la joie, & à inſpirer des deſirs.

C'eſt ainſi que les Portugais paſſent leur vie, dans un cercle continuel de dévotion & de plaiſir. Ils ne ſont ni gourmands ni ivrognes, quoique leur pays leur fourniſſe aſſez de quoi faire bonne chere, & quantité de vin. Leur bœuf & leur veau ne ſont généralement pas auſſi bons qu'en Angleterre, & que dans les parties Occidentales & ſeptentrionales de l'Italie; mais leurs cochons, leurs moutons, & leurs agneaux ſont excellents; il en eſt de même

peu que j'en euſſe envie. Celui des Napolitains eſt le plus énergique de tous quoiqu'il ne ſoit pas rimé „*Vedi Napoli e* „ *po mori. Voyez Naples, & puis mour-* „ *rez.*

Il eſt temps de finir *mon poſtcript.* Je vais me coucher ſur mon ſac, ou paillaſſe & narguer les rats & les puces.

Fin du Premier Tome.

ERRATA.

Pour le Voyage de Londres à Gênes.

TOME PREMIER.

Page 34. Ligne 20. à cheveux, *lisez* à ses cheveux.

— 72. Lig. 5. y a-t-il & *ôtez* &.

— 77. - - - 4. il n'y a ce *lisez* il n'y a que ce.

— 109. - - - derniere, gauche l'entrée; *lisez* gauche de l'entrée.

— 121. - - - 18. il la changea, *lisez* il la chargea.

— 141. - - - 14. l'idée une *lisez* l'idée d'une.

— 148. - - - 5. & cette *lisez* & ce.

— 173. - - - 27. parvint *lisez*, peuvent.

— 185. - - - 4. par lequel étions, *lisez* par lequel nous étions.

— *idem.* - - - 19. poëte barbarique, *lisez* poëte Baléarique.

ERRATA.

Page 210. ligne 7. Cabera, *lisez* Cabeza.

— *idem.* - - - 10. *la même faute.*

— 234. - - - 4. parmi se, *lisez* parmi lesquels se.

— 246. - - - 3. Wash, *lisez* Walsh.

— 250. - - - 15. autrefois, fois *retranchez le dernier* fois.

— 270. - - - 24. qui je, *lisez* que je.

— 279. - - - 13. huna valerosa, *lisez* huma valerosa.

— 295. - - - 22. Cos a boa, *lisez* Cosa boa.







